

LES
TÉNÉBREUSES
MACHINATIONS
DES ORPHELINS MOUTARD

SÉBASTIEN WEBER

2015

LES
TÉNÉBREUSES
MACHINATIONS
DES ORPHELINS MOUTARD

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	13
ACTE 1	19
Scène 1 : Exécution	19
Scène 2 : Suicide	26
Scène 3 : Départ pour la colonie	32
Scène 4 : Cailloux	40
Scène 5 : Pommes	45
Scène 6 : Cachot	51
Scène 7 : Dîner	52
Scène 8 : Incendie	59
ACTE 2	63
Scène 1 : La clef des champs	63
Scène 2 : Mendicité	66
Scène 3 : Le bureau du renseignement	80
Scène 4 : En gare d'épernay	86
Scène 5 : Cantine	96
Scène 6 : Noël	107
Scène 7 : Mairie de Rilly	131
ACTE 3	151
Scène 1 : Champ de bataille	151

Scène 2 : Sous la neige	167
Scène 3 : Miracle	171
Scène 4 : Vengeance	178

PERSONNAGES

PIERROT, *fils de l'adjudant Moutard*

MATHILDE, *filie de l'adjudant Moutard*

ARMANDE POPELIN, *comédienne*

ANTOINE TORRE DE PELLICE, *comédien*

MATHURIN, *comédien*

MONA POPELIN, *comédien*

LOU, *chanteuse*

RÉMI, *musicien*

AUGUSTE POPELIN, *comédien*

C^{EL} DUPARC, *C^{el} du 20^e R.I*

BARAMU, *ordonnance du G^{al} Des Rozier*

C^{AL} VAUTRIN, *C^{al} aux ordres du C^{el} Duparc*

MARIE-JULIENNE, *bonne du curé*

LE CURÉ, *curé de la paroisse des Moutard*

C^{NE} RIOCHET, *C^{up}ne de gendarmerie*

L^T BLANCHARD, *L^t de gendarmerie*

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *Co-directrice de l'orphelinat
de Glux-en-Glenne, sœur d'Augustine*

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *Co-directrice de l'orphelinat
de Glux-en-Glenne, sœur d'Ernestine*

PAUL GRENU, *surveillant de l'orphelinat*
de Glux-en-Glenne

LEVAVASSEUR, *surveillant principal de l'orphelinat*
de Glux-en-Glenne

HÉLÈNE
LUCETTE
ARTHUR
MARCEL
ANTOINE
GUSTAVE
ÉLOI
CHARLES
FRANÇOIS
PHILIPPE
JACQUES
GENEVIÈVE
SOLANGE
MADELEINE
ERNESTINE
JANETTE
MARGUERITE
MARINETTE
MARIE
LAURE

} *orphelins*

YOLANDE MÂCHEPOT, *inspectrice de l'assistance publique*

LUCIE VAUTRIN
BERTHE GRANDJEAN
MARIA ROYER
YVONNE THÉOBALD
EUGÉNIE CHERY

} *munitionnettes*

ANNE-MARIE CUCHET, *veuve fiancée à Landru*

THÉRÈSE PASCAL, *meilleure amie d'Anne-Marie*

VICTOR MARGUERITTE, *chef du bureau
du renseignement*

MARIE DOUBRET
JULIE CHARRETIER
SARAH FLANDRIN

} *secrétaire*

ERNEST PIGNON, *père alcoolique d'un fils disparu*

FANCHE MOTARD, *chef de gare*

ÉMILIE NNE VATTIER, *mère de famille vigneronne*

MARCELLE BAZIN, *femme de Jean Bazin,
fille d'émilienne*

CLÉMENCE BAZIN, *fille de Marcelle et Jean*

PHILIPPINE VATTIER, *sœur cadette de Marcelle*

JEANNE VATTIER, *sœur cadette de Marcelle*

CÉLESTIN VATTIER, *fil de Jeanne Vattier*

JEAN BAZIN, *soldat blessé, époux de Marcelle*

HÉLÈNE COSSÉ
LAURE RIOM
MARIE BAUQUIN

} *infirmières*

MICHEL DUVAL }
TANGUY ROUSSEL } *brancardiers*

ANDRÉ ROBIN }
MAURICE LEROY } *soldats blessés*
ALBERT CHEVALIER }

HONORÉ ROBERT }
GERMAIN FLOCH } *soldats Croix-Rouge*

ERMENCE }
PRUNELLE } *cuisinières*
JEANNE }
BLANCHE }
FLIPOTE }

GUSTAVE DES ROZIER, *général*

GUSTAVE MIGNON }
LÉON DEHUT } *soldats*
JULES BOUVIER }
GASTON LÉMÉRITE }

M^{ME} MATHIEU, *maquerelle*

JEANNETTE }
LOLA } *prostituées*
GENEVIÈVE }
MARGUERITE }
GERMAINE }
LILITH }
COCO }

SOLANGE
MADELEINE
ARTHUR
MARCEL
ANNETTE

} *enfants de putain*

PIERRE VAILLANT
PAUL VAILLANT

} *michetons*

ALEXANDRE DELAMBRE, *sous-préfet*

HECTOR LEGENDRE, *maire*

ÉMILE PICARD, *adjoint au maire*

CHARLOTTE THIBAULT, *secrétaire de mairie*

LUCIEN HOCHÉ, *agriculteur*

GERMAINE NOEL
NADÈGE SIMMONOT

} *demandeuses d'allocations*

VICTORINE GOZÉ, *bourgeoise indisposée par
les manœuvres d'un militaire sur sa bonne*

MARIE VANDEUIL
NATHALIE VANDEUIL
SOPHIE VANDEUIL

} *vignerottes*

HUBERT LEPRIN, *inventeur*

LUCETTE JACQUART, *institutrice*

NONA
DECIMA
MORTA

} *Parques*

SOLDAT 1
SOLDAT 2

} *morts*

SOLDAT 3, *agonisant*

UNE ESTAFETTE



PROLOGUE

Avant-scène. Pierrot relit silencieusement la pièce que sa sœur et elle ont écrite. Entre Mathilde.

MATHILDE. – Pierrot ? Pierrot ? Ah, tu es là. Tu es prêt ?

PIERROT. – Oui, oui. Oui, oui, je suis prêt. Je relisais le début et je me disais que peut-être...

MATHILDE. – Ah, non. Non, non, on ne peut plus rien changer maintenant.

PIERROT. – Non ? Vraiment ? Même pas...

MATHILDE, *montrant les spectateurs*. – Non, Pierrot, non, regarde. C'est fini, il faut commencer.

PIERROT. – Bon. D'accord. Donc, on commence par...

MATHILDE. – Par le commencement.

PIERROT. – Par l'exécution de papa ?

MATHILDE. – Oui, l'exécution de papa.

PIERROT. – D'accord. Bon.

MATHILDE. – Tout le monde est prêt.

PIERROT. – Tout le monde est prêt...

MATHILDE. – Oui. D'ailleurs, les voilà.

Entrent Armande, Mathurin, Mona, Lou et Antoine, portant les accessoires de la première scène.

MATHURIN. – Bonjour, m'sieurs, dames ! Où que c'est qu'on la pose, la tatable à la dadame ?

MATHILDE. – Euh, ici, là.

LOU. – Le perroquet, il se met où ?

MATHILDE. – Juste derrière, là, dans le coin.

ANTOINE. – Mathilde, est-ce qu'il faut allumer la lampe ?

MATHILDE. – Euh, oui, Antoine. Oui, oui, il faut l'allumer. Merci.

ARMANDE. – La casquette, la veste, tout ça, au perroquet ?

MATHILDE. – Oui, Armande.

ANTOINE. – Mathurin, tu as des allumettes ?

Armande suspend la veste, la casquette et le baudrier de Duparc au perroquet.

MATHURIN, *donnant les allumettes à Antoine.* – Ah, les gens qui ne fument pas ! Tiens... Homme sans feu, homme sans...

ANTOINE. – Oui, bon, Mathurin, ça va !

MATHURIN. – Ah, monsieur le baron, vous ne devriez pas de la sorte dédaigner les fleurons de la sagesse populaire.

ANTOINE. – Ah, s'il te plaît...

MATHURIN. – En peu de mots, ils condensent le meilleur de la philosophie...

ANTOINE. – Mathurin...

Antoine allume la lampe.

ANTOINE, *rendant ses allumettes à Mathurin.* – Tiens. Merci.

ARMANDE, *à Mathilde.* – Le boudrier aussi ?

MATHILDE. – Oui, oui, aussi.

MONA. – Et le revolver ? Dans le boudrier ?

MATHILDE. – Oui, dans le boudrier.

MATHURIN, *à Mona, à propos du revolver.* – Dis donc, ce n'est pas celui qu'on avait dans « Le marchand de microbes », celui-là ?

MONA, *à Mathurin.* – Non, c'était dans « L'innocent criminel ».

Auguste entre avec une chaise, qu'il dépose derrière la table.

MATHURIN. – Tu es sûre ? Parce qu'il ne marchait plus très bien, l'autre...

MONA. – Dis tout de suite que je perds la tête. Oui, j'en suis sûre. Pousse-toi.

AUGUSTE. – Bon, vous êtes prêts, les gamins ? Parce que là, il faut y aller. Les spectateurs sont déjà installés... (*Au public.*) Mesdames, messieurs... Et l'orchestre s'impatiente. (*À Rémi.*) Un moment encore, maestro... (*À Mathilde et Pierrot.*) On est bon ?

MATHILDE. – Oui, on est prêts.

ANTOINE, *son exemplaire de la pièce à la main.* – Juste un moment, Auguste. Pierrot...

PIERROT. – Oui ?

ANTOINE, *montrant le texte.* – C'est bien moi, là, qui dis ça ?

PIERROT. – Oui. Oui, c'est toi.

ANTOINE. – D'accord.

AUGUSTE. – On est bon ? On commence ?

ANTOINE. – Oui.

PIERROT. – Oui.

AUGUSTE. – Bon. Merde.

MATHURIN, ARMANDE, ANTOINE, MONA, LOU, MATHILDE & PIERROT. – Merde.

ARMANDE, à *Pierrot et Mathilde*. – In bocca al lupo...

PIERROT & MATHILDE. – Crepi il lupo.

Tous sortent sauf Auguste.

AUGUSTE. – Ahem, ahem. Mesdames et messieurs, bienvenue. Bienvenue dans notre modeste théâtre d'un soir. (*Saluant.*) Monsieur le maire, messieurs les conseillers, merci. Merci à la commune de Rilly de nous accueillir en ces temps troublés et difficiles, alors même que la moitié de sa population est en exil et que les canons grondent et crachent à ses portes. (*Aux spectateurs.*) Merci, merci à tous, merci. (*Un temps.*) On vous l'a dit, bien sûr : « La vie n'est rien, rien qu'une histoire racontée par un idiot, une histoire pleine de bruit et de fureur, une histoire qui ne veut rien dire. » On vous l'a répété bien des fois. Mais si autrefois l'idiot montait bel et bien sur scène pour raconter son histoire, et son histoire, nous en faisons partie, car c'était la vie même, aujourd'hui cet idiot, cet imbécile parmi les imbéciles, s'en est allé comme tant d'autres se faire avaler par la boue de je ne sais quel champ de je ne sais quelle bataille, l'Argonne, la

Flandre ou les marais de Saint Gond. Il a disparu, corps et biens. Paix à son âme. Adieu. Et nous voilà seuls à nouveau, comme si souvent, comme presque toujours, sans plus personne pour nous raconter le fracas et la fureur de notre histoire. Personne, sauf, peut-être, ce soir, exceptionnellement, pour vous, deux enfants. Ah, j'entends l'objection : « Comment ? Laisser à des enfants le soin de raconter notre histoire ? Folie ! Folie ! Folie ! » Oui, mais ce soin-là, ne l'avions-nous pas jusqu'alors confié à un idiot ? Alors ? Alors, oui, ce sont des enfants et ce soir tout est faux, rien n'est vrai. Ou tout est vrai, rien n'est faux. Le jour dure un instant, la nuit un clignement d'yeux. Nous sommes au théâtre, un grand et beau théâtre. Et nous, modestes comédiens, pouvons seulement témoigner de la part authentique que nous avons prise à ces aventures terribles et merveilleuses, de la part authentique que nous avons prise aux ténébreuses machinations des orphelins Moutard !

ACTE 1

SCÈNE 1 : EXÉCUTION

En avant-scène, la salle à manger d'une grande maison bourgeoise. L'orchestre joue une très brève ouverture. Entre Antoine.

ANTOINE, *lisant*. – Au mois d'août de l'an de grâce 1914, c'est-à-dire au mois d'août dernier, l'armée française recule de toute part. Les lignes sont enfoncées, les villes tombent les unes après les autres, c'est la débandade. Les hommes sont à bout de force, ils marchent le dos rond, harassés, démoralisés. Le 26 août, quelque part sur le front des Vosges, à l'heure où blanchit la campagne...

Antoine sort. Baramu entre à cour en poussant une desserte couverte d'un nécessaire à barbe et d'un petit-déjeuner. Il installe prestement sur la table un œuf à la coque, une mouillette, des couverts, une tasse et une cafetière. Entre une estafette à jardin.

L'ESTAFETTE. – Un pli du général des Rozier pour le colonel Duparc.

Baramu prend le pli.

BARAMU. – Qu'est-ce que ça dit ?

L'ESTAFETTE. – Repli immédiat sur Frénois.

BARAMU. – Pff.

L'estafette salue et sort. Entre Duparc à cour.

BARAMU, *saluant militairement*. – Bonjour, mon colonel. Bien dormi, mon colonel ?

DUPARC. – Hum. (*À propos de l'œuf coque.*) Du jour ?

BARAMU, *tirant la chaise pour permettre à Duparc de s'asseoir*. – Oui, mon colonel, bien sûr, mon colonel La ferme des marronniers.

Baramu ouvre l'œuf. Duparc hume l'odeur de l'œuf.

DUPARC, *sceptique*. – Hum. (*Duparc commence à manger pendant que Baramu lui sert son café.*) Cette maison est un véritable taudis, Baramu. J'ai dormi dans un pucier.

BARAMU. – Mon colonel...

DUPARC. – Tss. Vous veillerez à ce que cela ne se reproduise plus.

BARAMU. – Oui, mon colonel.

*Duparc termine son œuf et porte la tasse de café à ses lèvres.
Baramu débarrasse les reliefs du petit-déjeuner.*

DUPARC. – Que dit des Rozier ?

Baramu remet le pli à Duparc.

BARAMU. – Repli immédiat sur Frénois.

DUPARC. – évidemment. (*Duparc rejette le pli. Baramu noue une serviette autour du cou de Duparc et lui enduit les joues de crème, aiguise le rasoir.*) Où en est-on ?

BARAMU. – Mon colonel ?

DUPARC. – Dehors, où en est-on ?

BARAMU. – Ah, oui, oui, bien sûr, mon colonel. (*Baramu regarde par la fenêtre à sa droite.*) Il fait encore assez nuit. Rien n'est vraiment visible, mon colonel.

DUPARC. – Hum.

BARAMU. – Mon colonel ? Puis-je... ?

*Duparc boit une gorgée de café, puis dresse le menton.
Baramu commence à lui raser les joues et les mâchoires.*

DUPARC. – Toujours personne ?

BARAMU, *regardant par la fenêtre.* – Non, mon colonel. Ah, si, si, pardon. Voici, je crois, le caporal Vautrin, et puis derrière lui, deux soldats.

DUPARC. – Seulement deux ?

BARAMU. – Seulement deux, mon colonel. Je crois reconnaître Bouvier et Lémérite.

DUPARC. – Bouvier et Lémérite. Continuez.

BARAMU. – Mon colonel ?

DUPARC. – Décrivez. Vous pouvez faire deux choses en même temps.

BARAMU. – Oui, mon colonel.

DUPARC. – Eh bien, que font-ils ?

BARAMU. – Ils sont regroupés près du mur d'enceinte. Ils roulent des cigarettes.

DUPARC, *à propos du rasage.* – Doucement, doucement.

BARAMU. – Pardon, mon colonel.

DUPARC. – Alors ?

Baramu alterne coups de rasoir et coups d'œil à la fenêtre.

BARAMU. – Ils fument, mon colonel. (*Un temps.*) Et le ciel s'éclaircit.

DUPARC. – Le ciel s'éclaircit...

BARAMU. – Il devient blanc au-dessus de la colline.

DUPARC. – Blanc au-dessus des collines...

BARAMU. – Oui, mon colonel. Je crois que le soleil va bientôt apparaître.

DUPARC. – Ah, le soleil...

BARAMU, *à propos du rasage.* – Si vous permettez, mon colonel. (*Baramu retrouse le nez de Duparc et entreprend de raser sa moustache. Dehors.*) Le caporal Vautrin a sorti une flasque de sa vareuse et il la tend à Bouvier et Lémérite, qui boivent. (*À propos du rasage, tordant le nez de Duparc d'un côté.*) Pardon. (*Dehors.*) Vautrin boit à son tour. Ah, une auto se gare le long du mur. On dirait une ambulance. C'est une ambulance. (*À propos du rasage, tordant le nez de Duparc de l'autre côté.*) Voilà. (*Baramu rince son rasoir et l'aiguise. Dehors.*) À présent, deux brancardiers descendent de l'auto. Un médecin descend à son tour. Je crois que c'est d'Annunzio. Voilà, ils ouvrent les portes arrière. Les brancardiers font coulisser un brancard. D'Annunzio referme les portes. Sur le brancard, il y a un homme.

DUPARC. – Un homme, un homme. Il a nom, cet homme, Baramu.

BARAMU. – Oui, mon colonel.

DUPARC. – Eh bien, appelez-le par son nom.

BARAMU. – Oui, mon colonel. C'est l'adjudant Moutard, mon colonel. (*Duparc tend son cou au rasoir. À propos du rasage.*) Pardon, mon colonel. (*Baramu commence à raser le cou de Duparc. Debors.*) Les brancardiers et d'Annunzio et l'adjudant Moutard sont à présent dans le jardin, aux côtés de Vautrin et des deux soldats. Vautrin montre le mur d'enceinte.

Un temps.

DUPARC. – Oui ?

BARAMU. – D'Annunzio secoue la tête.

DUPARC. – Que fait-il ?

BARAMU. – Il secoue la tête, mon colonel.

DUPARC. – Il secoue la tête comment ? De droite à gauche ou de haut en bas ?

BARAMU. – De droite à gauche, il me semble, mon colonel.

DUPARC. – Ah ! Comme pour dire non, alors ?

BARAMU. – Oui, mon colonel.

DUPARC. – Bien. D'Annunzio. D'Annunzio secoue la tête. Et Vautrin ?

BARAMU. – Il fait un geste, mon colonel.

DUPARC. – Un geste ?

BARAMU. – Un geste d'impuissance, avec les mains, mon colonel.

DUPARC. – Vautrin... Bien, bien. Continuez.

Un temps.

BARAMU. – Les deux soldats sont en train de passer des sangles autour de l'adjudant Moutard. Autour de sa poitrine, de ses hanches, de ses chevilles.

DUPARC, *montrant sa pomme d'Adam.* – Vous oubliez là.

BARAMU, *posant son rasoir contre la pomme d'Adam de Duparc et reportant son regard au dehors.* – Les brancardiers et les soldats dressent le brancard contre le mur. Ils s'y reprennent à plusieurs fois, le brancard glisse, l'adjudant glisse, il faut resserrer ses sangles, il faut caler le brancard. Ça y est. Il tient debout, le brancard tient debout. Le soleil apparaît sur la colline, juste au-dessus des bois.

DUPARC, *à propos de sa position, glotte en avant.* – Je vais devoir rester encore longtemps comme ça, Baramu ? C'est assez inconfortable.

BARAMU, *bougeant son rasoir sans raser.* – D'Annunzio s'approche de l'adjudant Moutard. La tête de l'adjudant pend sur le côté. Il semble évanoui. Sa cuisse droite est enveloppée de gaze. Il porte un pansement au côté gauche du crâne.

DUPARC. – Trop de détails, Baramu ! Rasez-moi.

BARAMU, *bougeant son rasoir sans raser.* – D'Annunzio parle à l'oreille de Moutard. Moutard ouvre les yeux, mais son regard ne parvient pas à se fixer, il tourne affolé dans tous les sens.

DUPARC. – Rasez-moi, Baramu !

BARAMU. – Sa tête roule sur le côté. Ses yeux se ferment.

DUPARC. – Baramu !

BARAMU. – Il a perdu conscience.

DUPARC. – Baramu !

Un temps.

BARAMU, *relâchant la pression du rasoir.* – Je vous rase, mon colonel.

DUPARC, *repoussant la main et le rasoir de Baramu.* – Ça suffit ! Ça suffit ! Poussez-vous.

BARAMU. – Oui, mon colonel.

Duparc se lève et s'écarte de Baramu. Puis il prend la serviette posée sur la desserte et s'essuie le visage rapidement.

DUPARC. – Ma veste. Ma veste !

BARAMU. – Tout de suite, mon colonel.

Baramu apporte sa veste au colonel, qui la lui prend des mains et la passe lui-même, avant de ranger son revolver à sa ceinture. Un temps.

DUPARC. – Repli sur Frénois dans dix minutes. (*Un temps.*) Et n'essayez plus jamais de me vendre un œuf de la veille pour un œuf du jour !

BARAMU. – Non, mon colonel.

Un temps. Duparc sort. Un temps.

VAUTRIN, *depuis le verger.* – Garde à vous !

DUPARC, *depuis le verger.* – À mon commandement ! Armez. En joue. Feu.

Trois salves rapprochées sont tirées par les fusils de Vautrin, Lémérite et Bouvier. Un temps. Le coup de grâce est tiré par Duparc. Baramu débarrasse rapidement et sort en poussant la desserte.

SCÈNE 2 : SUICIDE

Avant-scène. Pierrot.

PIERROT. – Maman a reçu deux lettres. La première, c'est le capitaine de gendarmerie, Riochet, qui l'a apportée. Maman, ça lui a fait comme un coup dans le ventre. Ah ! Elle est presque tombée par terre. Le capitaine n'a pas fait un geste, il a tourné les talons, il est parti. C'est Mathilde et moi qui avons soulevé maman, qui l'avons portée dans la cuisine. Les voisines sont venues, mais très vite, la rumeur s'est répandue, et les voisines sont reparties. Le lendemain, on est allés à la mairie pour les démarches. Dans la rue, les gens se détournaient. Et quand on est revenus, ils murmuraient. Et le soir, quelqu'un a jeté une pierre dans la fenêtre de la salle à manger. Le surlendemain, à l'école, les enfants nous ont couverts de crachats dans la cour. Le maître nous a dit de rentrer. On est restés trois jours dans la maison avec la fenêtre cassée et maman qui ne disait pas un mot. (*Entre Armande.*) Et la deuxième lettre est arrivée, par la poste, celle-ci.

ARMANDE. – « Madame. Je vous écris en toute hâte car notre régiment est en mouvement et je n'ai guère de temps. J'ai bon espoir en confiant cette lettre à un civil que vous la receviez. La vérité, madame, c'est que si la peur de représailles me retient de la signer, soyez certaine qu'elle n'en dit pas moins toute

la vérité. Votre mari, sachez-le, l'adjudant Ernest Moutard, est innocent du crime de trahison dont on l'a accusé. C'est pour rien qu'il a été fusillé. La vérité, madame, c'est que notre colonel, le colonel Duparc, l'a fait exécuter pour masquer ses erreurs de commandement. Votre mari n'a pas rejoint l'ennemi, il n'a trahi ni sa patrie ni ses camarades. La vérité, c'est qu'à l'issue d'une offensive décidée par le colonel, offensive dont un tiers seulement des hommes est revenu, votre mari a été capturé par l'ennemi. La vérité, c'est qu'il s'est évadé et qu'il a rejoint nos lignes, et cela en dépit d'une balle qu'il avait reçue à la cuisse. La vérité, c'est que dès le lendemain de son retour, il a été passé par les armes, sans avoir reçu d'autre soin qu'un grossier bandage à la jambe. La vérité, c'est que Duparc a rédigé seul les procès-verbaux et que dans ces procès-verbaux figurent des témoignages que Duparc a inventés de toutes pièces. »

Armande sort.

PIERROT. – Maman est sortie en courant comme une folle dans la rue. « Il est innocent ! Il est innocent ! » Elle montrait la lettre à tout le monde. Elle est revenue le soir, les cheveux en bataille, les vêtements déchirés, des traces de coups sur le visage.

Pierrot sort. Lever de rideau. Dans la cuisine de la maison Moutard, à l'aube. On entend des bruits et des ahans que font le capitaine de gendarmerie Riochet, le lieutenant Blanchard et le curé en dépendant le corps de M^{me} Moutard dans la chambre de celle-ci. Marie-Julienne s'affaire devant une petite valise ouverte et une pile de vêtements écoute de toutes ses oreilles, submergée par un effroi exquis. Mathilde et Pierrot sont à l'extérieur de la maison, par exemple dans

le jardin, où ils attendent. Bruits et ahans en provenance de la chambre de M^{me} Moutard.

MARIE-JULIENNE, *pour elle-même, collant l'oreille contre la porte.* – Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'ils font ?

VOIX DE RIOCHET. – Blanchard, soulevez-la, soulevez-la, nom d'un chien ! Et vous, monsieur le curé, poussez sur ses jambes.

MARIE-JULIENNE, *tendant de regarder par le trou de la serrure.* – Ah ! C'est tellement... C'est tellement affreux ! Ah ! Mais pourquoi ont-ils laissé la clef ?

VOIX DE RIOCHET. – Attention, voilà, tenez-la bien, je vais couper la corde... Vous êtes prêts ? Tenez bon ! Tenez bon !

Grognements du curé et du lieutenant.

MARIE-JULIENNE. – Ah...

VOIX DE RIOCHET. – Voilà...

MARIE-JULIENNE. – Ah !... Ça y est, ils l'ont décrochée... A-t-on idée d'être lourde comme ça, Jésus, Marie, Joseph ?

VOIX DE RIOCHET. – Doucement, doucement... Voilà. Couchons-la sur le lit. Doucement. Ah... Voilà.

VOIX DU CURÉ. – Malheureuse... Malheureuse, qu'avez-vous fait là ?

VOIX DE BLANCHARD. – Faut-il lui retirer la corde, mon capitaine ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, la corde ! La corde !

VOIX DE RIOCHET. – Oui. Oui, oui. Je crois qu'on peut. Le suicide ne fait aucun doute.

VOIX DU CURÉ. – Malheureuse, malheureuse...

VOIX DE BLANCHARD. – Vous pourriez lui soulever la tête un instant, mon capitaine ?

MARIE-JULIENNE. – Ah, mon Dieu, mon Dieu! (*Marie-Julienne fait d'horribles grimaces en tirant la langue.*) « Pouvez-vous lui soulever la tête, mon capitaine ? » Ah! Quand je vais raconter tout ça tout à l'heure au marché! Elles vont toutes en baver!

VOIX DU CURÉ. – C'est le portrait de son mari? Monsieur Moutard?

VOIX DE RIOCHET. – C'est lui, oui, Ernest Moutard. L'adjudant Moutard. Vous n'avez pas dû le voir souvent dans votre église, ce lascar.

VOIX DU CURÉ. – Jamais, non.

VOIX DE RIOCHET. – Ça ne m'étonne pas.

VOIX DU CURÉ. – Elle n'a rien laissé? Pas de lettre?

VOIX DE RIOCHET. – Non, rien, pas un mot.

VOIX DU CURÉ. – Ah, malheureuse...

VOIX DE BLANCHARD, *à propos de la corde qu'il vient de dénouer d'autour du cou de M^{me} Moutard.* – Voilà, ça y est. Qu'est-ce que j'en fais, capitaine?

VOIX DE RIOCHET. – Gardez-la. Nous la verserons au dossier.

MARIE-JULIENNE. – La corde ! La corde de la morte ! La corde du pendu ! Ah !

Entre le curé.

LE CURÉ. – Marie-Julienne, vous avez fini de préparer la valise de ces malheureux ?

MARIE-JULIENNE. – Oui, monsieur le curé, presque, j'ai presque fini. Ah, mais c'est tellement horrible, tout ça, hein, monsieur le curé ? Hein ? Hein ? Non ?

LE CURÉ. – Oui, Marie-Julienne, c'est... C'est tragique.

MARIE-JULIENNE. – Et sa tête ?

LE CURÉ. – Je vous demande pardon, Marie-Julienne ?

MARIE-JULIENNE, *montrant la chambre d'un signe de la tête.* – Sa tête, là... Elle a quelle couleur ?

LE CURÉ. – Mais Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE. – Ma belle-sœur, qui a eu son cousin tout pendu tout comme elle, elle m'a dit que c'était violet comme un pruneau avec la langue toute — beurk !

LE CURÉ. – Mais enfin, Marie-Julienne, vous êtes...

MARIE-JULIENNE, *montrant le dehors, et donc Mathilde, d'un signe de tête.* – C'est la petite, là, qui l'a trouvée ? Mon Dieu, mon Dieu, la pauvre petite ! Violette comme un pruneau et la langue toute noire, sa pauvre maman. Ça a dû être horrible pour elle, vraiment horrible, hein, monsieur le curé ? Hein ? Hein ?

LE CURÉ. – Marie-Julienne, arrêtez ça tout de suite ! Terminez de préparer cette valise. Nous partons.

Entrent Riochet et Blanchard.

RIOCHET, *au curé.* – Merci, mon père. Nous allons faire le nécessaire pour que les enfants soient pris en charge le plus rapidement possible. Il y a cet orphelinat dans le Morvan, je crois. L'assistance y a ses entrées. Ça ne devrait pas prendre trop de temps.

LE CURÉ. – Ils n'ont vraiment aucun parent ?

RIOCHET. – Aucun. Le frère de Moutard a été tué dans la Marne il y a quelques jours. Et elle, non, personne. Enfin, je crois. De toute façon, une enquête va être menée. Nous verrons bien.

LE CURÉ. – Bon. Et vous les y emmènerez ?

RIOCHET. – Je crains, mon père, que vous n'ayez à le faire.

LE CURÉ. – Ah bon ?

RIOCHET. – Oui.

LE CURÉ. – Ah... Eh bien soit.

MARIE-JULIENNE, *en aparté à Blanchard.* – Hé, dites, lieutenant... Là, la corde... Je peux la voir ?

BLANCHARD. – Euh, eh bien, c'est-à-dire...

MARIE-JULIENNE, *penchée sur un sac que porte Blanchard.* – Oh, dites donc, oh la la ! Je peux la toucher ?

Marie-Julienne tente de glisser sa main dans le sac.

BLANCHARD, *fermant le sac et reculant.* – Non mais dites donc, ça ne va pas, oui ?

LE CURÉ. – Marie-Julienne ! Fermez cette valise. Allez m'attendre dehors. Occupez-vous des enfants. Dépêchez-vous.

MARIE-JULIENNE. – Mais enfin, monsieur le curé, c'est juste pour savoir, pour se renseigner !

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

MARIE-JULIENNE. – Oh la la, la la ! Mais quel mauvais caractère vous avez, monsieur le curé !

LE CURÉ. – Capitaine. Tenez-moi au courant.

RIOCHET. – Bien sûr, mon père.

LE CURÉ. – Marie-Julienne !

Le curé sort, suivi de Marie-Julienne.

SCÈNE 3 : DÉPART POUR LA COLONIE

Avant-scène. Entre Mathilde qui porte un manteau noir et un chapeau noir.

MATHILDE. – Alors, voilà. On a enterré maman. Le 18 septembre, à l'église, avec le curé et Marie-Julienne. On était juste quatre, il faisait très beau. Le curé a dit la messe, Marie-Julienne a sonné les cloches, les fossoyeurs on réclamé le double du prix ordinaire. (*Mathilde jette une poignée de terre dans la fosse.*) Puis on est restés au presbytère quelques jours. (*Entre Armande qui remet une valise à Mathilde et sort.*) Et puis un matin, le capitaine est venu. Il avait tout un tas de papiers sur nous qu'il a remis au curé. Marie-Julienne nous a préparé des valises et elle nous a habillés.

Entre Pierrot dans un petit costume noir beaucoup trop court, surtout les pattes de pantalons qui lui remontent à mi-cuisses.

PIERROT, à Mathilde. – Habillés? Tu parles qu'elle nous a habillés! Non, mais regarde-moi ça! La dernière fois que j'ai porté un truc pareil, j'avais huit ans!

Entre Marie-Julienne.

MARIE-JULIENNE, à Pierrot. – Ah, tu es là, espèce de vaurien! Viens là que je te coiffe! Viens là que je te mette ton béret! Viens ici! Mais viens là!

PIERROT, à Marie-Julienne. – Jamais! Tu m'entends, sorcière? Jamais!

Marie-Julienne court après Pierrot qui tourne autour de Mathilde. Entre le curé, une sacoche à la main.

LE CURÉ. – Ah, Mathilde, c'est formidable, tu es prête. Pierrot, Marie-Julienne, s'il vous plaît! Marie-Julienne! Nous allons être en retard, les trains, ça n'attend pas. Dépêchons-nous, vite. Allez, allez! Ah, les papiers, les papiers! (*Il regarde dans sa sacoche.*) Les voilà. Allez, les enfants, en route. Marie-Julienne, allez.

MATHILDE. – On a pris une calèche jusqu'à la gare.

PIERROT. – Ta-clop, ta-clop, ta-clop.

MATHILDE. – Le curé n'arrêtait pas de répéter...

LE CURÉ. – Il faut être courageux... Il faut être courageux...

MATHILDE. – J'ai pensé que c'est ce qu'on devait dire aux soldats. Et puis on est monté dans le train.

Le train siffle. Tout le monde quitte la calèche précipitamment.

LE CURÉ. – Allez, allez, vite, vite, on se dépêche, il va partir !

MARIE-JULIENNE. – Ah, mais mon Dieu, mais quel tracas !

Marie-Julienne, le curé et les enfants s'installent dans le compartiment.

MATHILDE. – Je n'avais jamais pris le train de ma vie. On a roulé pendant des heures. Sur les routes, partout il y avait des soldats, en bleu, en rouge, l'air fatigué, tous fatigués. Et dans les champs, il y avait des femmes. J'en ai même vu une attelée comme un cheval qui tirait une charrue pendant que derrière une autre poussait. Mais c'était long. Et je me suis endormie.

Ils dorment, secoués par les cahots du train. Coup de sifflet d'un contrôleur.

LE CURÉ, *se réveillant en sursaut*. – Hein ? Quoi ? Où ? (*Regardant par la fenêtre du train.*) Ah, mon Dieu ! Les enfants, les enfants, Marie-Julienne ! Allons, réveillez-vous ! Nous sommes arrivés. Dépêchons-nous !

Ils descendent du train. Ils marchent.

MATHILDE. – On s'est mis à marcher avec nos valises sous le soleil.

MARIE-JULIENNE, *regardant autour d'elle*. – Ah, mais c'est que c'est beau, en fait, le Morvan. Avec un nom comme ça, je n'aurais jamais cru. C'est riant. Hein, monsieur le curé, que c'est riant ?

MATHILDE. – Il y avait un sacré bout de chemin...

MARIE-JULIENNE. – Il n'y a pas à dire, les voyages, ça dépayse. Vous avez vu, cette meule de foin, monsieur le curé, comme elle n'est pas tout à fait comme chez nous? Hein, monsieur le curé? Monsieur le curé?

LE CURÉ. – Oui, Marie-Julienne, oui...

MATHILDE. – Il faisait une chaleur terrible.

MARIE-JULIENNE, à *Pierrot*. – Veux-tu remettre ton béret, toi! Tu vas te cuire la cervelle!

PIERROT, à *Marie-Julienne*. – Sorcière! Crapaud!

MATHILDE. – On a marché longtemps...

MARIE-JULIENNE. – Oh, puis regardez-moi ces belles vaches.

MATHILDE. – Vraiment longtemps...

MARIE-JULIENNE. – Vous croyez qu'elles parlent la même langue que chez nous, monsieur le curé? (*À la vache.*) Meuh? Meuh? Monsieur le curé, regardez, on dirait qu'elle comprend. Enfin, en même temps, c'est normal, on est quand même toujours en France. Hein, monsieur le curé? Monsieur le curé?

LE CURÉ. – Oui, Marie-Julienne, oui...

MATHILDE. – Et puis, au bout d'un moment, on est arrivés devant une grande grille, noire, très haute.

La porte de la grille s'ouvre en grinçant. Entrent Augustine et Ernestine Lemérieux, propriétaires et directrices de la colonie pénitentiaire agricole de Glux-en-Glenne.

LE CURÉ. – Ah, bonjour... Je...

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Ernestine Lemérier, enchantée, mon père. Bienvenue à Glux-en-Glenne. Permettez-moi de vous présenter ma sœur, Augustine Lemérier.

LE CURÉ. – Mes hommages, madame...

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *à propos des enfants*. – Ce sont eux ?

LE CURÉ. – Oui, oui, ce sont eux. Voici Mathilde et voici Pierrot. Les enfants...

MATHILDE, *à Ernestine*. – Bonjour, mademoiselle. (*À Augustine.*) Mademoiselle...

PIERROT. – Bonjour.

LE CURÉ, *en aparté aux sœurs Lemérier*. – Ces malheureux enfants ont perdu coup sur coup leur père et puis leur...

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Oh, on voit tout de suite à qui l'on a affaire. Nous les redresserons. Je vous l'assure, mon père. Ne vous faites aucun souci pour ça.

LE CURÉ. – C'est-à-dire que je ne pense pas que...

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Avez-vous leur dossier, cher monsieur ?

LE CURÉ. – Oui, bien sûr, attendez. Le voici.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Le travail. La discipline.

Le curé sort le dossier et le donne à Ernestine Lemérier.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Merci, merci. Voyons voir un peu...

Ernestine Lemérier se plonge dans la lecture du dossier.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – L'obéissance. Le respect.

MARIE-JULIENNE, *en aparté à Pierrot*. – Ah, tu vois!

Pierrot tire la langue à Marie-Julienne.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Nous ne tolérons aucun écart. Tout manquement est sanctionné. Et durement, je vous prie de le croire. C'est à ce prix que nous obtenons la réduction des vices et parfois même, mon père, leur éradication complète.

LE CURÉ. – Mais j'en suis certain, tout à fait certain...

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *à Augustine Lemérier, lui montrant le contenu du dossier*. – Ah, eh bien, dis donc, regarde! Regarde voir donc un peu! Trente francs! Ça a encore baissé! Trente francs! Ah! (*Augustine Lemérier prend le dossier et le compulse. Au curé.*) Figurez-vous, mon père, que c'est avec trente francs qu'ils veulent que nous sauvions ces petits. Trente francs par mois! Ah! Un sacerdoce. Je vous le dis, c'est un sacerdoce. Enfin, nous faisons de notre mieux.

LE CURÉ. – Je n'en doute pas un instant.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *lisant le dossier*. – Eh bien, le travail ne va pas manquer. Un père déserteur.

LE CURÉ, *en aparté aux Lemérier*. – C'est-à-dire qu'il semblerait que le cas soit litigieux. Leur mère a fait toute sorte de démarches, mais...

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *les yeux sur le dossier*. – Mais devant la nature du crime, elle n'a pu que se résoudre au pire. Je vois. (*Refermant le dossier.*) Eh bien, mon père, je crois que les choses sont en ordre. Il ne nous reste plus qu'à vous soulager de votre fardeau et à vous saluer.

Augustine Lemérier ouvre la grille.

LE CURÉ. – Oui, mais je...

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *au curé*. – Mon père. (*Aux enfants.*)
Pierrot. Mathilde.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *poussant le curé et Marie-Julienne vers la sortie*. – Ils seront merveilleusement bien ici. Le grand air. Les champs. Le ciel. Tout cela pour trente francs. Le ciel pour trente francs seulement, n'est-ce pas, mon père ? Allez, allez, bon vent, bon voyage.

LE CURÉ, *aux enfants*. – Au revoir. Au revoir, les enfants. Soyez courageux. Il faut être courageux...

Le curé et Marie-Julienne s'éloignent.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *adressant un signe de la main au curé*. – C'est ça, au revoir, au revoir...

MARIE-JULIENNE, *au curé*. – Elles m'inspirent pas tellement confiance, ces deux-là.

LE CURÉ. – Nous verrons bien, Marie-Julienne, nous verrons bien. (*Il se retourne pour regarder les enfants et leur fait un petit signe de la main. À Marie-Julienne.*) Allons, venez, il nous faut encore attraper le train du retour.

MARIE-JULIENNE. – Si au moins on aurait eu un petit bout de corde à leur donner. Ça leur aurait porté chance.

LE CURÉ. – Marie-Julienne ! Vous êtes folle !

MARIE-JULIENNE. – Ah, mais si, je vous jure, monsieur le curé, ça marche, ça marche très bien !

LE CURÉ. – Marie-Julienne...

MARIE-JULIENNE. – Ma belle-sœur, qui avait un goitre gros comme un melon, eh bien, laissez-moi vous dire qu'avec rien qu'un petit bout de corde de son...

LE CURÉ. – Ah, Marie-Julienne, taisez-vous, je vous en supplie ! Par pitié !

MARIE-JULIENNE. – Mais, monsieur le curé !

LE CURÉ. – Taisez-vous !

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *en direction du curé*. – Au revoir, au revoir.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, *aux enfants*. – Allez, vous deux.

Un temps.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *aux enfants*. – Oui, bon, allez, on y va ! On ne va pas y passer la journée ! Ouïte ! (*Mathilde et Pierrot franchissent la grille. En aparté à Augustine Lemérieux.*) Trente francs, je te demande un peu ! Qu'est-ce que nous allons en faire ? Il n'y a rien à en tirer. Même les faire travailler chez Ducreux, ça ne suffira pas.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Nous verrons bien.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – C'est tout vu. Il s'agit de s'en débarrasser vite fait.

Ernestine Lemérieux franchit la grille qu'Augustine Lemérieux referme sur elle-même.

SCÈNE 4 : CAILLOUX

Lever de rideau. Scène. La cour principale de la colonie pénitentiaire. Entre Auguste, des paniers à la main.

AUGUSTE, à Pierrot en coulisse. – Pierrot, je les mets comment, les paniers ? Pierrot ?

VOIX DE PIERROT. – J'arrive ! J'arrive ! (*Entre Pierrot en tenue de petit bagnard, portant lui aussi des paniers.*) Voilà, voilà. On les met comme ça.

Pierrot et Auguste disposent les paniers, qui contiennent chacun des cailloux et un marteau.

AUGUSTE. – Bon. Mais ça sert à quoi ?

PIERROT. – Quoi donc ?

AUGUSTE. – Ça. Les cailloux. Les marteaux.

PIERROT. – Je ne sais pas. À la colonie, c'était comme ça. On ramassait des choux, on cassait des cailloux. Des choux, des cailloux. Toute la journée. On ne faisait que ça.

AUGUSTE. – Des choux, d'accord, ça se mange, mais des cailloux... Pourquoi casser des cailloux, toute la journée ?

PIERROT. – Je ne sais pas, je n'ai jamais compris. Pourtant, ce n'est pas faute d'explication. Tiens, regarde, le voilà. écoute. Peut-être tu comprendras, toi.

Entrent des enfants et le surveillant Grenu. Les enfants s'assoient devant les paniers. Pierrot et Auguste se mettent en retrait pendant que les enfants commencent à briser les cailloux avec de petits marteaux.

GRENU, *inspectant le travail des enfants*. – Marguerite, applique-toi un peu, tu tapes à côté, voyons !

FLANCHE. – Ernestine, tu crois que c'est comme ça que tu vas finir ton tas avant la fin de la journée ? Si ce n'est pas fini, tu n'auras pas de pain ce soir, hein ?

GRENU. – François ! François ! François, mais qu'est-ce que tu fais ? Regarde-moi un peu ça ! Regarde ! Allons...

ARTHUR. – Monsieur ?

*Grenu, à François – Tiens ton marteau droit, comme ça.
Voilà. Combien de fois il faudra que je te le dise ?*

ARTHUR. – Monsieur ?

FLANCHE, *à Arthur*. – Qu'est-ce que tu veux, Arthur ?

ARTHUR. – Pourquoi c'est, déjà, qu'il faut qu'on casse des cailloux, monsieur ?

FLANCHE. – Ah, Arthur, Arthur, mais tu n'as encore rien écouté à la leçon d'hier. Ce n'est pourtant pas bien compliqué. Quelqu'un peut l'aider ? Geneviève ?

GENEVIÈVE. – Parce que c'est du travail.

FLANCHE. – Très bien ! C'est du travail. Et pourquoi faut-il que vous travailliez ?

MARCEL. – Parce que c'est la santé, monsieur.

GRENU. – Oui, Marcel, oui, oui, c'est la santé, c'est bien. Mais encore ? Quoi d'autre ? Qu'est-ce qui est plus important que la santé ? Solange ?

SOLANGE. – Parce que... Parce que le travail... Parce que le travail, c'est la dignité de l'homme.

GRENU. – Dignité, Solange, dignité. Oui, c'est bien. Et pourquoi vous faut-il de la dignité ?

FLANCHE. – Antoinette ? Pourquoi as-tu besoin de dignité ?

ANTOINETTE. – Euh, ben, euh... Parce que... Euh...

FLANCHE. – Pourquoi à vous plus qu'à d'autres il faut de la dignité ?

ERNESTINE. – Parce nos parents n'en avaient pas, monsieur ?

FLANCHE. – Oui, Ernestine, c'est ça ! Parce que vos parents étaient indignes. Tu comprends, Arthur ?

ARTHUR. – Oui, monsieur...

GRENU. – Tes parents n'avaient pas de dignité. Ils étaient pauvres, sales et ignorants, et...

FLANCHE. – ... Et c'est pour ça qu'aujourd'hui tu dois travailler et travailler encore pour te sortir de l'ornière.

GRENU. – Philippe, Philippe, allez, un peu d'ardeur ! Tu m'entends ?

PHILIPPE. – Oui, monsieur.

MADELEINE. – Aïe !

FLANCHE. – Madeleine, Madeleine, mais enfin, qu'est-ce que tu t'es fait encore ?

Madeleine montre un doigt ensanglanté.

MADELEINE. – Je m'ai écrasé le doigt.

FLANCHE. – Ah, mais ce n'est pas Dieu possible ! À croire que tu le fais exprès. Trois fois cette semaine. Fais voir. Ah, voilà, tu l'as encore cassé, une fois de plus. Bon, va aux soins.

GRENU. – Mais gare à toi, c'est la dernière fois. On n'aime pas les tire-au-flanc, ici. Marguerite, accompagne-la.

MARGUERITE. – Oui, monsieur.

Madeleine et Marguerite sortent.

GENEVIÈVE. – Monsieur, monsieur...

FLANCHE. – Oui, Geneviève, qui y a-t-il ?

GENEVIÈVE. – Je peux poser une question ?

FLANCHE. – Bien sûr, Geneviève. Mais ne t'arrête pas de travailler.

GENEVIÈVE. – Les cailloux cassés, ils servent à quoi ? Les petits bouts, là, qu'on fait, comme ça...

GRENU. – Ah, voilà une question intéressante. À quoi servent les cailloux cassés. Est-ce que quelqu'un sait à quoi servent les cailloux cassés ?

MARCEL. – À boucher les trous de la cour, monsieur.

GRENU. – Ah, non, Marcel. Pour ça, on achète du bon gravier à monsieur Ducreux. Solange ?

SOLANGE. – Pour donner aux poules.

FLANCHE. – Pour leur permettre de broyer les petits grains trop durs ? En partie, Solange, c'est vrai. C'est vrai, mais nous cassons beaucoup plus de cailloux que nous n'avons de poules. Antoinette ?

ANTOINETTE. – Pour nous empêcher d’avoir des mauvaises pensées ?

GRENU. – Très bien, Antoine. C’est juste.

FLANCHE. – Tu as raison.

GRENU. – Un bon travail en plein air vous purge de vos manies vicieuses.

FLANCHE. – Mais mieux encore. Ernestine ?

ERNESTINE. – Ils ne servent à rien, monsieur ?

GRENU. – Bravo, Ernestine, bravo ! C’est cela. Tu as vu juste. Ils ne servent à rien, ces cailloux cassés. C’est toute la beauté de la chose.

FLANCHE. – À rien. Le travail pour le travail, les enfants, le travail parce que le travail, le travail dans toute sa pureté.

GRENU. – À rien.

Auguste et Pierrot se rapprochent.

AUGUSTE. – Ah, oui, d’accord, en effet, je comprends...

PIERROT. – Tu vois, ce n’est pas évident. Mais je vais te dire, le pire, c’était que ça durait toute la journée. Et qu’il fallait se retenir de pisser. Je n’en pouvais plus, moi. Se retenir toute la journée, non. Alors...

AUGUSTE. – Alors, tu as fait quoi ?

PIERROT. – Tu aurais fait quoi, à ma place ? (*Pierrot prend place de dos.*) Ce n’était rien, alors j’ai pissé dessus. (*Aux enfants.*) Hé, camarades, psst !

Les enfants qui restent encadrent Pierrot et compissent les cailloux cassés en même temps que lui.

GRENU. – Mais, Moutard, mais! Qu'est-ce que? Mais, mais, mais! Ah, mais! Allons, mais! (*Pierrot dirige son jet d'urine sur Grenu.*) Ah, mais enfin! Mais tu es! Tu es! Tu es!

Pierrot et les enfants se reboutonnent ou rabaissent leur jupon et fuient Grenu qui les poursuit en coulisses.

AUGUSTE, *considérant les cailloux.* – Ouais, c'est pas grand-chose, tout ça. Pff...

Auguste sort.

SCÈNE 5 : POMMES

Dans un verger de grande taille à Glux-en-Glenne. Entrent Mathilde, Laure, Marie, Hélène, Marinette et Lucette. Elles ramassent chacune un panier vide de cailloux et commencent, sauf Mathilde, à cueillir des pommes.

MATHILDE. – Oui, les cailloux et les choux. Mais après les cailloux et avant les choux, il y avait les pommes, les pommes du père Ducreux, le fermier d'à côté pour qui on bossait du matin au soir. Il y avait les pommes, et puis (*– avec un coup de menton en direction d'Hélène et de Levasseur lequel entre –*), les autres...

Mathilde se met à la cueillette. Levasseur s'avance.

LEVAVASSEUR, *une bouteille dans la poche, une canne à la main.* – Allez-y mollo avec ces pommes, bande de petits choléras! Et pas touche! C'est pas pour vos trombines! Le premier que je vois en porter une à sa bouche, tac, je lui casse

toutes les dents une par une. Une par une, vous m'entendez, comme aux Chinetoques. Ah, mais non mais ! (*À Marinette qui peine à porter son panier.*) Alors, qu'est-ce que tu fais, toi ? Tu te crois à la fête ? Remue un peu ton croupion, morpion ! Allez, allez, on se bouge ! Vous n'en avez pas cueilli la moitié. Feignasses. (*À Hélène.*) Et toi, je t'ai à l'œil, toi. Dis-toi que s'ils t'ont rattrapée une fois, ils te rattraperont encore. Tu ne l'as pas aimé, ce coup de fourche du père Ducreux dans le bas de ton dos, hein, tu ne l'as pas aimé, hein ? Garce. Les paysans sont des braves gens, des braves gens qui travaillent, eux. Ils n'en veulent pas dans leurs champs, des saloperies comme toi, surtout par les temps qui courent. C'est la guerre ! (*À Laure.*) Allez, dépêche-toi un peu, canaille, ou tu vas tâter du bâton. (*Il s'assoit sur un pliant à l'ombre d'un arbre.*) Ah, mais non mais ! Quand je pense à tout le mal qu'on se donne pour vos peaux, vos sales petites peaux d'ingrats de gosses de rien. Oui, quand je pense à tout le mal que je me suis donné au Tonkin, tiens ! Le Tonkin, ça ne vous dit rien, hein, évidemment ? Ah, puis quelle chaleur ! On perd sa jambe pour la patrie et voilà comme on est remercié. Ah, misère, misère de misère... (*Il boit. Il bâille. Se redressant brièvement.*) Je vous ai à l'œil, moi, racailles ! Pas de blague, misérables... Chantez ! Chantez...

Levasseur boit encore. Les enfants chantent à mi-voix en grommelant pour ne pas se faire comprendre :

« Enfants des courants d'air »

« Enfants des corridors »

« Le monde nous a fichus dehors »

« La vie nous a foutus en l'air »

Levasseur s'assoupit.

HÉLÈNE, à *Marinette*. – Il dort, Lavavasse ?

Marinette s'approche de Levavasseur et s'assure qu'il dort, puis revient vers Hélène.

MARINETTE. – Il dort, Lavavasse. Puis il pue, pouah !

HÉLÈNE. – Le fils de pute ! Qu'est-ce qu'il fait chaud ! J'en ai marre, moi, de ramasser ses pommes, à ce péquenot de Ducreux de mon cul ! (*À Marinette, lui donnant son panier.*) Porte-moi ça à la charrette, toi. Grouille ou je te cogne. (*À Lucette.*) Et toi, va lui tirer sa bouteille.

LUCETTE. – Oh, non, s'il te plaît !

HÉLÈNE, montrant son poing. – Tu le vois, celui-là ? Allez, file. (*Marie s'approche d'Hélène. Lucette va prendre la bouteille de Levavasseur et la donne à Hélène. Hélène boit, recrache.*) Ah, le salaud, de l'anisette ! Pouah ! C'est sur lui, tiens, qu'il faudrait lâcher les chiens. Toute une meute. Qu'ils lui bouffent le cul jusqu'à l'os. Moi, à la première occasion, je lui troue la peau et puis je rejoue la fille de l'air.

MARIE, tendant une cigarette de liane à Hélène. – Tiens. (*Hélène prend la cigarette et fume.*) Ça s'est mal fini, la dernière fois, ton affaire de fille de l'air.

HÉLÈNE, fumant. – Parce que tu n'as pas voulu venir. Tu m'as laissée tomber.

Marie boit une gorgée d'anisette.

MARIE, à propos de l'anisette. – J'aime bien, moi. (*À propos de l'évasion d'Hélène.*) Et le moyen de faire autrement, que de te laisser tomber ? Il était minable, ton plan.

HÉLÈNE. – Ah, oui ? Tu aurais fait mieux, peut-être ?

Passent lentement derrière, cueillant des pommes, Laurette, Mathilde et quelques enfants. Mathilde tend l'oreille.

MARIE. – Courir tout droit à travers champs ? Oui, j'aurais fait mieux. Ça te démangeait, c'est tout. (*À Lucette.*) Lucette, il dort toujours, Lavavasse ? (*Lucette va voir Levavasseur et revient faire signe que oui. Marie boit encore une gorgée. À Hélène.*) Ils auraient pu te crever, avec leurs fourches et leurs chiens, les péquenots. Cinquante francs, qu'ils leur ont filés, les gendarmes, pour t'avoir chopée. Cinquante francs pour chaque môme qu'ils rattrapent. Tu penses qu'ils les surveillent, leurs champs, on leur rapporte plus que leurs pommes à la con. Alors, excuse-moi, tu parles d'un plan !

HÉLÈNE. – Et tu ferais quoi, toi, hein, toi qui es si maligne ?

MARIE. – Moi ? Tu veux vraiment le savoir ?

HÉLÈNE, *buvant un coup d'anisette.* – Dis toujours.

MARIE. – Si tu veux savoir, moi, je foutrais le feu à la baraque, en pleine nuit. Et puis dans le bordel, je foutrais le camp en tirant des bordées à droite et à gauche, puis en passant dans les ruisseaux. Ils seraient bien trop occupés pour me chercher. Et puis après, je serais loin.

Les filles sortent, sauf Laure qui rejoint Hélène et Marie.

LAURE. – Vous vous faites pas suer, vous. Il dort, la charogne ? Vous parlez de quoi ? Tiens, file-moi une bouif. (*Marie passe la liane à Laure.*) Dis donc, vous l'avez vue, la nouvelle ? La bobine qu'elle a ! Et puis son frère ? Comment qu'ils sont fiers, tous les deux ! Vous savez d'où ils viennent, vous ?

HÉLÈNE. – Lavasse, il dit que c'est des gosses de lâches. Que leur père, il s'est vendu aux Boches et que c'est pour ça qu'on l'a zigouillé et puis que leur mère, elle s'est crevé la paillasse.

LAURE. – Oh, la vache !

Levasseur éruçte dans son sommeil. Les filles sautent sur leurs pieds et font mine de travailler. Comme Levasseur tout en dormant tâtonne pour trouver sa bouteille, Marie prestement la lui pose près de la main; Levasseur trouve la bouteille et boit sans ouvrir l'œil avant de replonger dans un profond sommeil. L'alerte passée, les filles se rassoient.

HÉLÈNE. – Je vais me la faire, moi, la gosse Moutard, tiens. Et puis son frère, pareil.

MARIE. – Et pourquoi donc ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

HÉLÈNE. – Déjà, je ne l'aime pas. Elle regarde tout le monde de haut. Et puis son père, c'est un pourri.

MARIE. – Il est mort, son père. Qu'est-ce tu en as à foutre ? Puis qu'est-ce que t'y connais, toi, aux pères ? Tu n'en as même pas. Tu n'as même pas de mère.

HÉLÈNE. – Oui, ben, oui, ben au moins, comme ça, c'est pas un traître. Et puis ma mère risque pas de se faire passer. (*Entre Mathilde, panier vide, avec d'autres enfants.*) Tiens, tiens, regarde, la voilà, tiens, tiens ! (*À Mathilde.*) Hé, toi ! Hé toi, là, viens là !

MARIE, à Hélène. – Mais fiche-lui la paix ! Tu vas encore t'attirer la poisse.

HÉLÈNE, à Mathilde. – Tu te prends pour quoi, toi, hein ? Hein ? Tu te crois où ? Oui, oui, toi, là, oui. Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Tu me cherches ? Tu sais pas parler ? Ah,

c'est ça, tu ne parles pas français, tu ne parles que le boche. C'est ça, tu es une Boche ? Tu es une sale Boche ? Une sale fille de pute de Boche ? C'est ça que tu es ? Mais regarde-moi ! Regarde-moi, je te dis !

MATHILDE. – Mais je te regarde.

HÉLÈNE. – Quoi ? Mais comment tu me parles, ho-là !

MARIE. – Mais fous-lui la paix, allez ! Tu vas réveiller Lavavasse.

HÉLÈNE, à Marie. – T'occupe, toi ! Je vais lui démolir sa gueule, à cette morue ! Viens, viens, viens, viens là, sale Boche, Chleuh de mes fesses ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Prends ça dans ta face !

Hélène donne des bourrades à Mathilde. Mathilde, au bout d'un moment pose son panier par terre et donne un coup de poing dans la figure d'Hélène. Hélène tombe sur les fesses.

HÉLÈNE, criant. – Ah ! Ah ! Mon nez ! Ah, mon nez ! Elle m'a pété mon nez ! Ah ! Ah ! Elle m'a pété mon nez !

MARIE, avec des coups d'œil vers Levavasseur. – Mais tais-toi un peu, espèce d'andouille !

HÉLÈNE. – Ah ! Ah !

Laurette, Marie et les autres gamines ont récupéré leurs paniers et font mine de s'activer.

LEVAVASSEUR, réveillé en sursaut. – Hein ? Quoi ? Hein ? Oui, oui, oui, mon commandant ! Les Chinois ! Les Citrons ! À l'assaut ! Mort aux Jaunes ! Sus aux Chinetoques ! (*Ouvrant les yeux, se redressant, se levant.*) Mais qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? (*À Hélène.*) Qu'est-ce que tu fais le cul par terre, toi ? Debout ! Allez, debout ! (*Avisant Mathilde.*) Et toi, là ? Qu'est-

ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que tu fous plantée là ?
(*À Hélène.*) Debout, toi, j'ai dit debout !

HÉLÈNE, *montrant Mathilde.* – C'est elle ! C'est elle ! Elle m'a cognée, monsieur ! C'est une Boche, c'est rien qu'une sale Boche, je vous dis ! Elle m'a pété mon nez ! Regardez, monsieur Levavasseur !

LEVAVASSEUR, *à Hélène.* – Toi, la ferme, ou je te l'écrase une deuxième fois, ton tarin ! (*À Mathilde.*) Toi, là, ça ne va pas se passer comme ça ! Je vais te mater, moi, espèce d'arsouille ! Ça va saigner pour ton matricule, promis ! Au pain sec et à l'eau ! Tu crois en avoir bavé, hein, avec ton père au poteau et ta mère au plafond, hein ? Tu n'as rien vu ! Tu n'as rien vu ! Tu m'entends ? Allez, en route ! (*À Hélène.*) Et toi aussi, saleté ! Allez !

Ils sortent, tous.

SCÈNE 6 : CACHOT

Avant-scène. Mathilde et Pierrot chacun dans un cachot différent (accompagnés, peut-être, l'une d'Armande, l'autre de Mona).

PIERROT. – Quinze jours. Une fenêtre grande comme ça à trois mètres de haut. Pas de vêtement, juste un drap troué. Le froid du matin au soir et toute la nuit le froid. Mathilde ? Mathilde ? (*Un temps.*) Deux fois par jour, la porte ouverte. Une fois pour vider ta merde, une autre pour ton pain. Sinon, rien. Rien du soir au matin et toute la nuit rien. Rien.

MATHILDE. – Pierrot ? Pierrot ?... (*Un temps.*) Il fait froid, c'est gris. Tu as quinze jours. Si tu pourris pas, tu mûris, tu mûris vite. Mais tu mûris bizarre, tout de traviole, avec des idées dans la caboche comme tu n'en jamais eues. Maman ? Maman ?

PIERROT. – Des drôles d'idées dans la caboche. Ça frappe, ça tourne, ça cogne, ça frappe, ça tourne. Faut dire qu'un an avant, il y en a eu un dans la cellule, un accident : santé fragile, petite nature, n'a pas supporté la discipline. À quoi ça tient qu'on vit ? Mathilde ! Mathilde !

MATHILDE. – À quoi ça tient ? À quoi ça tient ? À quoi ça tient ? Ça tient tout juste. Ça ne tient pas. Ça tient à peine. Ça tient à rien. Tu te retiens, c'est tout, tu tombes, tu tombes, tu tombes et tu te retiens.

PIERROT. – Tu tombes, tu tombes et puis parfois la nuit tu dors. Et quand tu dors, la nuit, il y a les mains. Les mains d'avant, les mains de papa, celles de maman, les mains sur nos fronts, leurs mains dans nos cheveux. Et leur odeur.

MATHILDE. – Alors, dans le silence interminable des jours qui n'en finissent pas d'être gris, entre les deux claquements de la porte, une fois ta merde, une fois ton pain, alors, alors il y a ce qui reste. Et ce qui reste est dur et tranchant comme une lame.

SCÈNE 7 : DÎNER

Début octobre 1914, scène, dans les appartements privés des Lemérieux, un déjeuner où l'on parle du cas des Moutard. Sont présents M. et Augustine Lemérieux, M^{me} Mâchepot et Laure au service. Mathurin est également là.

MATHURIN, *lisant le menu*. – Eh bien ! Saumon en croûte sauce à l’oseille. Blanquette de Paris. Charlotte à la cannelle. Champagne, bourgogne, liqueurs... Dis donc, elles ne s’emmerdent pas, les petites mamans des sans nombril !

MONA, *depuis les coulisses*. – Hé ! Psst !

MATHURIN. – Hein ? Ah, oui, oups. (*Lisant son texte, au public.*) Quelques jours plus tard, dans les appartements privés des demoiselles Lemérieux, l’on reçoit, et l’on reçoit en grande pompe madame Mâchepot, inspectrice de l’assistance publique...

Mathurin sort.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Chère amie, chère amie, madame l’inspectrice, servez-vous, voyons ! Vous n’avez rien mangé ! (*Indiquant à Laure de présenter le plat à M^{me} Mâchepot.*) Laure. (*À M^{me} Mâchepot.*) C’est à peine si vous avez touché au saumon. Et cette blanquette, cette malheureuse blanquette, trois tout petits morceaux ! Allons, allons, faites-moi plaisir. Reprenez une part de cette charlotte, une petite. N’est-ce pas que la poire et la cannelle font un ménage exquis ?

M^{ME} MÂCHEPOT. – Ah, mademoiselle, c’est vrai, c’est vrai, mais vraiment, je n’en peux plus...

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Mais si, mais si, chère amie, laissez-vous tenter. (*Indiquant à Laure de servir.*) Laure, Laure.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Puisque vous insistez.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – À la bonne heure. (*Laure sert M^{me} Mâchepot.*) Voilà. Voilà. Un peu de coulis — si, si, si, si, encore un peu — mais si, mais si !

M^{ME} MÂCHEPOT. – Vraiment, mademoiselle Lemérier, c'est trop, c'est trop ! Mais c'est tellement délicieux. Votre table, je le disais justement l'autre jour à monsieur Destré, est la meilleure de tout le pays, incontestablement.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Vous nous flattez ! (*À Augustine.*) Tu entends ça, Augustine ? (*À Laure.*) Les liqueurs.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX, à M^{me} Mâchepot. – Comment se porte monsieur Destré, à propos ?

M^{ME} MÂCHEPOT. – Mais fort bien, fort bien. Il me charge d'ailleurs de vous renouveler toute sa confiance.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Ah.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Les incidents de l'année dernière sont... derrière nous.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, à Laure en aparté. – Café.

Laure ressert du café à tout le monde.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Je ne vous cache pas que c'est un soulagement de l'entendre de votre bouche, chère madame. Cela a été un tel drame, un tel chagrin. Mais nous ne pouvions pas, même si nous y avons songé bien sûr, déceimment nous résigner à fermer cet établissement et à abandonner ces malheureux enfants à leur sort.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Mais, mademoiselle Lemérier, il n'a jamais été question de fermeture, jamais. Ce pauvre garçon s'est, pour ainsi dire, donné la mort lui-même. Nous avons lu son dossier ainsi que vos rapports avec le plus grand soin, et, de toute évidence, il était...

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Perturbé ?

M^{ME} MÂCHEPOT. – C'est cela. Perturbé. Et gravement. Et vous n'y êtes pour rien. Non, non. L'affaire est close. Votre institution offre un secours sans pareil à la jeunesse, et par la même occasion à la société une protection contre les dangers que cette même jeunesse peut parfois, hélas, lui faire courir. De fermeture, il n'a jamais été question, croyez-le bien, mademoiselle Lemérieux. D'autant moins que la guerre, par malheur, fait peser sur les familles de terribles menaces.

Ernestine Lemérieux fait signe à Laure de lui passer la bouteille de mirabelle; dont acte.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Oui, bien sûr, hélas, hélas...

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Une petite mirabelle ?

M^{ME} MÂCHEPOT. – Une larme.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Une merveille, vous m'en direz des nouvelles. (*La servant et servant à la ronde, Augustine Lemérieux refusant.*) C'est le père de monsieur Ducreux qui l'a faite en... (*Lisant l'étiquette de la bouteille.*) 1889 ! Vingt-cinq ans ! Vous n'étiez même pas née !

M^{ME} MÂCHEPOT. – Ha ha ha ! Vous me flattez, Ernestine Lemérieux.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Si peu, si peu, chère amie !

M^{ME} MÂCHEPOT. – Monsieur Ducreux ? N'est-ce pas ce fermier qui... ?

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Oui ! Oui, c'est lui. Quelle mémoire ! Monsieur Ducreux... Un homme remarquable. Un rap-

port à la terre admirable — c'est bien simple : antique, antique ! Une force de la nature. Et un exemple pour tous nos pensionnaires.

M^{ME} MÂCHÉPOT. — En tout cas, la mirabelle de son père est aussi exquise qu'elle est antique.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. — Ha ha ha !

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. — À propos de la guerre...

M^{ME} MÂCHÉPOT. — Oui ?

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. — Eh bien, nous comptons depuis quelque temps parmi nos pensionnaires deux enfants qui nous ont été adressés par vos services... Les petits Moutard.

Ernestine Lemérierux fait signe à Laure de débarrasser le plancher. Laure sort, mais reste à proximité de manière à pouvoir écouter discrètement le reste de la conversation.

M^{ME} MÂCHÉPOT. — Moutard... Ah, oui. Je vois. Très bien. Un problème ?

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. — Eh bien... Puis-je me montrer tout à fait franche avec vous, chère madame ?

M^{ME} MÂCHÉPOT. — Naturellement !

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. — Il semblerait que le régime de notre institution ne soit pas adapté au cas particulier de ces deux petits.

M^{ME} MÂCHÉPOT. — Oui ? Comment cela ?

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. — Vous n'ignorez pas que leur père...

M^{ME} MÂCHÉPOT. — Oui. Oui, oui, c'est abominable.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Eh bien, il y a fort à craindre que Mathilde et Pierrot aient hérité du caractère détestable de leur géniteur. Ni l'un ni l'autre ne manifestent aucune aptitude à l'obéissance. Rien ne paraît avoir de prise sur eux, ni la douceur, ni la contrainte. Les punitions n'ont pas effet et ils n'ont pour le moment pas donné le moindre signe de vouloir être récompensés de quoi que ce soit.

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Monsieur Levasseur peut en témoigner.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Depuis leur admission, nous n'observons aucune amélioration dans leur comportement et je crains, malheureusement, que nous n'en observions pas à l'avenir.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Non ?

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Certains sujets s'avèrent indomptables et pour tout dire inaptes.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, à *M^{me} Mâchepot*. – La fille Moutard n'a rien trouvé de mieux à faire que de défigurer l'une de ses camarades. Et son frère ! Un dépravé, une graine de débauché.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Non ?

Augustine Lemérieroux adresse un geste d'apaisement à sa sœur.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, à *Augustine*. – Il faut le dire, Augustine. La situation devient critique. Ce pauvre Levasseur ne sait plus à quel saint se vouer et comme avec la mobilisation nous manquons de personnel... Voilà. (*À M^{me} Mâchepot.*) La présence de ces deux enfants, disons-le franchement, excite chez les autres pensionnaires un esprit de rébellion, voire de révolte — si, si, Au-

gustine, si, c'est la vérité, ne nous voilons pas la face. Et cet état d'esprit est tout à fait exécrable.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Ernestine, Ernestine. Je sais que tu aimes les enfants par-dessus tout, mais ne t'emporte pas. Pense à ton cœur.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Des ennuis de santé, chère amie ?

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Rien de grave. Un peu de tension, c'est tout. Les soucis...

M^{ME} MÂCHEPOT, à *Augustine Lemérieux*. – Mon Dieu ! Mon Dieu, mon Dieu ! Bon. Mais que préconisez-vous ?

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Ah !

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Eh bien, nous estimons qu'ils n'ont pas leur place ici.

M^{ME} MÂCHEPOT. – J'ai cru le comprendre.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Et nous pensons que pour leur avenir, le mieux serait qu'ils bénéficient d'un placement dans un autre établissement, un établissement plus adapté à leurs besoins.

ERNESTINE LEMÉRIEUX, *servant M^{me} Mâchepot*. – Encore une petite mirabelle ?

M^{ME} MÂCHEPOT, à *Ernestine Lemérieux*. – Merci. (*À Augustine Lemérieux.*) À quel établissement pensez-vous ?

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Eh bien, par exemple, la Haute-Boulogne, à Belle-Île.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Mais c'est une prison, un bagne !

ERNESTINE LEMÉRIEUX. – Nous le savons, chère amie, mais ce sont des sauvages.

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Ernestine a raison. Croyez que ce n'est pas de gaité de cœur que nous en arrivons à cette extrémité.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Je le sais bien, ma chère, je le sais bien. (*Un temps.*) Mais Belle-Île...

AUGUSTINE LEMÉRIEUX. – Hélas.

Un temps.

M^{ME} MÂCHEPOT. – Bien. Je ferai tout mon possible.

SCÈNE 8 : INCENDIE

Avant-scène. Nuit noire avec pleine lune, sur le toit du dortoir de l'orphelinat.

VOIX SURVEILLANT(E) DORTOIR. – Silence là-dedans ! Tout le monde dort ! On se tait ! Plus un bruit ! Silence !

Entrent Mathilde et Pierrot en chemises de nuit, chacun par une fenêtre.

MATHILDE. – Pierrot ? Pierrot ?

PIERROT. – Je suis là. Fais gaffe, ça glisse. Tiens, attrape ma main. Voilà.

MATHILDE. – Pierrot...

PIERROT. – Oui ? (*Donnant une pomme à Manon.*) Tiens...

MATHILDE. – On n'a rien à faire ici.

PIERROT. – Non. Et à Belle-Île non plus.

MATHILDE. – Non, à Belle-Île non plus.

Mathilde croque dans la pomme et la passe à Pierrot.

PIERROT. – Il faut qu'on foute le camp.

Pierrot croque dans la pomme et la passe à Mathilde.

MATHILDE. – Oui, il faut qu'on se taille. Et puis qu'on retrouve Duparc.

Mathilde croque dans la pomme et la passe à Pierrot qui jette le trognon par-dessus la gouttière.

PIERROT. – Et qu'on lui fasse la peau.

MATHILDE, *au public*. – On avait eu la même idée au bout de quinze jours de cachot.

PIERROT, *au public*. – Une drôle d'idée de traviole, mais ça nous faisait tenir debout.

MATHILDE, *au public*. – Lui trouer la panse.

PIERROT, *au public*. – Lui faire passer le goût du pain.

MATHILDE, *au public*. – Les pissenlits par la racine.

PIERROT, *au public*. – Saint-Pierre en aller simple.

MATHILDE, *à Pierrot*. – Moi, je me le ferai au couteau. Un bon coup dans la gueule. Tac.

PIERROT, *à Mathilde*. – Moi, je me le ferai au hachoir, en commençant par les bras. Tchac, tchac, tchac, tchac, tchac!

MATHILDE. – Je lui crèverai les yeux.

PIERROT. – Oh, tu m'en laisseras un, je t'en supplie, s'il te plaît!

MATHILDE. – Je lui arracherai la langue.

PIERROT. – Je lui écrabouillerai les doigts.

Pierrot allume une cigarette avec une allumette.

MATHILDE. – En attendant, il faut qu'on se tire.

PIERROT. – Oui. Tu as une idée ?

MATHILDE. – Je ne sais pas. (*Regardant la cigarette et les allumettes.*) Oui, ça se pourrait bien.

Pierrot passe sa cigarette à Mathilde et craque une allumette avant de la laisser tomber enflammée dans la fosse. L'orphelinat prend feu, les enfants, les surveillants, tout le monde surgit en courant et en poussant des cris. Mathilde et Pierrot s'éclipsent discrètement pendant l'incendie.

ACTE 2

SCÈNE 1 : LA CLEF DES CHAMPS

En avant-scène. Mathilde et Pierrot.

MATHILDE. – Alors, voilà. On a mis les bouts de bois.

PIERROT. – On a joué la fille de l'air.

MATHILDE. – On a pris la clef des champs.

PIERROT. – La poudre d'escampette.

PIERROT. – On a couru, on a couru... Des dératés !

MATHILDE. – Derrière nous, c'était beau, c'était magique.

PIERROT, *se retournant*. – Regarde ! Regarde !

MATHILDE. – Dis donc, dis donc, qu'est-ce que ça crame !

PIERROT. – Et là-bas, là-bas, regarde ! Qui c'est ?

MATHILDE. – C'est Lavavasse.

PIERROT. – Mais qu'est-ce qu'il fait ?

MATHILDE. – On dirait bien qu'il brûle.

PIERROT. – Il brûle...

MATHILDE. – Hé, faut pas traîner.

PIERROT. – On a couru, on a couru, d’abord tout droit, puis en zigzag, puis dans les bois, puis dans les champs...

MATHILDE. – Et dans les ruisseaux. (*Aboiements d’un chien.*)
Attention ! Hop !

PIERROT. – Saleté de clébard !

MATHILDE. – Le chien de Ducreux.

PIERROT. – Aussi con et méchant que son maître.

MATHILDE. – On a couru, on a couru, même pas froid, même pas peur...

PIERROT. – Même pas mal, même pas faim...

MATHILDE. – On a couru à perdre haleine...

PIERROT. – Les haies, les murets, les barrières, les jardins...

MATHILDE. – Tout enjambé, tout traversé, tout avalé...

PIERROT. – On a couru à perdre la tête...

MATHILDE. – À perdre la raison...

PIERROT. – Tu as raison, c’était fini, la raison, finie la raison !

MATHILDE. – On n’avait plus l’âge, plus le temps, plus l’âge de raison, on avait la vie devant nous...

PIERROT. – Et ce salaud en ligne de mire...

MATHILDE. – On n’a pas toujours été prudents...

PIERROT. – On n’a pas toujours été malins...

Mathilde vole un manteau qui pend à une corde à linge.

MATHILDE, *jetant le manteau à Pierrot.* – Tiens !

Mathilde vole une robe sur la même corde.

MONA, *jouant la propriétaire des affaires.* – Dites donc, bande de petits salauds !

MATHILDE. – Fonce, Pierrot, fonce !

MONA, *jouant la propriétaire des affaires.* – Voyous ! Youpins ! Pourritures !

PIERROT, *à Mona.* – Merci, madame, bonjour, madame, et vive la France !

MATHILDE. – Vue de biais, elle t'a une drôle de gueule, la France. (*À Mathurin, jouant un boulanger.*) Vous permettez, monsieur ?

Mathilde vole un pain au boulanger.

MATHURIN, *jouant le boulanger.* – Rends-moi mon pain ! Vermines ! Crouillats ! Romanos !

MATHILDE, *à Mathurin.* – C'est ça, parle à Barrès, Maurras est malade !

PIERROT. – Couru, couru, on a couru, à pied, à cheval, en train, des nuits entières, jour après jour...

MONA, *en tant que Mona.* – Mais où est-ce que vous allez comme ça ?

MATHILDE. – À Paris, pardi !

MATHURIN, *en tant que Mathurin.* – Mais pour quoi faire ?

PIERROT. – À ton avis ? Pour le retrouver !

MATHURIN, *en tant que Mathurin.* – Mais qui ?

MATHILDE. – Mais lui, bien sûr !

MATHURIN, *en tant que Mathurin.* – Mais qui ça ?

PIERROT. – Le salaud, l'assassin, le colonel...

MONA, *en tant que Mona.* – Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est là-bas ?

MATHILDE. – C'est là que papa avait son régiment !

PIERROT. – Faut bien commencer par quelque chose !

MATHURIN. – Ah, Paris...

SCÈNE 2 : MENDICITÉ

Avant-scène. Fin novembre, début décembre, à Paris, dans une rue populaire et passante, en fin d'après-midi. Pierrot et Mathilde arrivent à proximité d'une église sur le porche de laquelle une veuve se voit réconfortée par quelques amies et parentes.

GEORGETTE PANAFIEU. – Ah, ah, pauvre de lui...

ANDRÉA BOUDREL. – Georgette, Georgette, ma chère, courage. Pensez qu'il a sa place au ciel à présent, qu'il est avec les anges.

ERNESTINE GOITRON. – Dieu lui aura payé mille fois son sacrifice.

GEORGETTE PANAFIEU. – Ah, ah, pauvre de lui...

LUCETTE PANAFIEU. – Ah... Ah... Mon pauvre frère...

EUGÈNE PANAFIEU. – Il fait froid. Qu'est-ce qu'il fait froid dans ces églises...

ANDRÉA BOUDREL, à *Georgette Panafieu*. – Tenez bon, ma cousine, tenez bon, nous sommes là. Ni nous, ni la nation ne vous laisseront seule dans l'épreuve de l'affliction.

EUGÈNE PANAFIEU. – L'affliction ?

LUCETTE PANAFIEU, *en pleurant*. – Affliction, je crois. Je crois qu'on dit affliction. Ah, mon pauvre frère...

GEORGETTE PANAFIEU. – Ah, ah, mon pauvre mari...

EUGÈNE PANAFIEU. – Ah, oui, affliction. C'est sûr. Mais nom d'un chien, je suis congelée. On pourrait peut-être...

Quatre hommes entrent portant le cercueil.

GEORGETTE PANAFIEU. – Ah, ah !...

LUCETTE PANAFIEU. – Ah, ah !...

ERNESTINE GOITRON. – Courage, courage... Ah !... Les anges, ah, seigneur miséricordieux...

EUGÈNE PANAFIEU, *montrant les hommes et le cercueil, se frottant les mains pour lutter contre le froid*. – On devrait peut-être, hein, suivre, parce que, hein...

ERNESTINE GOITRON. – Oui. Allons mettre ce malheureux dans sa dernière demeure.

EUGÈNE PANAFIEU. – Oui, et puis en route, on fera une petite halte au café. (*À part à Andréa Boudrel.*) Le froid, ça me donne toujours envie de faire pipi.

Les femmes suivent le cercueil et son suivies à distance par Pierrot et Mathilde. Bientôt, c'est une rue animée. Sortent les femmes en pleurs. Mathilde et Pierrot s'accroupissent contre le soupirail d'une boulangerie. La boulangerie est

ouverte et éclairée et il y a tout un va-et-vient de clients. Arrive une chanteuse des rues (Lou) qui chante une goulante : « La fille de l'air ». Pendant qu'elle chante, quelques passants lui jettent des pièces. Avant de s'éloigner, elle refile deux ou trois pièces aux gamins.

PIERROT. – Merci, madame.

MATHILDE. – Elle t'a filé combien ?

Pierrot compte les pièces.

PIERROT. – Pas grand-chose. Mais elle n'a rien ramassé, la pauvre.

Pierrot donne les pièces à Mathilde qui les compte à son tour.

MATHILDE. – Il n'y a même pas de quoi s'acheter une miche de pain. Putain, j'ai froid ! (*À quelqu'un qui passe, en tendant sa sébile, en prenant un genre d'accent.*) À votre bon cœur, monsieur, ayez pitié de deux réfugiés belges affamés... (*Le passant ne s'arrête pas, ne donne rien.*) Salaud, va ! (*À Pierrot.*) C'est comment, déjà, l'accent belge ?

PIERROT. – Je ne sais plus... Tu n'as qu'à essayer l'accent lorrain, tiens, ça changera.

MATHILDE. – Si au moins on avait appris quelque chose, mais rien, rien du tout.

PIERROT. – Il faut être un peu patient, ça ne se fait pas comme ça une enquête. Et puis, on n'est pas plus mal ici qu'à la colonie. Tiens, rien que la tour Eiffel, ce n'était pas mal, non ? Tu as bien aimé, tu ne peux pas dire. (*À quelqu'un qui passe, en tendant sa sébile.*) J'ai perdu mes jambes à la guerre, ma bonne dame, ma sœur est aveugle, la charité... Mes jambes... Aveugle... (*Le passant*

ne s'arrête pas, ne donne rien. À Mathilde.) Eh bien, tu pourrais fermer les yeux au moins quand je mendie.

MATHILDE. – Pff! Pour ce que ça sert... Il n'y a pas un soldat qui passe ici. C'est à eux qu'il faut demander, pour Duparc. Ils doivent bien savoir où ça se trouve, les colonels, les soldats.

PIERROT. – Les soldats, il vaut mieux les rencontrer dans une rue comme ça que près de la gare. Les trois autres, la fois dernière, tu crois que c'était pour t'apprendre à compter qu'ils ont essayé de t'embarquer dans leur charrette ?

MATHILDE. – Hmm.

PIERROT, *à propos des odeurs de boulangerie.* – Ah, nom de Dieu, ce que ça sent bon ! C'est insupportable. Et tu crois qu'il y en aurait un qui nous donnerait un truc ? Tiens, regarde-moi les trois grosses, là...

Trois femmes relativement âgées, chaudement et confortablement vêtues, sortent de la boulangerie en portant des paquets de gâteaux.

VOIX DU BOULANGER. – Au revoir, mesdames, bon appétit.

M^{ME} LAURENT, *à M^{me} Legendre.* – Comment va votre pauvre Hector ?

M^{ME} LEGENDRE. – Ah, ne m'en parlez pas, c'est horrible, c'est affreux.

M^{ME} TOUBLANC. – Vraiment ? Tant que ça ?

M^{ME} LEGENDRE. – Un cauchemar, un authentique cauchemar. C'est bien simple, il ne ferme pas l'œil de la nuit, il tourne.

Il tourne en rond comme une bête sauvage dans une cage. Il m'arrive de prendre peur, vous savez.

M^{ME} LAURENT. – Ce doit être tellement frustrant pour lui, un tel tempérament...

M^{ME} TOUBLANC. – Après tout le mal qu'il s'est donné...

M^{ME} LEGENDRE. – Ah ça oui, vous pouvez le dire. Toutes ces années de sacrifice, mon Dieu !

M^{ME} LAURENT. – Mais tout de même, cela va finir par s'arranger.

M^{ME} TOUBLANC. – Mais oui, ma chère, tout finira par s'arranger.

M^{ME} LEGENDRE. – Je l'espère, je l'espère de tout mon cœur. Si je vous disais : il en perd l'appétit !

M^{ME} LAURENT. – Oh, non, pas lui ! Pas monsieur Legendre !

M^{ME} TOUBLANC. – Même ces Saint Honoré ? Ces bons Paris-Brest ? Ces millefeuilles à la crème ?

M^{ME} LEGENDRE. – Hélas ! Hélas, oui... Ah, vous me connaissez. Toujours d'humeur égale, mais je vous jure que si je tenais ce Delambre en face, je lui dirais ma façon de penser droit dans les yeux.

M^{ME} LAURENT. – Bien sûr, bien sûr...

M^{ME} LEGENDRE. – Vingt ans de carrière. Jamais un retard. Jamais malade. Il méritait cette promotion plus que n'importe quel autre.

M^{ME} TOUBLANC. – Mais oui, bien sûr.

M^{ME} LAURENT. – Allons, venez, venez, ma chère.

M^{ME} LEGENDRE. – Ah, quelle triste époque !

Les trois femmes sortent.

MATHILDE. – Tu as entendu ça ? Des millefeuilles à la crème...

PIERROT. – Des Paris-Brest...

MATHILDE. – Putain !

Entre un passant lisant un journal.

PIERROT. – Attends, lui, je vais me le faire, lui, là, attends.
(*Dissimulant ses bras dans sa veste et ses jambes sous un journal froissé. Au passant.*) Plus de bras, plus de jambes, mon bon monsieur, découpés par les Boches à coups de baïonnette. Deux sous pour manger, mon bon monsieur, deux petits sous...

LE PASSANT AU JOURNAL. – Ah, mon pauvre petit bonhomme. C'est bien malheureux. Mais tu seras vengé, sois tranquille. Notre armée y travaille. C'est écrit dans le journal. « Offensive victorieuse sur le front de Champagne ! » Tu vois ! On va les mettre à genoux, ne t'inquiète pas. Et puis Guillaume, on lui coupera les mains. Garde espoir, reprends confiance. Allez, courage ! Allez ! (*Le passant replonge le nez dans son journal et s'éloigne sans avoir rien donné.*) On va les avoir. Oui, on va les avoir... Bientôt... L'affaire de quelques semaines... Demain...

MATHILDE. – La prochaine fois, retire aussi la tête. Plus de bras, plus de jambes, plus de tête, comme ça, hein, plus besoin de s'en faire.

PIERROT. – Oui, ben quoi, pff ! Je ne sais plus, moi...

Entre la passante généreuse.

MATHILDE, *avisant la passante*. – Tiens, avec elle, on fait les chats.

PIERROT. – Essaie plutôt la réfugiée lorraine.

MATHILDE. – Les chats, je te dis.

PIERROT. – Pff..

Mathilde et Pierrot font les chatons (les grands yeux du chat de Schrek).

LA PASSANTE. – Oh, qu'ils sont mignons !

La passante attendrie leur donne la pièce et sort.

MATHILDE, *comptant les pièces*. – Oui, bon, les millefeuilles, pas encore, mais au moins on a du pain.

Entrent Joséphine Antoine, Marguerite Antoine et Kätche Muller. Marguerite Antoine entre dans la boulangerie. Joséphine Antoine reste sur le devant avec Kätche Muller.

VOIX DU BOULANGER. – Bonsoir, madame Antoine. Qu'est-ce que ce sera, madame Antoine ?

JOSÉPHINE ANTOINE. – écoute, Catherine, il faut que tu comprennes.

KÄTCHE MULLER, *avec un fort accent lorrain*. – Kätche, s'il te plaît, pas Catherine. Qu'est-ce qu'il faut que je comprenne ? Hein ?

JOSÉPHINE ANTOINE. – Eh bien ça.

KÄTCHE MULLER. – Eh bien ça quoi ?

JOSÉPHINE ANTOINE. – Ton accent !

KÄTCHE MULLER. – Qu'est-ce qu'il a donc mon accent ?

JOSÉPHINE ANTOINE. – Pourquoi crois-tu qu'on ne te laisse plus aller faire les courses toute seule, maman et moi? Tout le monde te prend pour une Allemande. Tu nous attires des ennuis chaque fois...

KÄTCHE MULLER. – Je suis Lorraine, Joséphine. (*En lorrain.*) Ich bin Loterinerine. (*En français.*) Et, crois-le ou non, fière de l'être. (*En lorrain.*) Ich bin von Loterinen.

JOSÉPHINE ANTOINE, *avec des regards inquiets autour d'elle.* – S'il te plaît, moins fort...

KÄTCHE MULLER. – écoute, Joséphine, c'est très généreux à la tante Marguerite et toi de m'avoir accueillie, et je vous dis merci du fond du cœur, mais je ne peux tout de même pas dire que je viens de Charente ou de Clermont-Ferrand pour vous faire plaisir.

JOSÉPHINE ANTOINE, *avec des regards inquiets autour d'elle.* – S'il te plaît.

KÄTCHE MULLER. – Après tout, que je sache, c'est bien pour la Lorraine qu'elle est en guerre, la France, non? Je me trompe?

JOSÉPHINE ANTOINE. – Oui, bien sûr, tu as raison, mais...

KÄTCHE MULLER. – Il n'y a pas de mais. (*En lorrain.*) Ich bin Loterinerine und so spreche ich.

Marguerite Antoine sort de la boulangerie.

VOIX DU BOULANGER. – Au revoir, madame Antoine, bonne soirée.

KÄTCHE MULLER, *à l'attention du boulanger, en lorrain.* – Au revoir! Edé! Mach's gut!

Joséphine et Marguerite entraînent Kätche vers la sortie.

PIERROT. – Bon, l'accent réfugié lorrain, il vaut mieux oublier. C'est quand même bizarre, non ? Elle a raison la dame. On se bagarre pour eux et puis quand ils parlent comme ils parlent, on les prend pour des Boches.

Entre un groupe de huit munitionnettes qui arrivent de l'usine Citroën.

SUZANNE COLLIN, à *Lucie Vautrin*. – Non ! Non ! C'est non ! Tu as vu les salaires ? Tu trouveras mieux ailleurs ? Bien sûr que non. Alors, laisse-moi. Laisse-nous.

ALICE HUSSON, à *Lucie Vautrin*. – Elle a raison. Qu'est-ce qu'on a à y gagner ? Rien. On va se faire mettre à la porte et puis c'est tout. Puis comment tu les nourriras, tes gamins ?

LUCIE VAUTRIN. – Les salaires, les salaires, vous n'avez que ça à la bouche. Je suis désolée, ils ne sont pas mirobolants, les salaires.

SUZANNE COLLIN. – C'est les meilleurs de tout Paris. Tu connais mieux, toi ?

ALICE HUSSON. – C'est six fois plus que ce qu'on gagnait avant à la filature. Pas vrai, vous autres ?

BERTHE GRANDJEAN & MARIA ROYER. – Oui, c'est vrai.

LUCIE VAUTRIN. – Vous savez combien il se fait le père Citroën, par jour, avec les obus qu'on lui fabrique ?

SUZANNE COLLIN. – Mais je m'en fiche du père Citroën. C'est ma pomme qui compte. Tant mieux pour lui, s'il se fait des millions, Citroën. Moi, ce que je vois, c'est que les gamins, ils ont à bouffer, et que si je fais grève, ça sera fini.

LUCIE VAUTRIN. – Mais tu penses aux autres de temps en temps ? Tu sais combien elle porte, elle, tous les jours, Eugène ? Dis-lui combien tu portes, Eugène.

EUGÈNE CHERY. – Trente-cinq tonnes.

ALICE HUSSON. – Combien ?

LUCIE VAUTRIN. – Tu as bien entendu. Trente-cinq tonnes.

SUZANNE COLLIN. – Qu'est-ce que tu racontes ?

LUCIE VAUTRIN. – Combien ils pèsent, les obus ? Eugène ?

EUGÈNE CHERY. – Sept kilos.

LUCIE VAUTRIN. – Combien de fois tu les soulèves ?

EUGÈNE CHERY. – Attends... (*Berthe manipule un obus imaginaire.*) Une... Deux... Deux fois.

LUCIE VAUTRIN. – Combien il t'en passe dans la journée entre les mains, des obus ? Alice ?

ALICE HUSSON. – Mais je n'en sais rien, moi, je n'ai pas compté.

LUCIE VAUTRIN. – Je vais te le dire, moi. Deux mille cinq cents. Deux mille cinq cents obus tous les jours entre tes mains. Vas-y, Suzanne, fais le calcul, vas-y. Trente-cinq tonnes. Yvonne, depuis quand tu travailles à l'usine ?

YVONNE THÉOBALD. – Depuis début novembre. Ça fait un mois.

LUCIE VAUTRIN. – Oui, eh bien, en un mois, tu t'es transporté plus de huit cents tonnes à toi toute seule. Et même plus, parce qu'en plus, toi, tu es aux quatorze heures.

YVONNE THÉOBALD. – Oui, je n'ai pas d'enfant.

LUCIE VAUTRIN, à *Suzanne Collin et Alice Husson*. – Huit cents tonnes par mois. Vous pouvez me dire combien de temps elle va tenir avant de tomber par terre, la petite, là, hein ? Et vous ? Calculez sur un an.

MARIA ROYER. – Oui, bon, c'est bien joli tout ça, mais moi, je n'ai pas que ça à faire. Allez, à demain.

LUCIE VAUTRIN, à *Maria Royer*. – Mais, Maria, tu en es ou pas ?

MARIA ROYER. – Mais j'en sais rien, Lucie. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je vais déjà payer le loyer, puis je verrai. À demain.

LUCIE VAUTRIN. – Berthe ? Yvonne ?

BERTHE GRANDJEAN. – écoute, laisse-nous réfléchir. On te dit ça demain.

YVONNE THÉOBALD. – Oui, on te dit ça demain.

SUZANNE COLLIN, à *Lucie Vautrin*. – écoute...

LUCIE VAUTRIN. – Oui, oui, c'est bon. (*À Eugénie Chery*.) Allez, viens.

Lucie Vautrin entraîne Eugénie Chery vers la sortie.

SUZANNE COLLIN. – Lucie !

ALICE HUSSON, à *Suzanne Collin*. – Oh, laisse tomber. Allez, viens.

Alice Husson et Suzanne Collin sortent. Entrent Anne-Marie Cuchet et Thérèse Pascal qui traversent la scène de part en part.

ANNE-MARIE CUCHET. – Mais bien sûr que je suis sûre ! Tu ne l'as pas vu, tu ne peux pas savoir. Il est... Il est... Il est parfait ! Il est tellement attentionné, tellement délicat.

THÉRÈSE PASCAL. – Tout de même ! Un homme que tu as rencontré par les petites annonces !

ANNE-MARIE CUCHET. – Ce que tu peux être vieux jeu ! Non, non, je t'assure, c'est la douceur même. Les bonnes manières, de l'éducation, une belle situation. C'est un homme sérieux. Et tellement doux. Tu verrais ses yeux — oh ! La modestie même.

THÉRÈSE PASCAL. – C'est quoi, sa situation ?

ANNE-MARIE CUCHET. – Il est veuf, le pauvre, il vit de ses rentes. Il a une petite maison en banlieue. Une maison charmante. Et sais-tu quoi ?

THÉRÈSE PASCAL. – Quoi ?

ANNE-MARIE CUCHET. – Sais-tu ce qu'il m'a dit ?

THÉRÈSE PASCAL. – Non. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

ANNE-MARIE CUCHET. – Tu me connais, j'ai toujours froid. Je suis frileuse, c'est comme ça. Sais-tu ce qu'il m'a promis ? Il m'a promis d'acheter une nouvelle chaudière ! Tu entends ? Une nouvelle chaudière ! Une pareille générosité !

THÉRÈSE PASCAL. – Mouais. Tu t'emballes, tu t'emballes... J'ai quand même bien envie de le rencontrer ton... Ton... Comment s'appelle-t-il déjà ?

ANNE-MARIE CUCHET. – Henri. Henri-Désiré. Henri-Désiré Landru ! N'est-ce pas charmant ? Henri-Désiré Landru ! Madame Landru ! Tu imagines ? Madame Landru !

THÉRÈSE PASCAL. – Mouais. On verra. Allez, allez...

Thérèse Pascal et Anne-Marie Cuchet sortent. Entrent les soldats Léon Dehut et Gustave Mignon.

MATHILDE. – Pierrot ! Pierrot ! Des troufions !

PIERROT. – Oui. Oui, j'y vais. Une seconde.

Pendant que Pierrot se débarrasse de ses béquilles...

LÉON DEHUT, à Gustave. – Hé, fais pas cette bouille, mon Gugusse. Tu es à Paris, ho ! Paris ! Ce n'est pas beau, ça ? Hein ? Tu aurais imaginé te retrouver un jour à Paris ? Non, bien sûr. Tiens, regarde. Tu en as déjà vu des millefeuilles comme ça ? Ils ne sont pas magnifiques ? Je t'en paie un. Allez, ça te dit ?

GUSTAVE MIGNON. – Bof.

LÉON DEHUT. – Allons, quoi, fais un effort, nom d'un chien ! Tu n'as pas desserré les mâchoires depuis qu'on est partis. Tu n'es pas drôle, hein ! C'est Honorine qui te travaille ?

GUSTAVE MIGNON. – Pff.

LÉON DEHUT. – Elle t'attendra, va, ne t'inquiète pas.

GUSTAVE MIGNON. – Pff.

LÉON DEHUT. – Mais si ! Je te le dis ! Tiens, et puis ce soir, tu sais ce qu'on va faire ? Tu sais ? Tu ne sais pas, hein ? Hein ? Je vais te dire, ce qu'on va faire. Papa, il m'a donné de l'argent pour ça. Il m'en même donné pour toi. Et un bon paquet. À Paris, c'est là qu'elles sont les plus belles, les plus choucardes. Je parie que tu les aimes un peu girondes, avec des gros tétés bien ronds, bien moelleux. Hein, Gugusse ? Allez, Gugusse, on se réveille ! Soldat Gugusse !

LÉON MIGNON. – Avec des gros tétés ?

LÉON DEHUT. – Aussi gros que tu voudras !

PIERROT, à *Léon Dehut*. – Excusez-moi, monsieur...

LÉON DEHUT, à *Pierrot*. – Qu'est-ce tu veux, mon petit gars ?

PIERROT. – En fait, on cherche le soixantième régiment d'infanterie. Le colonel Duparc. Vous ne sauriez pas où il serait, par hasard ?

LÉON DEHUT. – Ah, ben ça, mon petit gars, tu me poses une de ces colles ! Non, je ne sais pas. Nous, on est du cent unième. Puis, je vais te dire, l'armée, c'est une grande chose. Désolé, petit gars. Mais, attends. Tu sais ce que tu devrais faire ? Tu devrais aller au Ministère de la Guerre. S'il y a des gens qui savent, c'est bien là-bas, non ? Je te dirais bien d'y aller de ma part, mais ils ne me connaissent pas. Mais en tout cas, vas-y. Hé, puis tiens. Voilà dix sous. Paie-toi donc un millefeuille. Salut, petit gars. Allez, Gugusse. Tout ronds et tout moelleux. En route. Une deux, une deux...

Léon Dehut et Gustave Mignon sortent.

MATHILDE. – Au Ministère de la Guerre ? Mais à qui on va demander ?

PIERROT. – Ben, je ne sais pas. Il doit bien y avoir un bureau des réclamations ou quelque chose comme ça. Viens. (*Mathilde et Pierrot entrent dans la boulangerie.*) Bonjour, monsieur. On voudrait un millefeuille.

MATHILDE. – Oui. Un gros. Le plus gros que vous avez.

PIERROT. – Le plus gros, le plus moelleux.

SCÈNE 3 : LE BUREAU DU RENSEIGNEMENT

Dans le bureau du renseignement du ministère de la guerre, l'on est chargé de la censure des journaux. Trois secrétaires caviardent les éditions du lendemain, soumises par les rédactions. Elles tamponnent, rayent, biffent, coupent.

SARAH FLANDRIN. – Pff! J'en ai marre. Quelle heure il est? Ah la la! Il n'est même pas revenu de l'Humanité, en plus.

JULIE CHARRETIER. – Tu as déjà fini ton tas?

SARAH FLANDRIN. – Bah, il n'y avait que la Croix, le Figaro et le Gaulois. Avec ça! La Croix, c'est fait en deux minutes. Le Figaro, à part cette andouille de Marchandier avec ses articles sur l'Argentine et puis deux, trois bricoles rien de bien compliqué. Et puis bon, le Gaulois, hein, c'est le Gaulois.

JULIE CHARRETIER. – Les seules choses vraies qu'on trouve dans le Gaulois, c'est les réclames pour les pastilles Valda.

MARIE DOUBRET, à Julie Charretier. – Tiens, tu n'en aurais pas une, de pastille, d'ailleurs? Ça me pique la gorge. J'ai dû prendre froid dans le train.

JULIE CHARRETIER, à Marie Doubret. – Tiens.

MARIE DOUBRET. – Merci. (À Sarah Flandrin.) À propos de journaux, je voulais te demander... J'ai ça... (Fouillant dans une pile de papiers.) Voilà. C'est un dessin dans le Bonnet Rouge. On voit des femmes et des enfants dans un cimetière...

SARAH FLANDRIN. – Fais voir.

MARIE DOUBRET. – Je me demandais...

SARAH FLANDRIN. – Le dessin est joli, mais la légende, tu coupes.

MARIE DOUBRET. – Je coupe ?

SARAH FLANDRIN. – Ah oui. « — Regarde, maman, comme le cimetière s'est agrandi ! », tu coupes. Et puis, tiens, même le dessin. Achoppage, allez hop ! Faut pas s'embêter, tu as vu l'heure qu'il est ? Mais qu'est-ce qu'il fait, mais qu'est-ce qu'il fait ? Il va encore revenir en se plaignant de Renaudel.

MARIE DOUBRET, *tendant un journal à Sarah Flandrin*. – Et celui-là, là, le dessin en bas, à droite ?

SARAH FLANDRIN. – Ah ben, là aussi tu coupes. Tu effaces tout. Carré blanc. Ils se débrouilleront. Le proprio qui tend un avis d'expulsion au poilu, ça, c'est non. Démobilisateur.

MARIE DOUBRET. – D'accord. Ça va vite, comme ça.

SARAH FLANDRIN. – C'est ce qui faut. (*À Julie Charretier*.) Et toi, ça avance, ton affaire ?

JULIE CHARRETIER. – Pff ! Tu parles. Cette histoire est complètement ridicule.

SARAH FLANDRIN. – Elle aurait dû la fermer sa porte, non ?

JULIE CHARRETIER. – Blanchisseuse, qu'est-ce que tu veux qu'elle ferme sa porte ? Il fait une chaleur d'enfer, dans ces boutiques-là. Elle fait un de ces baroufs ! Ils veulent lui fermer sa boutique cinq jours. Sans parler de l'amende.

SARAH FLANDRIN. – Qu'est-ce qu'elle a dit au juste ?

JULIE CHARRETIER. – Elle était en train de repasser un drap. Elle trouvait son fer pas assez chaud. Alors, elle a dit : « Tu

aurais plus chaud si tu étais comme cette vache de Poincaré à Bordeaux! »

SARAH FLANDRIN. – Ah!...

JULIE CHARRETIER. – Et blanchisseuse, évidemment, elle a dit ça en gueulant tout ce qu'elle pouvait.

MARIE DOUBRET. – C'est vrai qu'il faisait plus chaud à Bordeaux. On était bien là-bas.

SARAH FLANDRIN. – Ce n'est quand même pas de chance que la femme d'un colonel se soit trouvée pile à ce moment-là devant sa boutique.

MARIE DOUBRET. – Et qu'est-ce qu'il lui est arrivé? (*À propos des pastilles Valda.*) Je peux t'en reprendre une? Merci.

JULIE CHARRETIER. – Il lui est arrivé que la femme du colonel l'a répété à son mari et que la blanchisseuse se retrouve traînée devant le conseil de guerre. Propos alarmistes. Démoralisation des populations. Promotion de l'ennemi. Cinq jours de fermeture. Mille francs d'amende. Voilà ce qui lui pend au nez.

SARAH FLANDRIN, à *Marie Doubret*. – Mais elle a pris un avocat.

MARIE DOUBRET. – Elle a pris qui?

SARAH FLANDRIN. – Bonzon.

MARIE DOUBRET, à *Julie Charretier*. – Oh? La Liberté d'Opinion?

JULIE CHARRETIER. – Lui-même. C'est le juge Vandœuvre qui a demandé au bureau de réunir les éléments à charge. Et honnêtement, heureusement que c'est un conseil de guerre,

sinon Bonzon nous ridiculisait devant tout le pays. J'en ai plein le dos. Il y a des fois, j'en arrive à regretter la Postale.

SARAH FLANDRIN. – Ah pff, non, mettre son nez dans les affaires de autres, merci bien.

JULIE CHARRETIER. – J'aimais bien, moi. C'était varié. Il y avait un peu de tout. Et puis parfois, c'était drôlement coquin. Et même sacrément salé.

MARIE DOUBRET. – Ah oui ?

JULIE CHARRETIER. – Ah, oui. Tiens, une fois, je vais te raconter...

SARAH FLANDRIN. – Ah, le voilà.

Entre Victor Margueritte, l'Humanité et d'autres journaux sous le bras.

VICTOR MARGUERITTE. – Ah, ce Renaudel, ce Renaudel ! Je suis désolé, je suis très en retard, mais ce Renaudel me rendra fou ! On aurait plus tôt fait d'interdire son journal. Deux heures pour avoir son foutu numéro. Deux heures pour un numéro de l'Humanité, vous vous rendez compte ? Et « Est-ce qu'on pourrait pas plutôt dire ça comme ci ? », et « Si on déplaçait la virgule par là ? » et « Est-ce qu'on peut parler de la grève des midinettes ? » Eh bien non, non, on ne peut pas parler de la grève des midinettes. Et encore, Renaudel, ça va. Vous imaginez si cet excité de Jaurès était encore là ? S'il y a des gens qui se demandent pourquoi on a tué Jaurès, j'ai une bonne raison à leur fournir, moi. (*À Sarah Flandrin, jetant le numéro de l'Humanité sur son bureau.*) En attendant, mademoiselle Flandrin, votre travail est fait.

SARAH FLANDRIN. – Ah!...

VICTOR MARGUERITTE. – La Croix, le Gaulois, le Figaro, tout ça, c'est bon ?

SARAH FLANDRIN. – C'est fait, monsieur Margueritte.

VICTOR MARGUERITTE. – Bon, eh bien, on dirait que la journée est finie.

JULIE CHARRETIER. – Euh, c'est-à-dire, je...

VICTOR MARGUERITTE, à *Julie Charretier*. – Vous êtes encore sur cette histoire de blanchisseuse. écoutez, Vandœuvre attendra encore un moment. Je toucherai un mot à Druon demain.

JULIE CHARRETIER. – Ah, merci, monsieur Margueritte.

On frappe à la porte.

VICTOR MARGUERITTE. – Entrez! (*Entrent Pierrot et Mathilde.*) Ah! Eh bien, qu'est-ce que vous faites ici, les enfants ?

PIERROT. – Euh, c'est bien là le bureau des renseignements ?

SARAH FLANDRIN. – Ah, mes pauvres petits, mais non, ce n'est pas ici. Le gouvernement vient juste de rentrer de Bordeaux, nous n'avons pas eu le temps de changer les plaques de la porte. Le bureau des renseignements, c'est au troisième étage, quatrième escalier à gauche, tout au bout du couloir, après le bureau des chefs de bureau, porte 28, avant les toilettes, en face du dépôt des scellés. C'est tout simple.

Un temps.

PIERROT. – Euh...

VICTOR MARGUERITTE, à *Marie Doubret*. – Mademoiselle Doubret, vous voudrez bien les accompagner avant de partir ?

MARIE DOUBRET. – Oui, monsieur, bien sûr.

VICTOR MARGUERITTE, à *Sarah Flandrin*. – Allez, on y va. C'est bon pour aujourd'hui. On a bien travaillé.

Pendant que Sarah Flandrin, Julie Charretier et Marie Doubret enfilent leurs manteaux, gants, etc., entrent Mathurin et Auguste qui entreprennent de débarrasser la scène en vue de la suivante. Entrent également Antoine et Armande, qui portent des peaux de mouton à la main et les passent à Pierrot et Mathilde.

ANTOINE, à *Pierrot*. – Alors, vous avez eu votre renseignement ? On vous a dit où se trouvait le régiment ?

PIERROT. – Oui. On est monté au troisième étage quatrième escalier à gauche tout au bout du couloir après le bureau des chefs de bureau porte 28 avant les toilettes en face du dépôt des scellés et on nous a donné le renseignement.

MATHILDE. – Il était du côté d'épernay.

ARMANDE. – Mais vous avez fait comment ? Parce que deux gamins qui arrivent comme des fleurs au ministère de la guerre... (*Pierrot et Mathilde font les petits chats.*) Ah, oui, évidemment, comme ça c'est sûr que... (*Antoine fait le petit chat pour Armande. À Antoine.*) Et non, Antoine, ça ne marche pas sur tout le monde.

Victor Margueritte, Sarah Flandrin, Julie Charretier et Marie Doubret sortent en éteignant la lumière.

ANTOINE, à *propos des peaux de mouton*. – Et ces costumes, c'est... ?

PIERROT. – Ben, c'est pour après, c'est... (*À Mathilde qui soupire.*) Je suis désolé, Mat, sur le coup, ça m'a paru une bonne idée.

MATHILDE. – Je ne dis rien.

PIERROT, *à Antoine.* – J'avais lu un livre comme ça, avec un marin prisonnier sur une île, il y avait un cyclope, et puis voilà le marin, il s'évadait en se... en se déguisant.

ARMANDE. – Je ne comprends pas. Vous avez pris un bateau pour aller à épernay ?

PIERROT. – Non. Non, non. Le train. (*Un temps.*) Un train de marchandises. (*À Mathilde.*) Je suis désolé. (*Un temps. À Antoine.*) Dans un wagon à bestiaux.

MATHILDE, *à Armande.* – Trois cents.

ARMANDE. – Trois cents ?

MATHILDE. – Trois cents moutons.

PIERROT, *à Mathilde.* – Je suis désolé.

SCÈNE 4 : EN GARE D'ÉPERNAY

À la gare d'épernay. La famille Vattier-Bazin (émilienne, Marcelle, Clémence, Philippine et Jeanne) attend le retour d'un blessé, Jean Bazin, époux de Marcelle. Les infirmières de l'infirmerie de gare attendent, elles, l'arrivée de plusieurs dizaines de blessés qui doivent arriver d'une minute à l'autre. Le chef de gare, Fanche Motard, arpente le quai, une tablette à la main, s'imprégnant des horaires déments des

passages de train en provenance soit de l'est, soit de l'ouest, et en consultant nerveusement tantôt sa montre, tantôt l'horloge, sifflet en main, prêt à souffler dedans. Entre Ernest Pignon, ivre, qui comme chaque jour vient attendre son fils qui ne reviendra pas.

ERNEST PIGNON, *ivre, à Marcelle Bazin, vaguement.* – Moi aussi, j'attends... J'attends, comme vous... J'attends les trains... Les trains rouges... Vous savez pourquoi on les appelle comme ça, les trains rouges ? Parce que tous ceux qui en descendent sont rouges... Pas communistes, hein ? Non, non... Rouges. Rouges sang. Rouges de sang. Rouges... Les trains rouges... (*émilienne Vattier entraîne Marcelle Bazin, Philippine Vattier, Jeanne Vattier et Clémence Bazin à l'écart. Pour lui-même.*) Les trains... J'en ai vu beaucoup... Il y en a tellement... Du matin au soir... La nuit... Tous les jours, tous les jours... Des trains par milliers, rouges, tout rouges...

Entre Flanche Motard, le chef de gare.

FANCHE MOTARD. – Ernest ! Ernest ! Arrête un peu ! Qu'est-ce que tu fais là encore ? (*À émilienne Vattier et Marcelle Bazin.*) Excusez-le, mesdames, il est... (*À Ernest Pignon.*) Tu es encore rond, hein ? Tu n'as pas le droit d'être là. Tu n'as pas lu l'arrêté ? Interdit aux civils de se promener sur les quais sans une raison valable. Allez, viens, suis-moi. Allez. Tu vas aller t'allonger un peu, ça va te faire du bien. Allez. Viens.

Fanche Motard entraîne Ernest Pignon vers son bureau.

MARCELLE BAZIN, *à propos de Ernest Pignon.* – Pauvre homme.

ÉMILIENCE VATTIER. – C'est un poivrot.

MARCELLE BAZIN. – Il doit attendre quelqu'un. Comme nous.

ÉMILIE NNE VATTIER. – C'est un poivrot. Rien de plus.

CLÉMENCE BAZIN, à *Marcelle Bazin*. – Il attend qui ?

MARCELLE BAZIN. – Je ne sais pas, ma belle. Son fils peut-être.

PHILIPPINE VATTIER. – Il est mort, son fils.

MARCELLE BAZIN, à *Philippine*. – Arrête ! Tais-toi !

PHILIPPINE VATTIER, à *Marcelle Bazin*. – Mais si, il est mort. C'est Arnaud qui me l'a dit. Il dit que le vieux vient tous les jours pour regarder dans les trains de blessés. Des fois que...

CLÉMENCE BAZIN, à *Philippine*. – Il est mort à la guerre ?

JEANNE VATTIER, à *Clémence Bazin*. – Ben oui, à la guerre, évidemment.

MARCELLE BAZIN. – Taisez-vous.

CLÉMENCE BAZIN. – Et papa ? Il va revenir ?

ÉMILIE NNE VATTIER. – Ton père arrive par le train. Tiens-toi tranquille.

MARCELLE BAZIN, à *Clémence Bazin*. – Mais oui, il va revenir. C'est pour lui qu'on est là. On l'attend. Il a juste une blessure. La guerre, c'est fini pour lui.

PHILIPPINE VATTIER. – Fini, fini, c'est vite dit. Ça dépend de la blessure. Il faudrait vraiment qu'il lui manque la jambe.

MARCELLE BAZIN, à *Philippine Vattier*. – Tais-toi.

PHILIPPINE VATTIER. – Ben quoi ? C'est vrai, non ? (*À Jeanne Vattier.*) Hein, que c'est vrai ?

JEANNE VATTIER. – Ben oui, c'est vrai.

PHILIPPINE. – Le fils Goutorbe, il s'est fait arraché l'oreille, puis ils l'ont renvoyé au front. Alors qu'il n'entend plus rien du côté gauche.

MARCELLE BAZIN. – Je te dis qu'il est blessé à la jambe et qu'il est démobilisé. (*À Clémence Bazin.*) La guerre, c'est fini, pour ton père, ne t'inquiète pas.

PHILIPPINE VATTIER, à *Marcelle Bazin*. – C'est fini si c'est grave.

JEANNE VATTIER. – Oui. Très grave.

MARCELLE BAZIN. – Mais vous allez vous taire à la fin, oui ?

ÉMILIE NNE VATTIER. – N'empêche que j'espère que ce n'est pas trop grave, sa blessure, parce que sinon on va être embêtés dans les vignes.

MARCELLE BAZIN. – Maman !

CLÉMENCE BAZIN. – Mais si papa a perdu sa jambe, on ne pourra plus faire de vélo ?

MARCELLE BAZIN. – Clémence !

PHILIPPINE VATTIER. – Plus de vignes, plus de vélo, plus de java, fini tout ça.

JEANNE VATTIER. – Ça va être gai.

Entre Fanche Motard qui donne des coups de sifflet.

FLANCHE MOTARD. – Train sanitaire ! Train sanitaire ! On recule ! On recule ! Place ! Place !

Fanche Motard siffle encore. En même temps que le train entre en gare, ce sont plusieurs infirmières et brancardiers de l'infirmerie de la gare qui envahissent le quai. Le train s'arrête. Les portes s'en ouvrent. Deux soldats valides portant un brassard à croix rouge (Honoré Robert et Germain Floch) en sautent et commencent, aidés par les brancardiers (Tanguy Roussel et Michel Duval) et les infirmières (Hélène Cossé, Laure Riom et Marie Bauquin), à faire sortir des blessés (André Robin, Maurice Leroy, Albert Chevalier et Jean Bazin, plus, dans l'idéal, une nombreuse figuration) diversement bandés, amputés, estropiés et, de façon générale, plutôt sanglants. Tout le monde s'active à coucher les blessés sur les brancards ou à les aider à marcher le long du quai. Les brancardiers brancardent.

HÉLÈNE COSSÉ, à Honoré Robert, à propos du visage bandé d'un blessé. – Mais depuis combien de temps il et comme ça ?

HONORÉ ROBERT. – Mais je n'en sais rien, moi. Vous savez combien il y en a, des gars là-dedans ? Si vous imaginez qu'on a le temps de leur faire remplir une fiche de renseignement...

HÉLÈNE COSSÉ. – Et personne n'a eu le temps de lui changer son bandage ?

GERMAIN FLOCH, à Hélène Cossé. – Hé dites, oh ! Ça fait trois jours et trois nuits qu'on est sur le pont. Alors, les réclamations, vous voyez ça avec l'état-major.

HÉLÈNE COSSÉ, pour elle-même. – C'est invraisemblable. (À Laure Riom.) Laure. Courez chercher le docteur Delorme. On ne peut même pas le transporter. Il faut l'allonger ici. Tanguy, Michel, venez m'aider.

Laure Riom sort. Les deux brancardiers aident Hélène à allonger le blessé le long du quai.

GERMAIN FLOCH, à Marie Bauquin, à propos de blessés. – On les met où, ceux-là ?

MARIE BAUQUIN. – Ils peuvent marcher ?

HONORÉ ROBERT, aux blessés. – Vous pouvez marcher, vous autres ?

ANDRÉ ROBIN. – Oui, ça va aller.

MAURICE LEROY. – On va aider Albert. Viens, Albert, accroche-toi.

ANDRÉ ROBIN, à Marie Bauquin. – Et on va où ?

HÉLÈNE COSSÉ, à Marie Bauquin. – À l'infirmierie.

MARIE BAUQUIN, aux blessés. – Suivez-moi.

Les trois blessés et l'infirmière se mettent en chemin.

ALBERT CHEVALIER. – Aïe ! Hé ho, doucement les gars. Doucement... Doucement...

Ils sortent. Entre Laure Riom.

LAURE RIOM, à Hélène Cossé. – Le docteur ne peut pas, il opère.

HÉLÈNE COSSÉ. – Venez m'aider. Tenez-lui la tête. Là...

Hélène Cossé et Laure Riom apportent des secours au blessé de la face.

TANGUY ROUSSEL. – On va devoir les laisser sur le quai, les autres. Il n'y a plus de place, là-haut.

MICHEL DUVAL. – Je vais peut-être appeler l'école .

TANGUY ROUSSEL. – Tu peux essayer. (*Michel Duval part appeler l'école. Aux brancardiers.*) Il s'est passé quoi là-bas ? Ça faisait longtemps qu'il n'y en avait pas eu autant.

GERMAIN FLOCH. – Mauvaise préparation d'artillerie, à ce qu'on m'a dit. Ils se sont retrouvés à poils sous le feu. Mais là, c'est rien. C'est sur le carreau, qu'il y en a.

HONORÉ ROBERT. – Trois, quatre fois plus.

FANCHE MOTARD, *aux brancardiers et aux infirmiers qui installent les blessés sur le quai.* – Vous faites quoi, là ?

TANGUY ROUSSEL. – Ben, il faut bien qu'on les pose quelque part, il n'y a plus de place nulle part.

FANCHE MOTARD. – Mais vous êtes malades ! J'ai un train de marchandises qui arrive dans deux minutes. Ça va débarquer des chevaux, des moutons et je ne sais quoi encore. Il faut me vider le quai.

TANGUY ROUSSEL. – Ça va pas, non ? Vous voulez les achever ?

FANCHE MOTARD. – Se faire piétiner par des chevaux, ça, c'est sûr que ça va les achever. Alors, vous me les décalez au moins jusqu'au remblai.

TANGUY ROUSSEL. – Où ça ?

FANCHE MOTARD. – Au remblai, là-bas.

TANGUY ROUSSEL. – Oh, putain, non !

FANCHE MOTARD, *consultant son horaire et puis sa montre.* – Et illico parce que ça urge.

Tanguy Roussel se met au travail.

TANGUY MICHEL. – Michel ! Michel !

Michel Duval revient en courant.

MICHEL DUVAL. – Ils sont bondés, à l'école. Qu'est-ce que tu fais, là ?

TANGUY ROUSSEL. – Faut les déplacer là-bas, il y a des bourrins qui arrivent. Allez, aide-moi.

MICHEL. – Oh, non, merde, fait chier, quoi !

FANCHE MOTARD, *aux infirmiers*. – Ça y est, c'est vide ?

GERMAIN FLOCH. – Ouais, ouais. (*À Jean Bazin, qui est le dernier à descendre.*) Allez, mon gars, à toi. (*Jean Bazin descend du wagon, boitant un peu, s'aidant d'une canne. Les deux infirmiers sautent dans le wagon. À Fanche Motard.*) Voilà, c'est bon. Tu peux siffler dans ton bouzin.

Fanche Motard siffle. Le train part.

FLANCHE MOTARD, *à Hélène Cossé*. – Va falloir vous pousser, là.

HÉLÈNE COSSÉ. – On ne peut pas le déplacer, c'est impossible.

FLANCHE MOTARD. – Alors, vous avez intérêt à vous rencogner un maximum.

CLÉMENCE BAZIN, *apercevant son père sur le quai et se précipitant sur lui*. – Papa ! Papa !

JEAN BAZIN, *prenant sa fille contre lui*. – Mon ange, ma douce !

CLÉMENCE BAZIN. – Mon papa !...

Marcelle Bazin, émilienne Vattier, Philippine Vattier et Jeanne Vattier s'approchent.

JEAN BAZIN. – Marcelle...

PHILIPPINE VATTIER & JEANNE VATTIER. – Bonjour, Jeannot.

JEAN BAZIN. – Bonjour, Philippine, Jeanne...

ÉMILIE NNE VATTIER. – Ah, je suis bien contente de te voir, Jeannot. (*Regardant sa jambe.*) Oh, eh bien, ça n'a pas l'air trop grave. C'est une bonne nouvelle. Tu peux marcher ?

JEAN BAZIN. – Oui, oui, le docteur dit que je vais la garder. (*À sa fille.*) Ma fille... (*À sa femme.*) Mon chéri...

ÉMILIE NNE VATTIER. – Tu peux la plier, un peu au moins ?

JEAN BAZIN. – Je ne sais pas, pas encore...

ÉMILIE NNE VATTIER. – Parce que pour les...

MARCELLE BAZIN, *à émilienne Vattier.* – Maman, s'il te plaît !

ÉMILIE NNE VATTIER. – Oui, oui, bien sûr. Enfin, c'est une bonne nouvelle.

FANCHE MOTARD. – Allez, messieurs, dames, on circule, on circule, train de marchandises, train de marchandises !

La famille Vattier-Bazin se dirige vers la sortie de la gare pendant que dans le lointain, un autre train arrive.

CLÉMENCE BAZIN. – Papa, papa...

JEAN BAZIN. – Oui, mon petit cœur ? Si tu savais comme tu m'as manqué...

CLÉMENCE BAZIN. – Il y a un nouveau vélo chez Sélecta, un vélo de course...

JEAN BAZIN. – On verra, mon petit chat, on verra, bien sûr, on verra...

CLÉMENCE BAZIN. – Oh, il est tellement beau, tu vas voir, mon papa!

PHILIPPINE VATTIER, *à part à Jeanne Vattier*. – Tu paries combien qu'il repart au front?

JEANNE VATTIER. – Je ne parie rien. Tu as vu comment il marche? C'est sûr qu'il repart.

CÉLESTIN VATTIER. – Il repart à la guerre, tonton?

PHILIPPINE VATTIER. – Un peu, qu'il repart!

CÉLESTIN VATTIER. – Il ne part pas à la guerre, papa?

PHILIPPINE VATTIER. – Ah, ça, non, il ne part pas!

CÉLESTIN VATTIER. – Et pourquoi il ne part pas, papa, maman?

PHILIPPINE VATTIER. – Ton père, il est malin, va, il a trouvé la combine.

CÉLESTIN VATTIER. – Quoi?

PHILIPPINE VATTIER. – La combine. Tes frères et tes sœurs.

CÉLESTIN VATTIER. – Mes frères et mes sœurs?

PHILIPPINE VATTIER. – Oui. Tu n'as pas remarqué que tu en avais un nouveau tous les ans?

JEANNE VATTIER. – Famille nombreuse. Ça, il n'a pas mal à la jambe.

PHILIPPINE VATTIER. – Surtout à la troisième.

CÉLESTIN VATTIER. – Il n'a pas trois jambes, papa.

PHILIPPINE VATTIER. – Crois-moi, pour faire dix mômes, il t'en faut trois. Allez, viens.

Fanche Motard siffle encore pendant qu'un train de marchandises entre en gare. D'un wagon sortent des moutons parmi lesquels, portant les peaux qu'Antoine et Armande leur ont passées à la fin de la scène précédente, Pierrot et Mathilde.

SCÈNE 5 : CANTINE

Dans la cuisine du cantonnement, Blanche, Flipote et Jeanne préparent les repas des officiers et des soldats. Jabote, pour le moment, n'est pas encore revenue des abattoirs où elle est allée choisir les moutons. Blanche, amoureuse, ne cesse de soupire...

BLANCHE, *les mains dans un seau plein de sang de porc.* – Ah, mon Dieu, si vous saviez, si vous saviez, Mon Dieu ! Si vous saviez comme il est beau...

Flipote est en train de planter une à une les plumes d'un faisan sur la bête cuite. Jeanne prépare un potage délicat. Ces mets fins sont destinés au général des Rozier.

FLIPOTE, *soupirant, pour elle-même.* – Mais on sait, pff!...

BLANCHE. – Il est beau, c'est inimaginable ! Vous ne pouvez pas savoir comme il est beau, vraiment, vraiment. Tout est beau chez lui. Sa bouche, ses mains, son nez, ses oreilles... Ses oreilles,

tenez, on dirait les oreilles d'un lapereau, toutes fines, toutes roses, douces, délicates...

FLIPOTE, *pour elle-même*. – Beurk.

BLANCHE. – Et ses yeux! Ah, ses yeux, ses yeux... D'une tendresse, d'un éclat, d'une pureté... D'un bleu, d'un bleu...

JEANNE, *à Blanche*. – Au fait, tu as épluchées, les têtes de veau?

BLANCHE. – Hein?

JEANNE. – Les têtes de veau, c'est fait?

BLANCHE. – Oh, oui, c'est fait, c'est fait depuis longtemps... Ah... Ah, je l'aime, je l'aime tant, je l'aime tellement...

JEANNE. – Tu m'as gardé les yeux? Tu as fait attention?

BLANCHE. – Les?... Ah, oui, oui, ils sont là, dans le bol... Et sa bouche... Mon Dieu, mais comme il embrasse! C'est un ange! Ah...

JEANNE, *à Flipote*. – À des Rozier, je lui en mets combien à ton avis?

FLIPOTE. – Combien de quoi?

JEANNE. – Des yeux, dans son potage?

FLIPOTE. – Ah, ça, les yeux dans le potage, ça dépend des goûts. Des Rozier, je dirais au moins trois. Ouais... Peut-être même plus. Six. Allez, va pour six. Six, oui six, c'est bien.

Jeanne compte six yeux dans le potage du général des Rozier. Blanche s'occupe de sa bassine de sang en souriant rêveusement.

JEANNE. – Ah...

Flipote a fini de reconstituer le faisan. Elle entreprend de peser des pommes de terre.

FLIPOTE, à Jeanne. – C'est combien, déjà ?

JEANNE. – Quoi donc ?

FLIPOTE. – La proportion. Je ne me souviens jamais...

JEANNE. – Ah... Quarante. Quarante pour une. Une portion pour un soldat, quarante pour un général. Decrescendo en fonction du grade.

FLIPOTE. – Oh, moi, les grades, hein, pff, je n'y comprends rien. N'empêche que je me demande si c'est parce qu'ils sont capables de manger quarante portions qu'ils sont généraux ou si c'est parce qu'ils sont généraux qu'on leur sert quarante portions... Tu comprends ?

JEANNE. – Non.

FLIPOTE. – Hum.

BLANCHE. – Et puis vous savez, quand il me prend par les hanches, là, comme ça...

JEANNE, s'approchant de Blanche. – Bon, tu le finis, ton boudin, toi ? Ça fait trois heures que tu patauges dans le raisin, là ! Où tu en es ?

BLANCHE. – Mais je l'aime tellement !

JEANNE. – Oui, bon, on a compris. Les oignons, t'en es où ? Ah ! Tu n'as même pas mis les clous de girofle. Tu as vraiment la tête ailleurs. Regarde-moi ça. (*Elle jette des oignons dans la bassine de sang.*) Allez, touille,. Touille, maintenant. C'est pas comme ça qu'ils vont grailier, les pioupiou, hein. Puis ils ont faim. Alors, il

faut que tu t'actives un peu. C'est bien joli, l'amour, mais il y a un temps pour tout.

FLIPOTE, à *Jeanne*. – Ah, eh, dis, tu étais bien pareille à son âge. Hein!

JEANNE. – Moi? Quoi?

FLIPOTE. – Mais oui, toi. Tu ne t'en souviens pas, mais moi je me rappelle. Et mon Gaston par ci, mon Gastounet par là, mon Gastounet tout joli, mon mignon-mignon...

JEANNE. – Bah, pff!

FLIPOTE. – Si, si, si!

BLANCHE, à *Jeanne*. – Ah, vous avez donc été amoureuse, vous aussi? On ne croirait pas, comme ça...

JEANNE. – Eh bien dis donc, je te remercie!

BLANCHE. – Et vous vous êtes mariés?

FLIPOTE, à *Blanche*. – Un peu, qu'elle s'est mariée! Trente ans que ça dure!

JEANNE. – Ouais, hum. Ça dure, ça dure, ce n'est pas tellement le mot...

FLIPOTE, à *Jeanne*. – Quoi?

JEANNE. – Bah...

FLIPOTE. – Il l'a donc...?

JEANNE. – Pff. Bof. Enfin, bon, il n'est pas méchant.

FLIPOTE. – Il ne manquerait plus qu'il morde. Mais quand même, c'est embêtant, ma pauvre...

BLANCHE, à *Flipote*. – Et vous, madame Flipote, vous êtes mariée ?

FLIPOTE. – Veuve.

BLANCHE. – Oh, je suis désolée.

FLIPOTE. – Bah, ne te donne pas cette peine.

JEANNE, à *Blanche*. – C'était un vrai salaud.

BLANCHE. – Oh ?

JEANNE, à *Flipote*. – Je peux le dire, Flipote ?

FLIPOTE. – Tu dis bien ce que tu veux de lui. Du moment que tu dis que c'était un salaud.

JEANNE. – Il t'en a fait voir de toutes les couleurs.

FLIPOTE. – Hum. Surtout du bleu.

JEANNE. – C'est triste à dire, mais tu as eu de la veine qu'il soit tombé dans le puits de la cour.

FLIPOTE. – Hum.

JEANNE. – Puis que tu ne l'aies pas entendu.

FLIPOTE. – Ah, j'ai toujours eu le sommeil un peu lourd.

BLANCHE. – Moi, mon Frédéric, il n'est pas comme ça, il ne sera jamais comme ça. Il va m'aimer toute sa vie et toute ma vie je l'aimerai. Tous les jours seront merveilleux. On ne s'ennuiera jamais. Tous les jours, il m'apportera des fleurs et tous les jours je lui gratterai la tête parce qu'il adore ça quand je lui gratte la tête. On aura une grande maison avec des tuiles bleues, il fera toujours beau, même quand il pleuvra, et nous chanterons tous les deux dans le jardin, il me poussera sur la balançoire, il jouera

du piano, nous danserons, nous ne tomberons jamais malades et nous serons heureux jusqu'à la fin des temps.

Un temps.

JEANNE & FLIPOTE. – Mouais.

JEANNE. – Bon, en attendant, voilà, c'est prêt. Le dîner du général...

Entre Prunelle, poussant devant elle Mathilde et Pierrot portant toujours les peaux de moutons.

PRUNELLE. – Regardez ! Regardez un peu ce que j'ai trouvé à l'abattoir.

JEANNE. – Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça ?

PRUNELLE. – Figurez-vous qu'ils allaient y passer.

JEANNE. – Oh, les pauvres !

PRUNELLE. – Le gros Philippe, vous le connaissez, le tueur. Il ne fait pas dans le détail, lui, miraud comme il est, paf, paf, paf, allez hop, à la chaîne. Et alors là qu'est-ce que je vois au milieu des moutons, tout près de se faire égorger ? Ces deux petits agneaux terrorisés, tout tremblant, qui pleuraient.

JEANNE. – Si ce n'est pas malheureux.

FLIPOTE. – Oh oui, dis donc, ils ne sont pas bien gras.

Un temps.

PRUNELLE. – Oui, enfin, bref. Je les sors de là. Le gros Philippe, il ne voulait pas. Il me disait : « Qu'est-ce que tu fais avec mes moutons, toi ? » Je lui dis : « C'est pas des moutons. C'est des enfants. »

FLIPOTE. – Ah, c'est ça ! Je me disais bien aussi...

PRUNELLE. – Oui, enfin, bref. Et alors bon, voilà, les voilà. (*À Mathilde et Pierrot.*) Bon, allez, donnez-moi vos peaux. Et puis allez vous débarbouiller, vous puez, c'est un bonheur. (*À Jeanne, Flipote et Blanche, pendant que les enfants se débarbouillent.*) Vous pensez bien que je les ai cuisinés un peu. « Qu'est-ce que vous fichiez là-dedans ? Et d'où vous venez ? » et tout ça. Eh bien, figurez-vous qu'ils sont orphelins, ces petits biquets...

BLANCHE. – Oh, les malheureux !

PRUNELLE. – Et qu'ils cherchent du travail.

FLIPOTE. – Du travail de mouton ?

PRUNELLE. – Mais non, du... Enfin, bref. On va les mettre au service, hein ? Qu'est-ce que vous pensez ? Plus besoin de courir partout, comme ça. Ce n'est pas une bonne idée, ça ?

JEANNE. – Pour sûr que c'est une bonne idée !

PRUNELLE. – Alors, au boulot. (*À Blanche.*) Tu en es où, de ton boudin, toi ?

Mathilde et Pierrot reviennent de s'être débarbouillés en habit de commis. Ils emportent les plats d'argent pour le dîner du général des Rozier. Celui-ci dîne en solitaire au mess des officiers. Mathilde et Pierrot disposent les plats devant lui. Des Rozier commence à manger son potage aux yeux de veau. Entre Baramu, qui vient excuser Duparc, indisposé.

BARAMU. – Mes respects, mon général.

DES ROZIER, *levant les yeux de son potage aux yeux*. – Ah, c'est vous.

BARAMU. – Je viens vous présenter les excuses du colonel Duparc. Le colonel est indisposé. Il ne pourra donc...

DES ROZIER. – Qu'est-ce qu'il a encore ? Un œuf qui n'était pas frais ?

BARAMU. – Un refroidissement, mon général.

DES ROZIER. – Un refroidissement ? Ah... Où en est-il ?

BARAMU. – Eh bien, il reste au chaud et il boit des grogs.

DES ROZIER. – Ce n'est pas ce que je vous demande. Je n'ai pas eu son rapport d'hier sur l'offensive.

BARAMU. – Oh, pardon. L'offensive se poursuit, mon général. Vous aurez son rapport sous peu. Les pertes sont colossales, les résultats infimes, mais le colonel reste confiant. « Nous les grignotons », dit-il.

DES ROZIER. – Hmm-hmm. Vous voulez un œil ?

BARAMU. – Pardon, mon général ?

DES ROZIER. – Vous voulez un œil ? Un œil de veau. Il y a plus d'yeux là-dedans que j'en saurais manger.

BARAMU. – Non, je vous remercie, mon général. J'ai déjà dîné.

DES ROZIER, *repoussant son potage et picorant des morceaux de faisan*. – J'aime bien Duparc. Il a de l'avenir. Il est jeune, il est ambitieux. Il est un peu fragile, la perte de sa fille l'a beaucoup affecté, je crois, mais il va s'endurcir. Il faut qu'il développe sa poigne. Comment est le moral de ses hommes ?

BARAMU. – Très bon, mon général, très bon. Les hommes sont fatigués, pour ne pas dire épuisés. L'offensive dure depuis quatre jours. Le ravitaillement n'a pas été fait. Ils souffrent de la faim. Et dans certains secteurs, de la soif aussi. Une partie du régiment a pu partir en repos pour la première fois depuis septembre. Quant à l'autre, elle attend la relève avec impatience. La plupart du temps, les hommes dorment là où ils peuvent, à même le sol, couchés dans la boue glacée, à côté des corps de leurs camarades tombés au combat qui n'ont pas pu être évacués. Ils écrivent des lettres d'adieu à leurs femmes, ils luttent contre les gelures, ils attendent la fin de la guerre. Et le colonel veille à maintenir les troupes en alerte en multipliant les exercices et les parades entre chacune des attaques. Un moral d'acier, mon général.

DES ROZIER. – Excellent, excellent, très, très bien. Vous transmettez mes félicitations au colonel.

BARAMU. – Je n'y manquerai pas, mon général.

DES ROZIER. – Et je veux son rapport sur mon bureau demain à la première heure.

BARAMU. – Oui, mon général.

DES ROZIER. – « Nous les grignotons. » Belle formule.

Des Rozier congédie Baramu d'un geste.

BARAMU. – Mes respects, mon général.

Baramu sort. Au mess des soldats, Bouvier essaie de profiter de la dernière soirée de repos, celle de Noël, mais Bouvier est d'humeur moins festive. Mathilde et Pierrot ont apporté l'énorme gamelle et laissent traîner leurs oreilles. Bouvier et Lémérite, leurs assiettes emplies, s'assoient à part des autres.

JULES BOUVIER, *reniflant son assiette*. – Damnés, damnés...
On est damnés.

GASTON LÉMÉRITE, *reniflant son assiette*. – Oh, tu exagères.
Ce n'est pas si terrible. (*Gaston Lémérite commence à manger de bon appétit.*) Mange.

JULES BOUVIER. – Depuis ce jour-là, j'ai l'impression qu'on est damnés. Gaston, tu entends ?

GASTON LÉMÉRITE. – Mange. Ne te tracasse pas comme ça.

JULES BOUVIER. – Duparc nous donne les missions les plus pourries, les plus dangereuses, et rien, il ne se passe rien. « Bouvier, Lémérite, montez donc faire les guignols sur le parapet. » Et rien. Jamais rien. C'est comme si on était déjà morts et qu'on ne s'en rendait pas compte.

GASTON LÉMÉRITE. – Mais non, tu es vivant, tu es bien vivant. Allez, mange, je te dis.

JULES BOUVIER. – L'autre fois, là, quand il nous a envoyés décrocher Ruet qui était tombé dans les barbelés... Les balles sifflaient partout autour de nous... On y voyait comme en plein jour... J'étais debout, tiens, quand je lui tenais les mains, et je suis resté debout combien ? Deux minutes. Tu te souviens ? Et puis rien. Tu trouves ça normal, toi ? Debout dans le no man's land, des fusées éclairantes partout, ça tire dans tous les sens, et puis pas une balle pour t'atteindre ?

GASTON LÉMÉRITE. – On a de la veine, c'est tout. Mange.

JULES BOUVIER. – Non. Non, crois-moi, on n'a pas de veine. Moi, je n'en ai pas. (*Un temps.*) Depuis ce jour-là, j'ai une main glacée posée sur l'épaule en permanence. Moutard. Je le revois

tout le temps, derrière mes yeux, la tête qui roule, ficelé sur son brancard. (*Montrant son front.*) C'est là, ça ne sort pas de là, pas une seconde.

GASTON LÉMÉRITE. – Arrête ça.

JULES BOUVIER. – Qu'est-ce qu'on a fait, Gaston ? Hein, dis-moi, qu'est-ce qu'on a fait ?

GASTON LÉMÉRITE. – Arrête ça, je te dis ! Je vais te dire ce qu'on a fait, moi. On a obéi, c'est tout ce qu'on a fait, et on n'avait rien d'autre à faire. Maintenant, tu manges. Voilà cent quarante-trois jours qu'on vit dans cet enfer et on s'en tire bien. Crois-moi, on s'en tire bien. C'est Duparc, le responsable. Alors, tu oublies. Tu oublies tout ça. On n'y peut rien. On n'y pouvait rien. C'est tout.

JULES BOUVIER. – Duparc...

GASTON LÉMÉRITE. – On n'est pas morts. Cent quarante-trois jours et on n'est pas morts. Et si on est malins, on ne risque rien.

JULES BOUVIER. – Ah, oui ? Et Vautrin ? Et d'Annunzio ? Ils n'étaient pas malins, eux ?

GASTON LÉMÉRITE. – Ils n'ont pas eu de chance, c'est tout. Ils n'ont pas fait attention.

JULES BOUVIER. – Tu ne crois même pas à ce que tu dis.

GASTON LÉMÉRITE. – Ah, tu me coupes l'appétit. (*À propos de la nourriture.*) Bah ! De toute façon, c'est dégueulasse. Tout est dégueulasse.

JULES BOUVIER. – Nous sommes damnés. Où qu'on aille, on n'en reviendra pas. On est déjà morts.

Un temps.

GASTON LÉMÉRITE. – Quand je suis parti, en août dernier, il y avait cette fille... Elle était bien gentille. (*Un temps.*) Viens.

JULES BOUVIER. – Où ça ?

GASTON LÉMÉRITE. – Au chaud.

Gaston Lémérite suit Jules Bouvier qui sort. Mathilde et Pierrot leur emboîtent le pas.

SCÈNE 6 : NOËL

Avant-scène. Le bordel est sis dans une rue d'épernay plutôt tranquille. Il compte deux portes : une principale, par laquelle entrent les clients ; une secondaire, de service. Au début de la scène, les enfants des prostituées jouent dehors, pendant que leurs mères préparent leur petit Noël. Pendant le temps de la scène des enfants (Solange, Arthur, Madeleine, Marcel et Annette) dehors, Pierre Couturier et Paul Vaillant, deux clients qui souhaiteraient rester anonymes, entrent par la porte principale, bientôt imités par Bouvier et Lémérite et enfin de Mathurin, d'Antoine et d'Auguste (ces deux derniers marquant quelque réticence). Les enfants jouent à la marelle sur le trottoir.

ARTHUR. – Noël sans la neige, ce n'est pas Noël.

SOLANGE. – Mais si, c'est Noël, tu vas voir. Viens, c'est à toi.

ARTHUR. – Je voulais faire un bonhomme de neige, moi.

SOLANGE. – Oui, mais il n’y a pas de neige, pas ce soir en tout cas. Alors, voilà.

ARTHUR. – Maman m’avait dit qu’on pourrait faire un bonhomme de neige.

SOLANGE. – Mais tu en feras un, bientôt. Il va bien finir par neiger, je t’assure. Allez, viens jouer, s’il te plaît, c’est à toi.

ARTHUR. – Il va neiger ce soir ?

SOLANGE. – Ce soir ou demain ou après-demain, on s’en fiche. Allez, tout le monde t’attend.

MARCEL. – Oh, qu’est-ce qu’il est chiant, ton frère.

MADELEINE. – Ne parle pas de mon frère comme ça, toi.

ANNETTE. – C’est vrai qu’il est chiant. Ça fait une heure qu’on l’attend. On joue ou quoi ? Il caille, là.

SOLANGE. – Allez, Arthur, vas-y.

ARTHUR, *grognon*. – Hum.

Arthur lance son caillou et commence à sauter d’une case à l’autre.

ARTHUR. – Un... Trois... Quatre... Huit...

MARCEL. – Tu as été sur mon caillou, là !

ARTHUR. – Non, ce n’est pas vrai !

MARCEL. – Quoi ? Le six, tu n’as pas mis le pied dedans, peut-être ?

ARTHUR. – Non, hein !

ANNETTE. – Si, tu as mis le pied dedans, je t'ai vu! Sale menteur!

MADELEINE, à *Annette*. – Ne parle pas de mon frère comme ça, toi.

ANNETTE, à *Madeleine*. – Je parle comme je veux!

Solange soupire. Entrent Paul Vaillant et Pierre Vaillant, têtes rentrées dans les épaules, chapeaux enfoncés sur les fronts.

SOLANGE. – Bonsoir, monsieur Vaillant! Bonsoir, monsieur Vaillant!

LES AUTRES ENFANTS. – Bonsoir, monsieur Vaillant! Bonsoir, monsieur Vaillant!

Paul Vaillant et Pierre Vaillant toussent sans répondre et s'engouffrent par la porte principale en précipitant le pas.

ARTHUR, très fort, vers la porte principale. – Ceux-là, c'est des malpolis.

SOLANGE. – Tais-toi, Arthur. Joue.

MARCEL. – Ah non, c'est mon tour, hein. Déjà qu'il triche!

MADELEINE. – Ne parle pas de mon frère comme ça.

SOLANGE, à *Marcel*. – Bon alors, joue, Marcel. Pff!

Marcel lance son caillou et commence à sauter d'une case à l'autre.

MARCEL. – Sept! Ouais!

SOLANGE. – À toi, Annette.

Annette lance son caillou et saute d'une case à l'autre en chantonnant :

*« Enfants des rues, enfants de rien
Enfants perdus, enfants de putain... »*

Entrent Bouvier et Lémérite qui passent la porte principale.

ARTHUR. – Ceux-là aussi, c'est des malpolis.

MARCEL, à Solange. – Tu les connais, eux ?

SOLANGE. – Jamais vu. Des troufions. Ça va être le défilé, ce soir.

MADELEINE, à Solange. – C'est à moi ou c'est à toi ?

SOLANGE. – À toi.

Madeleine lance son caillou et saute d'une case à l'autre.

MADELEINE. – Ah, zut !

ANNETTE. – Tu as perdu, tu es éliminée. Tu joues, Solange ?

SOLANGE. – Oui, oui.

Solange lance son caillou et saute d'une case à l'autre.

MARCEL, à Solange. – Qu'est-ce que tu vas avoir ce soir, comme cadeau ?

SOLANGE. – Ne cherche pas à me déconcentrer, toi.

MARCEL. – Mais non, pas du tout !

SOLANGE. – Je ne sais pas ce que je vais avoir. Et toi, tu vas avoir quoi ? Ciel !

ANNETTE. – Tu as encore gagné. Ce n'est pas juste. Tu es trop grande.

ARTHUR, *à Marcel*. – Elle va avoir une robe. Maman me l'a montrée.

SOLANGE. – Eh bien, bonjour la surprise.

MARCEL. – Moi, je ne sais pas.

ANNETTE. – Moi, j'ai demandé un livre.

ARTHUR, *moqueur*. – Ha ha, un livre !

ANNETTE. – évidemment, toi, tu sais pas lire, alors ferme ta gueule !

MADELEINE, *à Annette*. – Ne parle pas comme ça à mon frère, toi !

Solange soupire.

ARTHUR. – Moi, j'ai demandé un bonhomme de neige.

MARCEL. – Voilà qu'il remet ça, avec sa neige, lui. (*À Arthur.*) Il n'y en a pas de la neige, c'est la guerre, c'est fini, la neige, il n'y en aura plus jamais, terminé. (*À Madeleine.*) Et je parle à ton frère comme je veux, toi !

ARTHUR. – Ne parle pas à ma sœur comme ça !

SOLANGE. – Bon, ça va, là ! (*Entrent Mathurin, Antoine et Auguste.*) Tiens, qu'est-ce que je vous disais ? Ça commence... Ah, c'est Mathurin. Bonsoir, Mathurin.

MATHURIN. – Tiens, bonsoir, Solange. Bonsoir, Arthur. Bonjour, les enfants. Joyeux Noël.

SOLANGE. – Joyeux Noël aussi. Merci, Mathurin.

AUGUSTE, *en aparté à Mathurin*. – Ah ben, dis donc, c'est familial.

MATHURIN. – Ni d’amour, ni demeure, libre comme l’air. Venez.

Mathurin, Antoine et Auguste passent la porte principale.

SOLANGE. – Bon, on fait quoi ? Vous voulez refaire une partie ?

ANNETTE. – Pff, non.

Entre Baramu qui passe la porte principale.

ARTHUR. – Moi, je veux faire un bonhomme de neige.

Entrent Mathilde et Pierrot.

PIERROT, *montrant la porte principale.* – Je crois qu’ils sont entrés là.

MATHILDE. – C’est quoi, cette maison ?

PIERROT. – Je n’en sais rien.

SOLANGE, *à Mathilde et Pierrot.* – Vous faites quoi, là, tous les deux ?

La porte secondaire s’ouvre et Lola passe sa tête par l’embrasure.

LOLA, *à Solange, Arthur, Marcel, Madeleine et Annette.* – Allez, les marmichus, c’est prêt. Rentrez vite. Arthur, allez, allez. (*Les enfants entrent les uns après les autres par la porte secondaire. Avisant Mathilde et Pierrot.*) Eh bien vous deux, qu’est-ce que vous faites là ? Vous êtes tout seuls dans le froid, tout seuls dans le noir ? (*Mathilde fait le petit chat et donne un coup de coude à Pierrot pour qu’il fasse de même.*) Oh, mes pauvres petits chats. Allons, venez, entrez, ne restez pas dehors.

*Mathilde et Pierrot entrent, Lola referme la porte. Scène.
L'intérieur du bordel, dans la pièce de vie de l'établissement.
Pendant toute cette partie, c'est en même temps la distribu-
tion des cadeaux et la préparation pour la longue nuit qui
s'annonce. Jeannette et Coco achèvent de décorer un sapin de
Noël. Entre M^{me} Mathieu.*

M^{ME} MATHIEU. – Je ne supporte pas cette manie de coller des sapins partout à Noël. Qu'est-ce que ça veut dire? On peut m'expliquer?

JEANNETTE. – C'est joli. Moi, j'aime bien. Ça sent bon dans toute la maison.

COCO. – C'est une tradition d'Alsace.

M^{ME} MATHIEU. – Décidément, ils nous apportent que des emmerdements, les Alsaciens. C'est eux, peut-être, qui vont venir balayer les aiguilles qui ça va foutre partout sur mon tapis? Tu parles! Vous avez intérêt à ce que ce soit propre.

JEANNETTE. – Faut attendre l'épiphanie pour l'enlever.

M^{ME} MATHIEU. – Je te demande pardon? Ça attendra pas aussi longtemps. On n'est pas dans une boîte de pastilles Valda ici.

COCO. – C'est pour les gosses, c'est pour Noël, faut savoir leur faire plaisir aussi.

M^{ME} MATHIEU. – Les gosses, les gosses, on leur fait déjà assez plaisir comme ça, aux gosses. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle fiche, Lola, hein? Où elle est?

COCO. – Elle est descendue chercher les gosses, justement, dehors.

M^{ME} MATHIEU. – Parce qu'elle les a fichus dehors en plus ?

COCO. – Ben, oui, le temps qu'on fasse le sapin, puis qu'on mette les cadeaux dans les chaussettes. La surprise, quoi.

M^{ME} MATHIEU. – Il ne manquerait plus qu'ils s'attrapent la mort. Je vous préviens, s'ils sont malades, ça sera retenu.

COCO, *en aparté*. – Comme d'habitude. (*À Jeannette.*) Passe-moi la chandelle, là.

M^{ME} MATHIEU. – Quoi ?

COCO. – Je dis : comme d'habitude. Ça sera retenu.

JEANNETTE, *à Coco*. – Celle-là ?

COCO, *à Jeannette*. – Oui, merci.

M^{ME} MATHIEU. – Oui. Oui, ça sera retenu. Tu vas y aller comme ça, toi ?

COCO. – Comment ?

M^{ME} MATHIEU. – Tu vas y aller sapée comme ça ?

COCO. – Ben oui.

JEANNETTE. – Je mets les cadeaux, hein.

Jeannette dispose les paquets.

M^{ME} MATHIEU. – Tu ne t'attifes pas un peu mieux que ça ?

COCO. – Ben, ça va là, non ? On va avoir quoi ce soir ? Des troufions, des habitués. C'est bon, quoi. De toute façon, il y en a pas la moitié qui arrive à la lever. Alors...

M^{ME} MATHIEU. – Eh bien, ce n'est pas en te reluquant qu'ils vont la remonter. Tu vas me faire le plaisir d'aller au moins enfileur une paire de bas digne de ce nom. Et puis des propres, s'il te plaît.

COCO. – Pff..

M^{ME} MATHIEU. – Ne me fais pas regretter de t'avoir embauchée, Coco. Compris ? Il n'y a pas loin jusqu'au premier bordel de campagne.

COCO. – Hum hum.

M^{ME} MATHIEU. – Oui, hum.

JEANNETTE, *tenant un paquet*. – Celui-là, c'est pour qui ?

COCO. – Ah, celui-là, c'est pour mon petit Marcel.

Jeannette dispose le paquet.

JEANNETTE. – Bon, ben voilà. Il n'y a plus qu'à allumer les chandelles.

COCO. – Je te laisse faire, je vais foutre des bas.

Coco se rend dans le fond et prend place sur un canapé (genre de) pour enfileur ses bas. Marguerite est en train de s'habiller.

MARGUERITE, *en aparté à Coco*. – Vas-y mollo avec la patronne. Ce n'est pas une rigolote.

COCO. – Ouais, ouais, je sais.

MARGUERITE. – Je dis ça, c'est pour toi. Et puis, vérifie-les bien, les clients, parce qu'à la première alerte, tu te retrouves à Châlons. Il y a une espèce de médecin qui vient toutes les semaines, tu as à peine une rougeur au cul, il te déclare syphillo pour de bon.

COCO. – Ah, ouais ? T'inquiète, je fais gaffe. Je peux te prendre des bas ? J'en ai plus une paire de propres.

MARGUERITE. – Tiens. Prends ceux que tu veux.

M^{me} Mathieu s'approche de Marguerite et Coco.

M^{ME} MATHIEU. – Bon, ça jacasse, là. Et puis les autres, elles sont où ? Lili ? Gégène ?

MARGUERITE. – Lili, elle est avec Maimaine. Elles s'occupent des deux frangins.

M^{ME} MATHIEU. – Tiens, ça me fait penser qu'il faudra que je regarde leur ardoise, à ceux-là. Et Gégène, elle est où ?

MARGUERITE. – Elle est au salon, comme vous lui avez dit.

M^{ME} MATHIEU. – Ah oui, c'est vrai.

COCO, *montrant ses bas*. – Ça va, comme ça ?

Jeannette, qui a fini d'allumer les chandelles, s'approche pour se préparer elle aussi.

JEANNETTE. – C'est très joli.

M^{ME} MATHIEU. – Hmm. Bon, qu'est-ce qu'elle fiche, l'autre, avec les gamins, là ?

Entre Geneviève par le fond.

GENEVIÈVE. – Madame Mathieu...

M^{ME} MATHIEU. – Quoi ?

GENEVIÈVE. – Il commence à y avoir du monde.

M^{ME} MATHIEU. – Eh bien, fais les boire. Sers du Champagne. C'est le pays, ce n'est pas ça qui manque.

GENEVIÈVE. – Oui, mais il faut que je me change, moi. Je n'ai pas eu le temps.

M^{ME} MATHIEU. – Pff. Bon, je prends le relais, mais tu fais fissa. (*À Marguerite et Coco.*) Et vous, dès que Lola se pointe, vous pressez le mouvement. (*Un temps.*) Sapins de Noël, je t'en foutrais, moi...

M^{me} Mathieu sort par le fond. Geneviève se déshabille et enfle ses vêtements de travail.

COCO, *à Marguerite.* – C'est qui, les deux frangins ? Je ne les ai jamais faits, moi.

MARGUERITE. – Ben, c'est deux frères, ils viennent toujours ensemble.

GENEVIÈVE. – Ils demandent toujours Lili. Puis au bout de dix minutes, ils appellent Maimaine. Pour les finitions. Elles ne devraient plus tarder.

Entre Lola, suivie des enfants qui, sauf Mathilde et Pierrot, ont les mains posées sur les yeux.

LOLA. – Par ici, doucement, attention, on ne regarde pas. Arthur, ne triche pas, n'enlève pas tes mains...

Le petit groupe se masse au pied du sapin. Jeannette et Coco les rejoignent. Mathilde et Pierrot restent légèrement en retrait.

GENEVIÈVE. – Attendez-moi.

Geneviève termine de s'habiller à la hâte et rejoint le groupe.

COCO, *remarquant Mathilde et Pierrot.* – C'est qui, ceux-là ?

LOLA. – C'est deux petits malheureux qui mouraient de froid dans la rue. (*À Mathilde et Pierrot.*) Approchez, les enfants, venez vous réchauffer.

GENEVIÈVE. – Eh bien dis donc, quand elle va voir ça, la patronne...

LOLA, *à Geneviève.* – Oh, elle a un cœur tout de même. (*À Mathilde et Pierrot.*) Asseyez-vous. Voilà.

COCO. – Un cœur, peut-être bien, mais un cœur de quoi ? Hum.

SOLANGE, *à Lola.* – Maman, on peut enlever les mains ?

LOLA. – Non, attendez encore un peu, il manque Maimaine et Lili.

Entre Germaine par la porte du fond.

GERMAINE. – Attendez-nous ! (*À propos du sapin.*) Ah, que c'est beau ! (*À Madeleine et Arthur.*) Vous êtes là, mes petits anges. (*À Jeannette.*) Tu as mis les cadeaux ?

JEANNETTE. – Là.

Germaine avise Pierrot et Mathilde et interroge Geneviève et Coco du regard. Geneviève hausse les épaules (« T'occupe... ») Entre Lilith par la porte du fond.

LILITH. – Ça y est, je suis là. (*Embrassant sa fille Annette.*) Ma pounette.

LOLA, *aux enfants.* – Allez, vous pouvez regarder. (*Les enfants découvrent leurs yeux et ouvrent leurs cadeaux. À Mathilde et Pierrot.*) Mes pauvres petits chats, je n'ai rien pour vous, mais quand même j'ai ça, attendez... (*Lola tire de l'argent de son corsage, qu'elle donne à Pierrot, puis de son bas, qu'elle donne à*

Mathilde.) Tenez. Vous vous achèterez des... des... des ce que vous voulez.

Cadeaux, orange, gâteaux, etc. M^{me} Mathieu ouvre la porte du fond (elle ne voit pas Mathilde et Pierrot).

M^{ME} MATHIEU. – Bon, on se presse un peu, les ravies de la crèche, là? Allez, au boulot!

LOLA, *aux enfants.* – Soyez sages. Amusez-vous bien.

Toutes sortent par la porte du fond. Mathilde et Pierrot sortent derrière elles, discrètement. Au salon, M^{me} Mathieu, muette, tient la caisse. À l'arrière-plan, Lola, Jeannette, Genevieve, Marguerite et Coco attendent. Retour des deux frères Vaillant : Pierre et Paul reviennent de la chambre où ils ont fait leur affaire avec Lilith et Germaine. Germaine et Lilith rejoignent les autres filles à l'arrière-plan.

PAUL VAILLANT, *ajustant sa cravate devant un miroir.* – Qu'est-ce que tu as dit à ta femme?

PIERRE VAILLANT, *ajustant sa cravate devant un autre miroir.* – Que j'allais te chercher pour la messe. Et toi?

PAUL VAILLANT. – La même chose.

PIERRE VAILLANT, *consultant sa montre à gousset.* – Bon. Pile à l'heure.

PAUL VAILLANT, *à M^{me} Mathieu.* – Madame.

PIERRE VAILLANT, *à M^{me} Mathieu.* – Madame.

Entrent Bouvier et Lémérite.

PAUL VAILLANT, *à Bouvier et Lémérite.* – Messieurs.

PIERRE VAILLANT, à *Bouvier et Lémérite*. – Messieurs.

Sortie des frères Vaillants. Bouvier et Lémérite vont à la caisse, posent de l'argent, puis choisissent deux filles, Coco et Geneviève par exemple. Bouvier et Lémérite montent avec les filles. Entrent Mathurin, Antoine et Auguste. Ils s'asseyent dans des fauteuils.

ANTOINE. – En ce qui me concerne, ce sera juste un verre.

MATHURIN. – Champagne, alors ?

ANTOINE. – N'importe quoi fera l'affaire. Oui, du champagne.

MATHURIN, à *M^{me} Mathieu*. – Champagne !

AUGUSTE, à *Mathurin*. – Champagne, mazette ! Dis-moi, Mathurin, d'où est-ce que tu sors tout cet argent ? Si j'ai bonne mémoire, nous avons joué pour la dernière fois en... en...

ANTOINE. – En novembre, à Germaine. Le récital d'Armande.

AUGUSTE. – Voilà, c'est ça. Et depuis, c'est le diable par la queue.

MATHURIN. – Ah oui, oui. Ce récital est bon, très bon, vraiment très bon — Armande, formidable — mais je pense qu'il faudrait proposer un peu autre chose, quelque chose de plus gai, de plus frais, de...

AUGUSTE. – Tss tss, Mathurin. L'argent, comment fais-tu ? Ça m'intéresse, figure-toi. Moi aussi, j'aimerais pouvoir dépenser sans compter un argent que je ne gagnerais pas.

MATHURIN. – Ah, eh bien, non, si, si, non, non, c'est que, c'est que, c'est que... J'ai... J'ai hérité.

AUGUSTE. – Hérité ? Tiens donc ? Et de qui ? Si ce n'est pas indiscret.

MATHURIN. — Ah, ma foi, non, ce ne l'est pas... J'ai hérité d'une... D'une cousine — enfin, d'une tante — enfin, de la tante d'une cousine... éloignée — lointaine — très lointaine... Enfin voilà, la tante d'une lointaine cousine éloignée qui ne vit pas par ici — qui ne vivait pas par ici — qui ne... Voilà.

AUGUSTE. — Hmm hmm.

Lola arrive et dépose la bouteille de champagne et les flûtes.

MATHURIN. — Ah, Lola, Lola la belle. Lola, voilà, ah ! Toujours ce — hum — parfum — ah ! Excusez-moi, mes amis, mais il faut que je... Lola ?

Mathurin monte avec Lola.

ANTOINE. — Je n'aime pas ces endroits.

AUGUSTE. — Moi non plus.

ANTOINE. — Ils sont d'une tristesse insondable.

AUGUSTE. — Oui. Et le champagne est éventé.

Entre Baramu.

BARAMU, à Antoine et Auguste. — Messieurs.

Baramu passe commande auprès de M^{me} Mathieu et s'assoit avec sa boisson dans un fauteuil.

ANTOINE. — Cela dit, Auguste, si je puis me permettre, Mathurin n'a pas tout à fait tort. Peut-être devrions-nous envisager de monter quelque chose qui corresponde davantage aux attentes du public que nous pouvons trouver ici. Des soldats. Ils cherchent d'abord la distraction.

AUGUSTE. – Et le Grand Guignol, alors? « Le marchand de microbes », « L'innocent criminel », c'est distrayant...

ANTOINE. – Vous savez, Auguste, je me demande si ces histoires sanglantes, ces histoires atroces peuvent vraiment plaire à des hommes qui vivent chaque jour des choses au moins — au moins — mille fois plus épouvantables.

AUGUSTE. – Oui, hmm. Vous avez peut-être raison.

ANTOINE. – Le goût du public est en train de changer. Surtout ce public-là en particulier. Je crois qu'il faut nous adapter.

BARAMU. – Je vous prie de m'excuser, messieurs. J'ai par inadvertance écouté une partie de votre conversation. Vous êtes comédiens?

AUGUSTE. – Oui, monsieur.

BARAMU. – Baramu. Je suis enchanté. Vous permettez?

AUGUSTE. – Faites.

BARAMU. – Merci. Baramu.

Baramu s'assoit près d'Antoine et d'Auguste.

AUGUSTE. – Auguste Popelin.

ANTOINE. – Antoine Torre de Pellice.

BARAMU. – Enchanté, messieurs, vraiment enchanté. écoutez, je... Je vais aller droit au but. Voilà. Je suis l'ordonnance d'un officier, d'un officier au goût très sûr, qui cultive une passion pour les arts, une passion admirable. Et cette passion, précisément, se porte sur votre art, le théâtre.

AUGUSTE. – Ah?

BARAMU. – Oui. Et vous imaginez comme il peut se languir dans la circonstance présente. Tout n'est pas toujours de bon goût au théâtre aux Armées...

ANTOINE. – Ça!

BARAMU. – Je ne vous apprends rien. Et alors voilà, j'en viens à mon idée, je me demandais — à condition bien sûr que vous ne soyez retenus par aucun autre engagement — si vous accepteriez de faire quelques représentations privées au bénéfice de mon supérieur, le colonel Duparc.

AUGUSTE. – Ah, eh bien, eh bien... Il faut réfléchir... C'est-à-dire que nous sommes très sollicités et que...

BARAMU. – Les émoluments seront à la hauteur de vos attentes.

AUGUSTE. – Ah, écoutez, oui, bien sûr, mais cela n'est pas la question...

ANTOINE, à *Baramu*. – Cette proposition tombe à pic, monsieur...

BARAMU. – Baramu.

ANTOINE, à *Auguste*. – N'est-ce pas, Auguste ?

AUGUSTE. – Ah... Oui, évidemment. Oui, oui, bien sûr, évidemment qu'elle tombe à pic. Combien ? De quelle somme parlons-nous ?

Retour de Bouvier et Lémérite. Les filles se rassoient au fond.

BARAMU, apercevant *Bouvier et Lémérite*, se levant, à *Auguste*. – Euh, écoutez, je... Il serait préférable que nous discussions de tout

cela dans un lieu plus tranquille. Demain, si vous voulez ? Je pars pour Rilly par le train de dix heures...

AUGUSTE, *se levant à son tour*. – Eh bien soit. Demain, au buffet de la gare, vers neuf heures ?

BARAMU. – Neuf heures, c'est parfait. Je vous y attendrai. Je vous souhaite une bonne soirée, messieurs. Et à demain.

AUGUSTE. – C'est ça. À demain. (*À Antoine.*) Vous souhaitez rester ? J'ai mon compte, moi.

ANTOINE. – Non, non. Je vous suis. (*À Baramu.*) Bonsoir. À demain.

Antoine et Auguste sortent. Mathilde et Pierrot entrent par la porte du fond sans être vus de personne et s'installent dans un recoin. Gaston Lémérite s'effondre dans un fauteuil laissé vacant par Auguste ou Antoine.

GASTON LÉMÉRITE, *s'emparant d'une flûte et l'emplissant, à Baramu*. – Ne restez pas debout, Baramu, l'ordonnance, la carpette. Asseyez-vous. Je vous offre à boire. (*À Jules Bouvier.*) Assieds-toi, Jules. (*En aparté à Baramu.*) Il n'est pas dans son assiette. Il se fait du mouron.

BARAMU. – Vous êtes encore de repos ?

GASTON LÉMÉRITE. – Jusqu'à demain. On profite. Hein, Jules ? C'était bien ? Hein ?

JULES BOUVIER, *pour lui-même*. – Damnés, on est damnés...

GASTON LÉMÉRITE. – Bah... (*À Jules Bouvier.*) Tu as peut-être raison. (*Pour lui-même.*) En attendant... (*À Baramu.*) Asseyez-vous, Baramu, la carpette.

BARAMU. – S'il vous plaît.

GASTON LÉMÉRITE. – Oh, pardon. Baramu tout court. Asseyez-vous. Alors, c'est quoi aujourd'hui? Un orchestre de chambre? Des œufs tout frais, tout droit sortis du cul de la poule? Ou peut-être bien une petite poulette, même? Il s'en sert de sa queue, le colonel? Je veux dire, autrement que pour pisser?

BARAMU. – Ça suffit.

GASTON LÉMÉRITE. – Oh la la, il ne faut pas le prendre comme ça, Baramu... Baramu... Baramu...

JULES BOUVIER, *pour lui-même*. – On est damnés.

GASTON LÉMÉRITE, *à Baramu*. – Figurez-vous qu'il se croit damné. Et puis aussi que le colonel fait tout pour qu'on casse nos pipes. Moi, je lui dis non, bien sûr que non. Mais il n'en démord pas. Vous pourriez peut-être le rassurer sur les intentions du colonel, hein, Baramu? Asseyez-vous...

BARAMU. – Je connais rien des intentions du colonel. Mais je sais que si vous n'êtes pas demain à midi à Rilly-la-Montagne pour la relève, vous allez au-devant de gros ennuis.

GASTON LÉMÉRITE. – Oh!... Tu entends ça, Jules?

BARAMU. – Sur ce, messieurs, je vous souhaite une bonne nuit et un joyeux Noël.

Baramu sort.

GASTON LÉMÉRITE, *dans le dos de Baramu*. – Mais où que c'est que vous allez comme ça? La nuit ne fait que commencer. Allons, allons! Pas question de vous laisser seul. On vous accompagne,

on vous accompagne. Baramu! (*À Jules Bouvier.*) Viens, Jules, viens, viens. Je sens qu'on va s'amuser.

JULES BOUVIER. – Damnés, damnés...

GASTON LÉMÉRITE, *poussant Jules Bouviers vers la sortie.* – Oui, oui, c'est ça. Allez, viens.

Bouvier et Lémérite sortent. Retour de Mathurin avec Lola.

MATHURIN. – Ah, eh bien! Eh bien, les lâcheurs! Me voilà beau. Dire que j'ai raconté à Mona que j'allais à la messe avec eux. Bon, il vaut mieux que j'y aille. Je te laisse, ma petite caille. Hum, ton odeur, ah, ton parfum! Je me damnerais pour lui, tiens. (*Mathurin glisse discrètement de l'argent dans la main de Lola.*) Et puis tiens, c'est pour toi. Rien que pour toi.

Lola raccompagne Mathurin vers la sortie. Une fois Mathurin dans la rue, Lola lui fait un baiser dans l'embrasure de la porte. Entre Mona, un balai à la main.

MATHURIN, *apercevant Mona, s'écartant de Lola, à Lola.* – Excusez-moi, mademoiselle, je cherche l'église...

MONA. – Ah, tu es là, salaud!

MATHURIN. – Ah, Mona, toi, dehors, par ce froid? Figure-toi que je me suis égaré, j'étais en train de... (*Mona frappe Mathurin d'un coup de balai.*) Aïe! Mais enfin, quoi? Aïe! Mais...

MONA, *tout en frappant Mathurin à grands coups.* – À la messe! À la messe! Dire que j'ai failli couper dans tes bobards! Ah, chacal!

MATHURIN. – Aïe! Mona, Mona, ma colombe, mon amour, c'est un malentendu affreux, je...

MONA. – Pitoyable andouille!

MATHURIN. – Aïe!

MONA. – Méprisable gouape!

MATHURIN. – Aïe! Mona, Mona, je t'en prie, prends garde à ce balai... Aïe!

MONA. – Voleur!

MATHURIN. – Aïe!

MONA. – Bandit!

MATHURIN. – Aïe!

MONA. – Maquereau!

MATHURIN. – Aïe! Je t'en supplie, c'est un balai très cher! Aïe! (*Mona reprend son souffle un instant.*) Je l'aime beaucoup... J'aime beaucoup ce balai! Je le tiens d'une cousine, d'une tante, de la tante d'une cousine... Aïe!

MONA. – Voler l'argent...

MATHURIN. – Aïe!

MONA. – ... de mes économies...

MATHURIN. – Comment? Comment, ma colombe? C'était à toi, tout cet argent? Aïe! (*Mona reprend son souffle un instant.*) Comment voulais-tu que je le sache? Il traînait dans tes chaussettes... J'ai cru que quelqu'un l'avait perdu...

MONA. – ... pour aller aux putes!

MATHURIN. – Aïe ! Ah, mais non, mais Lola n'est pas une pute !
Aïe !

Mona, hors d'haleine, cesse de battre Mathurin.

MONA. – Pourri...

Ils reprennent leur souffle.

MATHURIN. – Lola n'est pas une pute... Pas une pute... Je t'interdis de dire ça...

MONA. – Tu me dégoûtes, Mathurin, tu me débectes...

MATHURIN. – Et pourquoi ? Hein, pourquoi ? (*Un temps.*)
Parce que j'aime la vie, les femmes ? (*À propos de Lola.*) Parce qu'elle sent bon ? Parce qu'elle sent le gardénia ? Et que ça me rend fou, moi, le gardénia ?

MONA, *lasse*. – Parce que tu es un con, Mathurin, parce que tu es juste un con. Un pauvre con de plus. Un con de plus qui va aux putes. Qui paie, qui achète des gens...

MATHURIN. – Mais...

MONA. – ... et qui ne se rend même pas compte. Mais oui, c'est ça que tu fais. Tu achètes des gens. Tu ne vaux pas mieux que les banquiers que tu passes ton temps à insulter à longueur de journée.

MATHURIN. – Mais ça n'a rien à voir, enfin !

MONA. – Tu es comme les petits patrons.

MATHURIN. – Ah, ne me traite pas de patron !

MONA. – Mais tu es pareil. Tu achètes. Tu achètes son odeur de gardénia. Tu achètes ses soupirs. Et avec mon pognon, en plus...

MATHURIN. – Il faut bien qu'elle vive.

MONA. – Oh, Mathurin, mon pauvre Mathurin... (*À Lola.*)
Dites-lui, vous. Dites-lui...

LOLA. – Eh oui, Mathurin, c'est vrai tout ça. Je suis désolée, je t'aime bien, mais tu es un client. Et je suis une pute. Et puis non, en fait, je ne t'aime pas. Tu es un client et puis pute, c'est vous qui le dites. Je ne t'aime pas, même pas un petit peu, je ne t'aime pas du tout. Tu es comme les autres, je te hais. Je hais ton odeur, ta peau, ton poids, tes mots. Les bouquins dont tu me parles, je ne les lirai jamais. Tu crois que j'ai le temps ? Et puis je n'ai pas envie. Tu ne me connais pas. Tu ne sais même pas si je sais lire. Tu paies. Tu achètes. C'est tout. C'est comme au magasin, c'est comme au marché. Ce n'est pas des laitues, ce n'est pas des poissons, c'est des filles, comme moi. Tu t'écoutes parler, Mathurin, et puis tu te regardes jouir. Alors, voilà. Tant pis, c'est très bien comme ça. (*À Mona, montrant un billet que Mathurin lui a donné.*) Désolé pour vos économies, mais comme il dit, il faut bien que je vive.

Lola sort.

MONA, *à Mathurin.* – Allez, viens.

Sortie Mona et Mathurin. Chanson Lou : « Enfants de putain ». Entrée et sortie discrète de Pierrot et Mathilde. Vers la fin de la chanson, entrée du capitaine Riochet et du lieutenant Blanchard. Rémi et Lou filent fissa, la maréchaussée n'étant guère tendre pour le genre de racaille qu'elle et lui représentent.

BLANCHARD. – Mon capitaine...

RIOCHET. – Oui, Blanchard ?

BLANCHARD. – Si je peux me permettre une petite question...

RIOCHET. – Je vous écoute, Blanchard.

BLANCHARD. – Qu'est-ce qui vous fait penser que les Moutard sont passés par ici ? Des enfants, dans cet endroit...

RIOCHET, *reniflant*. – Toutes les pistes mènent ici, Blanchard, à cette ville, à ces rues, à ce bouge. Vous ne sentez pas ?

BLANCHARD. – Euh, non, mon capitaine. Enfin, si, la dinde rôtie, je crois...

RIOCHET. – Moi, je peux sentir leur odeur, l'odeur du vice, celle du mal, l'odeur du feu...

BLANCHARD. – C'était un accident, mon capitaine.

RIOCHET. – Un accident, incendier la colonie ? Ce malheureux surveillant n'a-t-il pas péri brûlé vif ?

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine, bien sûr, mais ce n'était pas leur intention. Enfin, je crois...

RIOCHET. – Ressaisissez-vous, Blanchard. Ce sont deux meurtriers que nous poursuivons. Ils ne sont juvéniles qu'en apparence, ne vous y trompez pas. Ils sont de la race de leur père. Audedans d'eux, tout est sombre et lugubre...

BLANCHARD. – Mon capitaine...

RIOCHET. – ... infect et corrompu.

BLANCHARD. – Vraiment, mon capitaine, vous croyez ? Ils ont l'air si...

RIOCHET. – Je ne crois pas, Blanchard, je sais. L'âme humaine est faite dès le premier jour. Donnée par Dieu ou par le Diable,

elle est faite. La vie n'est qu'une pente que l'on gravit ou que l'on dévale. Et ils la dévalent. Ils la dévalent, Blanchard, croyez-moi, ils courent vers l'abîme.

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine, certainement, mon capitaine, mais...

RIOCHET. – Et notre devoir, Blanchard — vous m'écoutez, Blanchard ?

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine.

RIOCHET. – Notre devoir, le devoir de la maréchaussée, Blanchard, est d'empêcher ces scélérats d'entraîner dans leur chute irrésistible d'autres innocents, de les empêcher de se livrer aux effroyables carnages qu'ils fomentent !

BLANCHARD, *en aparté*. – Ah, c'est vrai, oui, ils ont volé du pain.

RIOCHET. – Qu'est-ce que vous dites, Blanchard ?

BLANCHARD. – Non, rien, mon capitaine, rien. (*Montrant la porte du bordel.*) Je disais : c'est ici que nous poursuivons notre enquête ?

RIOCHET. – Oui, c'est ici, Blanchard. Ils sont passés par là. (*Reniflant.*) Je le sens...

Riochet s'engouffre dans le bordel, suivi par Blanchard.

SCÈNE 7 : MAIRIE DE RILLY

Entrent Mathilde et Pierrot au milieu d'un flot de soldats qui s'éparpillent.

MATHILDE. – Alors voilà. Encore un train...

PIERROT. – ... Un autre train, le lendemain...

MATHILDE. – Le surlendemain.

PIERROT. – ... Un autre train pour Rilly-la-Montagne, au-delà des forêts...

MATHILDE. – ... Un train où cela sentait le tabac...

PIERROT. – ... La laine...

MATHILDE. – ... Et la sueur...

PIERROT. – ... Où les hommes étaient de la couleur des pleurs...

MATHILDE. – ... Dans la lumière de la veilleuse...

PIERROT. – ... Ils bougeaient vaguement leurs jambes...

MATHILDE. – ... Condamnées.

PIERROT. – Mon père était des leurs...

MATHILDE. – Mon père était mon père. (*Un temps.*) Et puis la pierre grise des maisons dans le matin froid... La longue rue que traverse un chat... Un soldat assoupi dans sa guérite... La nuit qui finit... Un nouveau jour, un jour encore. (*À Pierrot.*) Regarde, là-bas. Viens.

PIERROT. – C'est la mairie ça ?

MATHILDE. – Allons nous renseigner.

Mairie de Rilly. Bureau des usagers. Alexandre Delambre, sous-préfet, est venu évaluer les besoins de la commune et tient, avant de prendre congé, un petit discours d'encouragement au maire, Hector Legendre.

ALEXANDRE DELAMBRE. – Legendre, Legendre... Ne vous laissez pas abattre. Les temps sont durs, mais ils ne dureront pas. J'aime bien cette formule. Elle est... Bref, elle dit bien ce que je veux dire. Votre village est en partie détruit, en partie occupé par la troupe. Soit. La moitié des habitants s'est enfuie et celle qui reste souffre le martyre. Certes. Certes, certes, certes, mais est-ce une raison pour baisser la tête ? Non, bien sûr que non. Tel que je vous connais, Legendre, vous allez la relever, hein, la tête ? Oui ? Allez, haut les cœurs. Haut les cœurs, Legendre. C'est votre devoir de maire de donner l'exemple de la fermeté, du courage, de chasser la résignation, de bouter le défaitisme hors des esprits. Nous comptons sur vous. La république compte sur vous. Que dis-je, la république ? La France ! La France, Legendre. Bon, allez, je vous laisse, le train n'attend pas.

HECTOR LEGENDRE. – Oui, monsieur le sous-préfet, bien sûr, monsieur le sous-préfet. Je ferai tout ce qu'il faudra.

ALEXANDRE DELAMBRE. – C'est ça, mon petit vieux. Allez, courage. Au revoir.

HECTOR LEGENDRE. – Au revoir, monsieur le sous-préfet, merci, au revoir. (*Alexandre Delambre sort par la petite porte — celle qui n'est pas celle des usagers.*) Imbécile. Crétin. Cornichon. (*À Émile Picard.*) Picard, combien sont-ils ?

ÉMILE PICARD, regardant à l'extérieur par une fenêtre. – Quinze. Vingt. Trente. Davantage, peut-être.

HECTOR LEGENDRE. – Trente ? Diable ! Et dans quel état ?

ÉMILE PICARD. – Je dirais houleux, monsieur le maire.

HECTOR LEGENDRE. – Bon, bon, bon, d'accord, c'est comme d'habitude. Inutile de s'affoler. Tout va bien se passer. Madame Thibault, vous êtes prête ?

THIBAUT, *assénant un magistral coup de tampon-encreur sur son bureau.* – Parée !

HECTOR LEGENDRE. – Bien. Bien. Formidable. Bon. Et moi, et moi, est-ce que j'ai tout ? (*Il passe rapidement son bureau en revue.*) Oui, ça m'a l'air bon. Eh bien, nous sommes à pied d'œuvre, je crois. Picard, une fois de plus, nous comptons sur vous, sur votre sens inné de l'organisation.

Des coups sont frappés contre la porte de la mairie. émile Picard se dirige vers la porte, puis se ravise.

ÉMILE PICARD. – Naturellement, monsieur le maire, naturellement. D'ailleurs, si je puis me permettre...

HECTOR LEGENDRE. – Oui, Picard ?

ÉMILE PICARD. – Eh bien, l'autre soir, j'ai eu une idée qui, en toute modestie, me paraît ingénieuse...

HECTOR LEGENDRE. – Picard, je ne pense pas que nous ayons le temps de...

ÉMILE PICARD. – Oh, c'est d'une simplicité biblique, monsieur le maire. En deux mots...

HECTOR LEGENDRE. – Picard...

ÉMILE PICARD. – Monsieur le maire, imaginez — imaginez un instant que chacun des usagers pénétrant dans ces lieux, que chacun des usagers se voit remettre, par moi-même ou par madame Thibault, un ticket.

HECTOR LEGENDRE. – Un ticket, Picard ?

ÉMILE PICARD. – Un ticket, monsieur le maire, un ticket portant un numéro, un numéro unique identifiant de façon certaine l'ordre d'arrivée de chaque usager. De sorte que...

HECTOR LEGENDRE. – Picard...

ÉMILE PICARD. – De sorte que, monsieur le maire — je n'en ai plus que pour un instant, je vous le promets —, de sorte que nous réglerions de façon définitive la question des resquilleurs et des plaintes innombrables qui en découlent...

HECTOR LEGENDRE. – Picard, Picard...

Des coups impérieux sont frappés à la porte. Des plaintes s'élèvent à l'extérieur.

ÉMILE PICARD. – Dès lors, chaque usager serait appelé par le numéro qu'il aurait reçu à son arrivée, étouffant dans l'œuf toute protestation...

HECTOR LEGENDRE. – Monsieur Picard...

ÉMILE PICARD. – Nous permettant de nous consacrer avec une efficacité accrue à notre travail.

Coups et plaintes redoublent de force.

HECTOR LEGENDRE. – écoutez, Picard, c'est passionnant. Je vous promets d'y réfléchir. Ouvrez cette porte avant qu'ils ne l'enfoncent.

ÉMILE PICARD. – Vous y réfléchirez ? C'est vrai, monsieur le maire ? Merci, monsieur le maire. J'ai tout noté, tout écrit, vous verrez, c'est...

HECTOR LEGENDRE. – Ouvrez la porte.

ÉMILE PICARD. – Tout de suite, monsieur le maire, tout de suite. Vous allez voir, ce système va nous simplifier la vie d'une façon extraordinaire...

HECTOR LEGENDRE. – La porte.

ÉMILE PICARD. – Je vous assure que dans cent ans encore, on utilisera mon procédé... Ah !

Cependant, émile Picard ouvre la porte et il est immédiatement projeté en arrière par l'irruption des usagers excédés qui parlent tous en même temps, brandissent des papiers, vocifèrent et se lancent à l'assaut du bureau du maire.

HECTOR LEGENDRE, à la foule des plaignants. – Mesdames, messieurs ! Mesdames, messieurs ! Du calme, du calme ! Calmons-nous ! De l'ordre ! De l'ordre ! Picard ! Picard ! Où êtes-vous ? Où êtes-vous, bon sang ? (*À la foule.*) S'il vous plaît, s'il vous plaît !

VOIX DANS LA FOULE 1. – Plus d'une heure qu'on attend !

VOIX DANS LA FOULE 2. – Vous avez vu le froid qu'il fait dehors ?

VOIX DANS LA FOULE 3. – On est traités comme des chiens !

VOIX DANS LA FOULE 4. – Pis que des chiens !

VOIX DANS LA FOULE 1. – C'est honteux !

VOIX DANS LA FOULE 2. – Inadmissible !

VOIX DANS LA FOULE 3. – Intolérable !

VOIX DANS LA FOULE 4. – Scandaleux !

HECTOR LEGENDRE. – S'il vous plaît, s'il vous plaît, du calme, du calme ! Picard ?

Picard réapparaît, endolori, de derrière la foule.

ÉMILE PICARD, *gémissant*. – Ah... Ah...

LES ENFANTS DE L'ÉCOLE. – Atchoum !

VOIX DANS LA FOULE 1. – C'est qu'ils feraient crever nos gosses !

VOIX DANS LA FOULE 2. – Ah, les chiens !

VOIX DANS LA FOULE 3. – Voyous !

VOIX DANS LA FOULE 4. – Planqués !

LES ENFANTS DE L'ÉCOLE. – Atchoum !

Vociférations accrues de la foule, accompagnées d'éternuements.

HECTOR LEGENDRE. – Je vous en prie ! Du calme ! Du calme !

PICARD, *gémissant*. – Ah... Ah...

Vociférations.

THIBAUT, *assénant trois coups de tampon-encreur sur son bureau*. – Ça suffit ! (*Le calme se fait tout d'un coup. Un temps.*) Ah, tout de même. Bon.

HECTOR LEGENDRE. – Euh, merci madame Thibault. Merci bien... Picard...

ÉMILE PICARD, *à la foule, Mmes Simmonot et Noël se tenant au premier rang*. – Bon. Les femmes d'abord. Allez, tout le monde à la queue. (*Les usagers se mettent bon an, mal an en rang. Picard tient la file en respect. Hector Legendre s'installe à son bureau. À Germaine Noël.*) C'est pourquoi ?

M^{ME} NOËL. – C'est pour l'allocation.

ÉMILE PICARD. – Votre mari est soldat ?

M^{ME} NOËL. – Oui.

ÉMILE PICARD. – Bureau du fond. (*M^{me} Noël se rend au bureau d'Hector Legendre. À M^{me} Simmonot.*) C'est pourquoi ?

M^{ME} SIMMONOT. – Pareil. Pour l'allocation ?

ÉMILE PICARD. – Votre mari est soldat ?

M^{ME} SIMMONOT. – Euh, non.

ÉMILE PICARD. – Premier bureau à gauche. (*M^{me} Simmonot se rend au bureau de M^{me} Thibault. Au reste des usagers.*) Halte. Et merci de respecter la zone de confidentialité.

UNE VOIX DANS LA FOULE 1, à voix dans la foule 2. – La quoi ?

UNE VOIX DANS LA FOULE 2. – Prrr !

M^{ME} SIMMONOT, à M^{me} Thibault. – Voilà, c'est pour...

M^{ME} THIBAUT, à M^{me} Simmonot. – Asseyez-vous. (*Posant une liasse de papier devant M^{me} Simmonot.*) Remplissez ces papiers.

M^{ME} SIMMONOT. – Ah, oui ? Mais je...

M^{ME} THIBAUT. – Remplissez ces papiers, sinon je ne peux rien faire.

M^{me} Simmonot entreprend de remplir les papiers.

HECTOR LEGENDRE, à M^{me} Noël. – Je vous écoute, madame.

M^{ME} NOËL. – Germaine Noël. Comme je disais, c'est pour l'allocation.

HECTOR LEGENDRE, écrivant dans un registre. – Germaine Noël... Votre mari est sous les drapeaux ?

M^{ME} NOËL. – Sous les drapeaux, je ne sais pas, à la guerre, oui. Je me retrouve toute seule avec les deux petiots. Je n'ai pas de nouvelles. Je n'ai plus d'économies. On m'a dit de venir ici. Alors ?

HECTOR LEGENDRE. – Alors, madame, nous allons faire le nécessaire. Si vos ressources s'avèrent insuffisantes, une aide vous sera allouée. (*Posant une liasse de papier devant M^{me} Noël.*) Vous allez donc remplir tous ces papiers et le dossier suivra son cours à la préfecture.

M^{me} Noël entreprend de remplir les papiers.

M^{ME} SIMMONOT, *poussant les papiers complétés à M^{me} Thibault.* – Voilà.

M^{ME} THIBAUT, *un œil sur les papiers.* – Je vous écoute.

M^{ME} SIMMONOT. – Simmonot. Jeannine Simmonot.

M^{ME} THIBAUT. – Oui, je sais, c'est écrit.

M^{ME} SIMMONOT. – Bon, ben, moi, c'est pareil que madame Noël, sauf que c'est mes fils, Gustave et puis Antoine. Ils sont partis tous les deux. Je suis toute seule avec mon mari, qui est bon à rien qu'à tousser et puis qui crache du sang depuis le mois de novembre.

M^{ME} THIBAUT. – Dans la colonne « revenus », vous indiquez « vignes » et « lopin de terre ». Je ne comprends pas. Vous souhaitez tout de même faire une demande d'allocation ?

M^{ME} SIMMONOT. – Ben oui, on a la vigne et puis le lopin, mais toute seule avec mon mari qui tousse, hein, qu'est-ce que vous voulez ? J'ai bien embauché chez les Chovet, mais ça a duré combien ? Deux mois et puis voilà, c'est tout. Plus rien, maintenant, plus rien.

M^{ME} THIBAULT, *lisant les papiers*. – Vous ne l’avez pas indiquée, cette embauche chez les Chovet.

M^{ME} SIMMONOT. – Bah euh...

M^{ME} THIBAULT. – Enfin, bon. On va essayer de vous arranger ça. En attendant, (*écrivait*) voici un bon... Un bon pour du pain et de la viande. (*Tamponnant avec vigueur le bon et le tendant à M^{me} Simmonot.*) Revenez la semaine prochaine, nous verrons ce que nous pouvons faire. Au revoir, madame. (*À émile Picard.*) Suivant!

M^{ME} SIMMONOT. – Au revoir.

M^{me} Simmonot sort.

ÉMILE PICARD, *aux usagers*. – Suivant? (*M^{me} Gozé s’approche.*) Ah, madame Gozé! Bonjour, madame Gozé. Comment allez-vous, madame Gozé? Vous souhaitez voir monsieur le maire, madame Gozé? Naturellement, madame Gozé, tout de suite, madame Gozé...

émile Picard fait des signes à Hector Legendre, lequel aperçoit M^{me} Gozé et fait des signes apaisants en retour.

M^{ME} NOËL, *poussant les papiers vers Hector Legendre*. – Et combien de temps que ça va prendre, tout ça?

HECTOR LEGENDRE, *tamponnant les papiers*. – Quelques jours. Une semaine, deux semaines tout au plus. Ne vous inquiétez pas, madame. Au revoir, madame.

M^{ME} NOËL. – Hum. Pas de blague, hein? Les gamins, ils ont faim, hein.

HECTOR LEGENDRE. – Bien entendu, madame, n'avez aucune inquiétude, au revoir, madame.

Hector Legendre raccompagne M^{me} Noël et va à la rencontre de M^{me} Gozé.

M^{ME} THIBAULT. – Suivant !

HECTOR LEGENDRE, à M^{me} Gozé. – Si vous voulez bien vous donnez la peine...

ÉMILE PICARD, à Lucien Hoche. – Premier bureau à gauche.

Lucien Hoche s'assied face à M^{me} Simmonot.

LUCIEN HOCHÉ. – Je viens pour les patates.

M^{ME} THIBAULT. – Les patates ?

LUCIEN HOCHÉ. – Les plants de patates.

M^{ME} THIBAULT. – Les plants de patates ?

LUCIEN HOCHÉ. – Ben, oui, les plants de patates.

M^{ME} THIBAULT. – écoutez, monsieur...

LUCIEN HOCHÉ. – Hoche. Lucien Hoche.

M^{ME} THIBAULT. – écoutez, monsieur Hoche, j'ignore tout de cette histoire de plants de patates.

LUCIEN HOCHÉ, *tirant un morceau de journal de sa poche.* – Ben, tenez. Regardez. Dans le journal, ils disent que le Ministère de l'Agriculture, il paye les plants de patates.

M^{ME} THIBAULT. – Ah ? Euh, oui, très bien, mais... Je... Nous...

LUCIEN HOCHE. – Ils disent qu'il faut juste se présenter en mairie pour avoir ses plants de patates. Alors voilà, je viens chercher les plants de patates.

M^{ME} THIBAUT, *se plongeant dans l'article de journal*. – Des patates, des patates, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de patates?...

HECTOR LEGENDRE, *présentant un siège à M^{me} Gozé*. – Ah, chère madame Gozé, chère madame! Quelle joie de vous voir! Rien de grave ne vous amène, j'espère?

M^{ME} GOZÉ. – C'est délicat. J'aurais préféré vous parler seule à seul.

HECTOR LEGENDRE. – Ah, je suis désolé, c'est difficile pour le moment. (*En aparté.*) Je vous écoute.

M^{ME} GOZÉ, *en aparté*. – C'est au sujet des officiers qui logent actuellement dans ma maison.

HECTOR LEGENDRE. – Oui? Il y a un problème?

M^{ME} GOZÉ. – D'un officier en particulier. Le capitaine Fournier.

HECTOR LEGENDRE. – Ah, le capitaine Fournier...

M^{ME} GOZÉ. – Le capitaine Fournier fait les yeux doux à ma bonne.

HECTOR LEGENDRE. – Comment?

M^{ME} GOZÉ. – Je ne vais pas vous faire un dessin. Il lui tourne autour de façon indécente. Pour autant que je sache, c'est un homme marié. Je ne veux pas de ça sous mon toit. J'aurais les plus grandes difficultés à trouver une autre domestique avec un aussi bon livret.

HECTOR LEGENDRE. – Oui, je comprends fort bien, madame Gozé, mais je... Je suis relativement impuissant face à ce type de situation. Vous saisissez ? Je...

M^{ME} GOZÉ. – Monsieur le maire, je veux simplement que vous parliez à ce capitaine. Mon époux et moi-même vous en serions très reconnaissants.

HECTOR LEGENDRE. – Votre époux ? Oui, bon, bien, je... Je ferai mon possible, naturellement, tout mon possible...

M^{ME} GOZÉ. – Je vous remercie, monsieur le maire.

HECTOR LEGENDRE. – Je vous raccompagne, chère madame. Mes amitiés à votre époux. Tous mes vœux. Au revoir, Madame... Au revoir...

M^{me} Gozé sort.

LUCIEN HOCHÉ, *tirant M^{me} Thibault de sa lecture.* – Vous me dites juste où ils sont. Vous dérangez pas. Je les prends, puis voilà, je m'en vais. Je vais les planter. Comme ça, c'est fait.

M^{ME} THIBAUT. – Monsieur Hoche, je ne sais pas ce qui a pris à ce journaliste d'aller inventer une histoire pareille. Nous n'avons pas de plants de patates à la mairie.

LUCIEN HOCHÉ. – Comment ça, vous n'avez pas de plants de patates ? Quelqu'un a déjà tout pris ? C'est ça ? Qui ? Qui a déjà tout pris ?

M^{ME} THIBAUT. – Monsieur Hoche, il n'y a pas et il n'y a jamais eu de plants de patates à la mairie.

M^{ME} THIBAUT. – Oh, ça va, ça y est, je sais, j'ai compris. Vous avez tout refilé à la mère Jacquot. C'est ça ? Hein ? La

mère Jacquot, hein ? Tiens, bien sûr ! Comme de bien entendu !
Naturellement !

M^{ME} THIBAUT. – Monsieur Hoche...

LUCIEN HOCHÉ. – Ne vous fatiguez pas, va. On connaît la chanson. Toujours les mêmes, hein, toujours les mêmes qui profitent. Elle va m'entendre, la mère Jacquot. Ah, ça, pour ça, elle va m'entendre, vous pouvez me croire ! Et pas qu'un peu ! (*En sortant.*) Ah, mais non mais ! Pour qui on nous prend ? Puis elle, pour qui elle se prend ? Ah, mais non mais !

Lucien Hoche sort en fulminant.

M^{ME} THIBAUT. – Suivant !

HECTOR LEGENDRE, *en regagnant son bureau.* – Oui, Picard, suivant.

PICARD, *à Mlle Jacquard.* – Mademoiselle, c'est pour...

Mlle Jacquard, sans répondre, entraîne les enfants enrhumés vers le bureau du maire. Cependant, Marie, Nathalie et Sophie Vandeuil vont s'asseoir devant le bureau de M^{me} Thibault, mais, tout comme M^{me} Thibault, elles sont spectatrices de la colère de Mlle Jacquart.

HECTOR LEGENDRE. – Mademoiselle Jacquart, comment allez... ?

MLLE JACQUART. – Chut. écoutez, je vous prie.

LES ENFANTS, *à l'unisson.* – Atchoum ! Atchoum ! Atchoum !

MLLE JACQUART. – Voilà. Voilà les effets dramatiques, monsieur le maire, de la réquisition de mon poêle à bois par le ca-

pitaine Fournier. Quinze enfants enrhumés. Quinze petits Français dans l'impossibilité d'apprendre correctement leur leçon.

HECTOR LEGENDRE. – écoutez, mademoiselle Jacquart...

Mlle JACQUART, *à une fille*. – Ernestine. La table des quatre.

ERNESTINE, *parlant du nez et reniflant*. – Une bois cadre, cadre. Deux bois cadre, huit. Drois bois quatre douze. Atchi!

LES ENFANTS, *à l'unisson*. – Atchoum! Reuh... Reuh... Atchoum!

HECTOR LEGENDRE. – Je... écoutez... Je... Je...

Mlle JACQUART, *à un garçon*. – Léon. Ta poésie.

LÉON, *très enrhumé et incompréhensible*. –

« Car le vieux chêne est gaulois »

« Il hait la nuit et le cloître »

« Il ne sait pas d'autres lois »

« Que d'être grand et de croître. »

(« Car le vieux gêne est gaudois »

« Il hait la nuit et le goître »

« Il ne sait pas d'autres noix »

« Que d'être gland et de goître. »)

Atchoum! Sniff..

LES ENFANTS, *à l'unisson*. – Atchoum! Sniff, sniff..

HECTOR LEGENDRE. – Mademoiselle, mademoiselle...

Mlle JACQUART. – Oh, attendez, ce n'est pas tout, il y a plus grave. (*À un garçon*.) Firmin.

FIRMIN, *enrhumé pareillement, chantant*. – « Allons, enfant de la badrie, Le jour de gloire est arrivé » ... Reuh... Reuh...

LES ENFANTS, *à l'unisson*. – Reuh... Reuh...

MLLE JACQUART. – La Marseillaise, monsieur le maire, la Marseillaise massacrée! Et pourquoi ce massacre? Parce que monsieur le capitaine Fournier trouve qu'il fait un peu frisquet à son mess! Quinze enfants, monsieur le maire, quinze enfants exposés au froid le plus rude du fait de ce rustre! Quinze enfants éternuant, toussant, reniflant! (*À une petite fille*) Solange, mouche ton nez. (*À Legendre.*) Quinze enfants tremblant de fièvre, quinze enfants en grand danger de pleurésie!

Les enfants se mouchent tous ensemble, puis toussent et éternuent.

HECTOR LEGENDRE. – Mademoiselle Jacquart, j'ai parfaitement conscience du problème que soulève cette réquisition et je vous assure que je vais...

MLLE JACQUART. – Demain, monsieur le maire. Demain, mon poêle à bois a réintégré ma salle de classe. Demain.

HECTOR LEGENDRE. – Je... Oui... Je...

MLLE JACQUART. – Monsieur le maire. Venez, les enfants. Solange, ton nez.

LES ENFANTS, *à l'unisson*. – Au reboir, bonsiieur le baire...

Mlle Jacquart et les enfants sortent.

MARIE VANDEUIL. – Eh ben!

NATHALIE VANDEUIL. – Ah la la!

SOPHIE VANDEUIL. – Dis donc, dis donc...

M^{ME} THIBAUT, *aux sœurs Vandeuil*. – Mesdames?

MARIE VANDEUIL. – Oui, ah, oui. Oui, donc, bon, c'est rapport à nos vignes...

NATHALIE VANDEUIL. – Oui, à nos vignes...

SOPHIE VANDEUIL. – Ah oui...

M^{ME} THIBAULT. – Vos vignes ? Bon. Eh bien, qu'est-ce qu'elles ont vos vignes ?

MARIE VANDEUIL. – Il y a des gens qui font des trous dedans.

NATHALIE VANDEUIL. – Des gros trous.

SOPHIE VANDEUIL. – Des sacrément gros trous.

M^{ME} THIBAULT. – Des gens ? Qui font des trous ? Vous pouvez m'en dire un peu plus ?

MARIE VANDEUIL. – C'est des gens de l'Aube, je crois. (*À ses sœurs.*) Hein ?

NATHALIE VANDEUIL. – Oui, de l'Aube...

SOPHIE VANDEUIL. – De l'Aube, oui, c'est ça.

M^{ME} THIBAULT. – Donc, il y a des gens de l'Aube qui font des gros trous dans vos vignes.

MARIE VANDEUIL. – Oui, c'est ça. On peut dire ça comme ça.

NATHALIE VANDEUIL. – Oui, c'est bien ça.

SOPHIE VANDEUIL. – C'est tout à fait ça.

M^{ME} THIBAULT. – Et... Et pourquoi font-ils des trous, des gros trous, dans vos vignes, ces gens de l'Aube ?

MARIE VANDEUIL. – Ils disent qu'ils cherchent le corps de leur gamin.

NATHALIE VANDEUIL. – Oui.

SOPHIE VANDEUIL. – Oui.

M^{ME} THIBAULT. – Le corps de leur fils ?

MARIE VANDEUIL. – Ils disent que leur gamin, il a été tué à Rilly en septembre dernier et qu'il est enterré quelque part dans nos vignes.

NATHALIE VANDEUIL. – En plein milieu...

SOPHIE VANDEUIL. – En plein dedans.

M^{ME} THIBAULT. – Mais comment... ?

MARIE VANDEUIL. – Ils disent qu'ils ont des lettres qui le prouvent. Que c'est là, dans nos vignes, qu'il est enterré. Et ils font des trous.

NATHALIE VANDEUIL. – Des gros trous.

SOPHIE VANDEUIL. – Des sacrément gros trous.

MARIE VANDEUIL. – Ils font des trous partout dans nos vignes. Alors déjà, les barbelés, et puis les obus qu'on ramasse dans tous les coins, et puis les récoltes qui sont catastrophiques, moi je dis, ça suffit. Les trous, non.

NATHALIE VANDEUIL. – C'est assez.

SOPHIE VANDEUIL. – Il y en a marre.

MARIE VANDEUIL. – Il va falloir faire quelque chose, parce que sinon les trous, ils vont pas rester vides longtemps.

NATHALIE VANDEUIL. – Ah ça !

SOPHIE VANDEUIL. – Hmm.

M^{ME} THIBAULT. – Euh, oui, bon, enfin...

Les sœurs se lèvent.

MARIE VANDEUIL, à M^{me} Thibault. – Plus de trous.

NATHALIE VANDEUIL. – Fini.

SOPHIE VANDEUIL. – Hmm !

Les sœurs sortent.

ÉMILE PICARD, à Hubert Leprin. – Et vous, c'est pourquoi ?

HUBERT LEPRIN. – Oh, moi, je suis juste passé déposer un papier. (*Il donne le papier à émile Picard.*) Voilà. Dites, je voulais vous demander... C'est quoi, cette zone de confituralité ? Confi... ?

ÉMILE PICARD. – Ah, la zone de confidentialité ! Vous avez entendu ? Ah ! Ah, merci ! C'est une idée que j'ai eue, une idée magnifique...

HUBERT LEPRIN. – Mais ça consiste en quoi ?

ÉMILE PICARD. – Eh bien, vous savez, quand vous vous trouvez dans une file d'attente, il y a toujours des gens qui se pressent contre vous, qui se collent contre votre dos, et qui peuvent tout écouter de ce que vous êtes en train de raconter. Grâce à la zone de confidentialité, c'en est fini de ce genre d'inconvénient et...

HECTOR LEGENDRE. – Picard ? Il y a encore des gens ?

ÉMILE PICARD. – Euh, non, monsieur le maire. Enfin, si, les deux petits, là.

HECTOR LEGENDRE. – Quels petits ? De quoi parlez-vous, Picard ?

Hector Legendre s'approche et découvre Mathilde et Pierrot.

ÉMILE PICARD, à *Hubert Leprin*. – Et... écoutez, si le sujet vous intéresse, je serai ravi de vous en parler. Voulez-vous que nous nous retrouvions au café de la mairie tout à l'heure ? Vous m'avez l'air d'un homme intelligent et éveillé, ouvert au vent du progrès.

HUBERT LEPRIN. – Je... Oui, mais... C'est-à-dire...

ÉMILE PICARD. – Formidable ! C'est entendu. Je vous retrouve au café à dix-huit heures. Vous ne sera pas déçu. À tout à l'heure.

Hubert Leprin sort.

HECTOR LEGENDRE, à *Mathilde et Pierrot*. – Eh bien, les enfants, qu'est-ce que vous voulez ?

Mathilde et Pierrot font les petits chats.

ACTE 3

SCÈNE 1 : CHAMP DE BATAILLE

Après longtemps d'une marche au cours de laquelle ils auront croisé des soldats plus ou moins éclopés revenant du front provisoirement épargnés, les voilà arrivés au plus près de ligne de feu. À l'arrière-plan, une bataille fait rage : explosions, fumées, halètements, hurlements, mitraillage, etc. Cependant, la neige commence à tomber très doucement. En avant-scène, Mathilde et Pierrot sont tapis, terrorisés. La bataille cesse bientôt.

MATHILDE, *relevant la tête*. – C'était quoi, ça ?

PIERROT, *relevant la tête*. – La guerre, je crois que c'est la guerre.

MATHILDE. – Mais c'est horrible !

PIERROT. – Moi non plus, je n'imaginai pas ça comme ça.

MATHILDE. – Qu'est-ce qu'on fait ? Pierrot, qu'est-ce qu'on fait ?

PIERROT. – Tant pis... Maintenant qu'on y est, il faut continuer. Ils nous ont dit qu'il était par là. Duparc est ici, quelque part. On va le trouver.

MATHILDE. – Et si on ne le trouve pas ?

PIERROT. – Je ne sais pas. De toute façon, on n'a pas le choix. Regarde... On n'a pas le choix. Il faut continuer.

MATHILDE. – Je ne peux pas continuer.

PIERROT. – Il faut donc continuer. Si on s'arrête, on est mort. Attention, cache-toi.

Mathilde et Pierrot se cachent à nouveau. Entrent, hagards, Jules Bouvier et Gaston Lémérite, couverts de traces de poudre, en loques.

GASTON LÉMÉRITE, *jetant son calot par terre.* – Cette fois-ci... Cette fois-ci, je n'en peux plus... Cette fois-ci, cette fois-ci, j'en ai marre... Marre, marre, marre!

JULES BOUVIER, *pour lui-même, s'inspectant le corps.* – Rien. Rien. Rien, pas une égratignure. Pas une brûlure. Je n'ai même pas la gorge sèche. Ni le cœur qui bat trop fort. C'est comme si rien ne s'était passé...

GASTON LÉMÉRITE. – Parce que tu appelles ça, rien, toi? Mais tu es complètement maboul!

JULES BOUVIER. – Mais regarde! Je n'ai rien! Et toi non plus, tu n'as rien. On est damnés, je te dis, damnés! Condamnés à vivre pour l'éternité! À traîner le poids de notre faute

GASTON LÉMÉRITE. – Ah, mais tu es totalement siphonné! Ah, je n'en peux plus. Je me tire. C'est fini pour moi, tout ça, fini! (*Il jette sa plaque militaire.*) Fini!

Gaston Lémérite s'éloigne. Jules Bouvier le rattrape.

JULES BOUVIER. – Où est-ce que tu veux aller? Pour mourir, il faut rester ici. C'est ici que nous avons nos meilleures chances!

GASTON LÉMÉRITE. – Mais qu'est-ce que tu racontes, espèce de cinglé? Je n'ai pas envie de mourir, moi! Je ne suis pas damné, moi! J'ai fait mon travail de soldat, c'est tout! Et en plus, je l'ai bien fait. Mais maintenant, c'est fini, là. Moi, je me tire, je me tire! Je déserte!

Gaston Lémérite s'en va.

JULES BOUVIER. – Comment ça, tu désertes? Mais tu es fou! Ils vont t'attraper et tu vas te faire... Tu vas te faire fusil... Fusiller?... Attends! Attends-moi! J'arrive! Je veux venir!

Jules Bouvier court à la suite de Gaston Lémérite. Entrent le capitaine Riochet et le lieutenant Blanchard.

GASTON LÉMÉRITE, à Jules Bouvier. – Attention! Planque-toi! Les gendarmes!

JULES BOUVIER. – Les gendarmes?

Ils se cachent.

GASTON LÉMÉRITE. – Baisse-toi! (*Pour lui-même, à mi-voix.*) Nom de Dieu, déjà la flicaille sur le cul! Mais comment ils ont pu savoir? Hein? Comment? Ils ont des oreilles partout...

Riochet et Blanchard s'avancent.

RIOCHET. – Ils sont là, je peux les sentir.

BLANCHARD. – Ah bon, mon capitaine? Moi, je sens surtout qu'on devrait ficher le camp le plus vite possible. Ça sent la mort, mon capitaine, la mort et la poudre.

RIOCHET. – Ficher le camp, Blanchard, alors que nous touchons au but? Que nous sommes sur le point de mettre la main sur ces deux ignobles criminels?

BLANCHARD. – Honnêtement, mon capitaine? Oui, mon capitaine. Nous devrions fichez le camp, et maintenant, avant qu'ils ne reprennent leur dinguerie de bombardement!

RIOCHET. – Blanchard, reprenez-vous, nom d'un chien! Vous êtes un homme! Et qui plus est, un gendarme! Nous allons nous emparer de ces deux scélérats et leur faire payer le prix de leur forfait! Vous m'entendez, Blanchard?

BLANCHARD. – Oui, mon capitaine, je vous entends, mais ne criez pas si fort. Votre voix doit porter au moins jusqu'à Mulhouse.

JULES BOUVIER, à Gaston Lémérite. – Tu as entendu? Ils veulent nous attraper et nous fusiller! C'est nos rédempteurs! C'est la chance de notre vie. (*Se levant et se dirigeant vers Riochet et Blanchard.*) Hé ho! Hé ho! Nous sommes là! C'est nous, les criminels, c'est nous les damnés! Tuez-nous! Tuez-nous, par pitié!

Jules Bouvier expose sa poitrine.

GASTON LÉMÉRITE. – Non, mais il est demeuré, cette andouille! Qu'est-ce qu'il fout? Jules! Jules! (*Alertés, Riochet et Blanchard ont sorti leurs armes et visent Bouvier. Levant la tête.*) Ah, mais le con, mais il va se faire descendre!

Lémérite épaulé son fusil et tire deux fois, abattant coup sur coup Riochet et Blanchard, qui s'écroulent, morts.

JULES BOUVIER, contemplant les cadavres de Riochet et Blanchard. – Mais... Mais qu'est-ce que tu as fait?

GASTON LÉMÉRITE, prenant la veste et la casquette de Riochet. – Prends la veste de l'autre. Grouille-toi. On a une chance

de s'en tirer. Une chance minuscule, mais une chance. Allez, grouille.

JULES BOUVIER, *prenant machinalement la veste de Blanchard*. – C'était notre seul espoir de délivrance...

GASTON LÉMÉRITE. – écoute, Jules... écoute-moi bien... S'il y a une chose que je peux te promettre, c'est qu'un jour, tu finiras par mourir. Crois-moi.

JULES BOUVIER. – C'est vrai ? Je vais mourir ? Tu me le jures ?

GASTON LÉMÉRITE. – Oui, oui. Je te le jure. Ça, je peux te le jurer. Allez. Amène-toi.

JULES BOUVIER. – Tu es sérieux ?

GASTON LÉMÉRITE. – Oui, oui, viens.

Jules Bouvier et Gaston Lémérite sortent après avoir abandonné leurs fusils. Mathilde et Pierrot quittent leur cachette. Près des corps de Riochet et Blanchard, dans les affaires qu'ont abandonnées Jules Bouvier et Lémérite, Pierrot récupère deux poignards. Il en donne un à Mathilde, qui le glisse dans son manteau.

PIERROT, *désignant une direction*. – Par ici.

MATHILDE. – Tu es sûr ?

PIERROT. – Non.

Mathilde et Pierrot avancent et se retrouvent bientôt au beau milieu du champ de bataille, parmi les cadavres et les débris tordus d'arbres et de canons. Ils découvrent trois sorcières (Nona, Decima et Morta) en plein ménage des âmes : elles opèrent sur les morts de la bataille un genre de

toilette spirituelle en les dépouillant de leurs souvenirs les plus encombrants de manière à faciliter leur passage dans l'au-delà. Nona prépare le chaudron où seront consumés les souvenirs, Decima et Morta collectent les souvenirs dans l'âme des morts. Mathilde et Pierrot s'approchent d'elles à couvert et surprennent leur conversation. Dans un coin, Soldat 3, à l'agonie, pousse des râles par intermittence.

DÉCIMA, feuilletant une liasse de souvenirs et donnant ces derniers au fur et à mesure à Nona. – Marie... Fanette... Ana... Pauline... Incroyable... Vraiment incroyable... Regarde, tiens, encore : Perrine, Aïcha, Chantal, Maryse, Pascale... Des femmes, des femmes, toujours des femmes ! Yasmina, Doris, Fabienne, Marie-Pierre, Hannelore... Josepha, Judith, Myriam, Esther... Incroyable !

SOLDAT 3. – Maman... Maman... Maman...

NONA, à Soldat 3, apaisante. – Chut...

DECIMA, à propos de Soldat 3. – Tiens, tu vois ? Lui aussi : maman... Il y a plus de femmes dans l'âme de ces gars-là que dans un couvent. C'est une vraie volière. Ils ont tous une dans la tête. Tous. Au moins une. Tiens, regarde celui-là. Trois, qu'il en a. Non, quatre ! Quatre femmes : Margot, Violette, Lison, Aurélie... Et cætera, et cætera. Tiens.

Decima donne le souvenir à Nona qui l'ajoute aux autres dans le chaudron.

NONA. – Que veux-tu dire, ma sœur ? Qu'est-ce qui te trouble ?

DECIMA. – Ce qui me trouble ? Mais qu'est-ce qu'ils font avec toutes ces femmes dans la tête ? Je veux dire ici, dans ce borborygme.

Ils se font la peau, ils s'entretuent, ils s'étripent comme des moutons... Tous avec des femmes, là.

NONA. – Ils font la guerre, Decima. Hélas.

DECIMA. – Oui, je sais qu'ils font la guerre, merci. Mais quand on y pense, avec toutes ces femmes qui les attendent, qui les aiment, qu'ils aiment... Tiens, au hasard... (*Cherchant un mort parmi les morts.*) Tiens, toi. Viens voir là...

NONA. – Non, ma sœur, non, il ne faut pas...

DECIMA. – Si, si, juste pour te montrer, rien qu'un instant... (*Decima prononce une formule magique de résurrection. Le mort revient à la vie.*) Bon, toi, dis, tu l'aimais, cette... (*Trouvant le nom dans l'âme du mort-vivant.*) Hélène. Cette Hélène, là, tu l'aimais ? Hein ?

SOLDAT 1. – Euh... Hélène, oui. Oh oui, je l'aime...

SOLDAT 3. – Maman... Maman...

NONA, à Soldat 3, apaisante. – Chut...

DECIMA, à Soldat 1. – Eh bien, pourquoi tu n'es pas resté près d'elle, alors ?

SOLDAT 1, hésitant. – Je ne sais plus... Je ne me souviens plus très bien... Je crois qu'on nous a dit qu'il fallait partir... Et puis... Et puis je ne sais plus...

DECIMA. – Mais Hélène, elle, tu t'en souviens ? Hein ?

SOLDAT 1. – Oh oui, oui. Oui, de tout. Elle me grattait la tête, comme ça... Ah!...

DECIMA. – Bon, très bien. Et la guerre ? Hein ? La guerre ? Rien, hein ? Non, tu ne te rappelles pas ? Tu ne sais même pourquoi tu l'as faite, je parie ?

SOLDAT 1, *étonné*. – Euh... Ah non... (*Un temps.*) Enfin, si... Je... Euh... Pour la France, je crois... Je crois... Oui... La France...

DECIMA. – La France ? Qui c'est encore, celle-là, France ?

NONA. – C'est le nom du pays où nous sommes.

DECIMA. – Ah, oui, c'est vrai, j'oubliais.

NONA. – Laisse-le se reposer à présent.

DECIMA. – Attends, attends. Encore juste une chose...

SOLDAT 3. – Ah... J'ai mal... Maman...

NONA, *à Soldat 3, doucement*. – Chut...

DECIMA, *au mort*. – Alors, toi, on te dit : « Pars pour la guerre, va mourir, la France, patati patatère ! » et tu fonces, comme ça, tu fonces comme un seul homme ?

SOLDAT 1. – Je ne sais plus... Je... Non, je n'étais pas tout seul... On était... Euh... Et puis... Et puis il y avait le... L'amour de la patrie. Voilà... L'amour de la patrie... Enfin, je crois...

DECIMA. – Ah, oui, bon, d'accord. Mais cette patrie, tu l'aimais plus que Hélène ?

SOLDAT 1. – Ah non ! Non, non, non, non. Hélène, elle me grattait la tête, avec ses doigts comme ça. Et puis le dos aussi. Et puis aussi, avec ses... elle...

DECIMA. – Oui, bon, bon, c'est bon, ça va. Allez, dors maintenant, repose-toi... (*Lisant son nom sur le revers de sa veste.*) Paris,

Pâris de Troyes. Ton voyage va bientôt commencer. Tu vas tout oublier.

SOLDAT 1. – Hélène ? Je vais oublier... ?

DECIMA. – Chut... (*Decima prononce une formule magique. Le mort reprend sa position de cadavre. Décima cueille le souvenir d'Hélène et le donne à Nona.*) Tu vois ce que je veux dire ? Ils sont tous là pleins d'amour et ils fichent la tripe à l'air. Tu trouves ça normal, toi ? Tant d'amour et toute cette tripe, là, partout répandue ?

NONA. – Depuis que le monde est monde, il en a toujours été ainsi, Decima. Hélas.

DECIMA. – Peut-être bien, oui. Mais chaque fois, je m'étonne. Tant d'amour. Tant de tripes. Pff...

MORTA, *consultant un souvenir de sa liasse.* – En tout cas, celui-ci, ce n'est pas l'amour d'une femme qui l'occupe. « Philippe, Philippe, mon Philippe... » (*Donnant à Nona sa liasse de souvenirs.*) Tiens.

DECIMA. – Oui, enfin, homme, femme — l'amour quoi. C'est ça que je voulais dire.

SOLDAT 3. – Maman... Maman, j'ai mal...

DECIMA, *à Soldat 3, agacée.* – Ah, chut !

NONA, *à Morta.* – Tu as fini, ma sœur ?

MORTA, *montrant Soldat 3.* – Bah, je ne sais pas. On peut peut-être l'attendre un peu, celui-là. Il n'en a plus pour bien longtemps.

SOLDAT 3. – Reuh... Reuh...

NONA, à Soldat 3. – Chut... (À Morta et Decima.) Fumons, mes sœurs. (Elles allument chacune une longue pipe de bois.) Quelle rude journée! Trois cent trente-sept ici. Presque six mille sur l'ensemble du front. Et ce n'est pas fini. Nous devons ensuite partir pour le désert de Syrie...

MORTA. – Qu'est-ce qu'il y a encore, là-bas?

NONA. – Les Arméniens. Kurdes et Turques les font périr en grand nombre, par le feu, la faim et la torture.

MORTA. – Ah, pff!

NONA, à Morta. – Arme-toi de courage, ma sœur, car ensuite nous devons encore voler jusqu'aux plaines d'Ukraine.

DECIMA. – Ah, non, pas l'Ukraine! Pas encore l'Ukraine!

NONA. – Hélas...

DECIMA. – Je déteste l'Ukraine. Avec leurs petits villages tout fleuris, leurs clochers en bois, les toits de chaume. Ah, c'est tellement mignon, tellement paisible... Et puis d'un coup, d'un coup d'un seul, on ne sait pourquoi, les voilà qui pillent, qui violent, qui tuent, qui assassinent. Et leurs propres voisins de surcroît. Leurs propres voisins!

NONA. – Hélas...

DECIMA. – Ils m'énervent! Ils m'énervent! Ils m'énervent! C'est fou ce qu'ils peuvent m'énervent!

MORTA. – Ouais. Ouais... Mais le pire est devant nous.

NONA. – Morta!

MORTA. – Quoi?

NONA. – Tu as encore lu l’avenir. Dis-moi la vérité. Morta !

MORTA. – Ah!...

NONA. – Morta !

MORTA. – Oui, oui... Oui, et alors ?

NONA. – Tu n’as pas le droit ! Et tu le sais bien !

MORTA. – Ah, écoute, il faut bien que je prépare un peu les emplois du temps.

DECIMA, à Morta, intéressée. – Alors ?

NONA. – Tss ! Decima !

MORTA. – Dans vingt-cinq, trente ans, l’Allemagne, l’Ukraine, la Pologne, la Russie : partout.

DECIMA. – Eh bien quoi ?

MORTA, montrant le champ de bataille. – À côté, là, tout ça, tout ça, ce n’est rien. À peine une répétition générale.

NONA. – Morta !

MORTA. – Ça va être — pff ! Ah, puis ce n’est pas tout ! Le Maghreb, l’Afrique... L’Asie ! L’Asie, oh la la !

NONA. – Ça suffit ! Nous verrons bien. L’avenir ne nous appartient pas.

DECIMA. – Ouais. Ben, il ferait mieux. Quand on voit ce qu’ils en font. On n’est pas prêtes de prendre des vacances. Et puis on a du retard en la matière, moi je vous le dis !

NONA. – Ça suffit.

SOLDAT 3. – Ah, Maman... Mam — arg !

MORTA, *jetant un œil sur Soldat 3.* – Ah, il est mûr à point, je crois.

Morta s'en va cueillir les souvenirs de Soldat 3.

NONA. – Bien. Mes sœurs, nous allons pouvoir à présent, comme c'est notre rôle depuis la nuit des temps, confier ces jeunes âmes au vaisseau de l'éternel. Déjà, le souvenir de leurs amours s'efface et leur âme légère vogue vers l'au-delà...

MORTA, *lisant le souvenir de Soldat 3 à Decima et le donnant à Nona.* – Tiens. Encore une. Félicie.

DECIMA. – Hum.

NONA. – Vos mains, mes sœurs. Unissons-nous, formons le cercle...

Debout, Nona, Morta et Decima se donnent la main autour du chaudron. Nona commence à entonner un chant magique, que reprend Morta.

DECIMA. – Attendez! (*Un temps.*) Nous ne sommes pas seules...

Les trois sorcières hument l'air ambiant.

NONA. – Ah, oui. Et c'est très inhabituel...

Morta, flairant une piste, débusque Mathilde et Pierrot.

MATHILDE & PIERROT. – Ah!

Morta les porte jusque devant ses sœurs.

NONA. – Qu'est-ce que c'est que ça?

DECIMA. – Des enfants.

MORTA. – Des enfants vivants.

NONA. – Ils nous voient... (*Nona fait un geste de la main devant les yeux des enfants qui réagissent en reculant.*) Ils nous voient ! Ils nous voient ! C'est impossible ! Ils respirent, ils vivent ! Impossible ! Impossible ! La frontière qui sépare la vie de la mort ne se franchit qu'une fois l'âme arrachée au corps !

MORTA. – Ouais. En tout cas au moins les pieds devant.

NONA. – Le fleuve ne coule que dans un sens.

DECIMA. – Il y a peut-être eu une petite erreur d'écluse. Enfin, je dis ça, moi...

NONA, à *Mathilde et Pierrot*. – D'où venez-vous, mortels ? D'où venez-vous et que cherchez-vous, ici, aux frontières du royaume des morts ? Parlez !

PIERROT. – Euh... On vient de... de... de...

NONA. – De-de ?

PIERROT. – De... de... de Rilly-la-Montagne.

DECIMA, à *Morta*. – Où c'est, ça ?

MORTA. – Par là, je crois.

MATHILDE. – Et... Et... On... on... on... on che... che...

NONA. – Vous che-che ?

MATHILDE. – On... on... on cherche !

NONA. – Vous cherchez ?

PIERROT. – On cherche le co... co... co... co...

NONA. – Le ?

PIERROT. – Le co... co... co... co...

DECIMA, à Morta. – Un perroquet ?

MATHILDE & PIERROT. – Le colonel Duparc !

Un temps.

NONA, à Morta et Decima. – Qui que c'est, celui-là ?

MORTA. – Prr !

DECIMA. – Pas ça en rayon, moi.

MORTA. – Jamais entendu parler.

NONA, à Mathilde et Pierrot. – Vous cherchez un vivant parmi les morts ?

MATHILDE. – Euh, non, en fait c'est...

DECIMA. – Parce que là, vous ne risquez pas de trouver, hein. Sincèrement.

MORTA. – Ah ça, hein !

MATHILDE. – En fait, il a... il a tué papa.

PIERROT. – Il l'a fait exécuté, alors que papa n'avait rien fait !

MORTA. – Ah, le salaud.

DECIMA. – Dégoûtant. Comment il s'appelle, votre colonel ?

NONA, à Decima. – Decima ! Que fais-tu ?

DECIMA. – Ben, on va les aider à le retrouver, ce sale type. Il n'est même pas mort.

MORTA, consultant la liste de tous les morts du monde. – Non. Pas mort. Non.

NONA. – Mais c'est interdit ! C'est enfreindre une des lois de l'univers !

DECIMA. – Elles n'ont pas l'air de les gêner beaucoup, les lois de l'univers. Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit la visite de deux gamins vivants, hein ? Allez, Nona, un bon geste...

MORTA. – Oui, quoi, c'est vrai...

Un temps.

NONA, à Mathilde et Pierrot. – Il est vraiment... méchant ?

MATHILDE. – Oh oui, madame, il est très méchant. (*Montrant le champ de bataille.*) Tout ça, c'est lui. Tout ça... Tout ce...

PIERROT. – Et puis il y a maman...

Un temps. Decima passe sa main au-dessus des têtes de Pierrot et Mathilde pour y lire ce qui est arrivé à leur mère.

DECIMA. – Ah, oui, leur mère aussi. Ah, non, c'est un vrai salaud. On ne peut pas laisser passer ça. Nona...

NONA, *soupirant*. – Bon. (*À Mathilde et Pierrot.*) Le colonel Duparc, quel régiment ?

PIERROT. – Le vingtième.

Nona cherche parmi les cadavres. En dénicher un.

NONA, à Soldat 2. – Viens. Lève-toi. Reprends tes esprits... (*Soldat 2 se redresse et fait face à Nona.*) Reprends ta mémoire. Reprends ta parole.

SOLDAT 2, *criant*. – Ah !

NONA. – Apaise-toi. Voilà. écoute. écoute ma question... Par quel chemin faut-il aller pour rejoindre ton régiment ?

SOLDAT 2. – Dans le bois déchiré, par la sente ensanglantée, marcher de pied ferme, éviter la mitraille, à la croix renversée

tourner, marcher encore, le terrain est miné, gare aux barbelés, à l'orée du bois un cheval est couché, l'enjamber, continuer, le sentier mène au village, aux ruines de l'église, dans la paille étalée, je dors.

DECIMA, *en aparté à Morta.* – Ah, j'adore quand elle fait ça !

MORTA. – Ouais.

NONA, *à Soldat 2.* – Dors. Dors à présent. Dors à jamais. (*Soldat 2 se couche. À Mathilde et Pierrot.*) Vous savez ce que vous vouliez savoir.

MATHILDE. – Euh...

PIERROT. – Ben...

NONA. – Qu'y a-t-il encore ?

DECIMA. – C'est vrai que c'est toujours un peu confus, quand tu les fais parler. C'est beau, hein, mais c'est... Bref. (*À Pierrot et Mathilde.*) En fait, bon, vous prenez par là, vous suivez le sentier, vous faites attention aux barbelés, aux mines, tout ça. Et puis quand vous verrez un cheval crevé, vous continuez jusqu'au village en ruines. Il est là, le régiment.

MATHILDE. – D'accord.

PIERROT. – Merci.

DECIMA. – Filez.

MATHILDE. – Au revoir, madame.

PIERROT. – Au revoir.

Pierrot et Mathilde sortent.

DECIMA. – Braves gamins, va...

MORTA. – Ouais. Bon, allez, on s'y met.

NONA. – Oui, mes sœurs. J'espère que tout cela n'aura pas de conséquence fâcheuse.

DECIMA. – Mais non, mais non...

Les trois sœurs se donnent la main autour du chaudron, entonnent une brève incantation, puis disparaissent dans le nuage de fumée provoqué par la combustion des souvenirs des amours des morts.

SCÈNE 2 : SOUS LA NEIGE

Mathilde et Pierrot s'éloignent du champ de bataille et s'engagent dans un bois en partie déchiqueté. La neige tombe dru à présent, couvrant tout. Auguste et Mathurin la figurent en jetant sur les enfants des plumes. Dans le bois, des blessés agonisent et appellent qui de l'aide, qui leur mère. Mathilde et Pierrot ont froid. Mathilde trébuche et chute sur ses genoux.

MATHILDE. – Alors, voilà. Je suis tombée. Nous sommes entrés dans la forêt, je suis tombée...

PIERROT. – Ce n'était plus une forêt, c'était un désastre. Ici et là, des morts coupés en deux, et des blessés qui gémissaient, et personne, non, personne ne venait, personne n'entendait les blessés qui gémissaient dans la forêt, personne. Ils mourraient.

MATHILDE. – C'était comme la grande carte du monde, tu te souviens, au mur de la communale, la grande carte du monde déchirée d'un seul coup en tous petits morceaux d'hommes jetés

par terre, hommes d'Asie, d'Allemagne, de France, d'Afrique ou d'Angleterre, du rose, du vert, du jaune, du bleu, du rouge...

PIERROT. – ... les métropoles et les empires, les fleuves et les usines, les montagnes et les royaumes...

MATHILDE. – ... et d'où qu'ils soient pareillement leur sang se répandait, pareillement dans la neige mêlée de boue, d'où qu'ils soient. Et la neige gelait, et la boue gelait, et ils gémissaient, et tout était calme.

PIERROT. – La neige tombait, nous avançons pas à pas, nous continuions d'avancer, pied pris dans la boue, pied pris dans la neige, pied pris dans le sang, — (*à Mathilde* —) attention barbelés, trou d'obus —, la neige craquait sous nos pas...

MATHILDE. – ... branches mortes, cadavres, blessés, blessures, troncs d'hommes, troncs d'arbres. Pierrot, attends-moi. Chevaux ouverts en deux, leur œil rond tourné vers le ciel. Un homme a dit, il était couché, il gémissait : « Vous vous souviendrez ? »

PIERROT. – Non. Non, non. (*À Mathilde.*) Viens. On vous oubliera, on oubliera tout ça, — (*à Mathilde* —), viens, viens — vous et vos blessures, vous et vos morts, on oubliera tout. Sur vos corps, on plantera du blé, des vignes, des villes et des forêts. On vous oubliera. On oubliera tout.

MATHILDE. – On recommencera tout. En mieux. Hein, Pierrot ? On reprendra la carte de la communale, on effacera les couleurs, les pointillés, on recommencera, comme si de rien n'était, comme si rien jamais ne s'était passé. Vous serez morts pour rien dans la forêt sous la neige. Elle vous engloutira, la neige, et les arbres repousseront. Moi, demain, je serai vivante, moi. C'est moi le printemps, c'est moi. Et vous, vous êtes morts. Nom de Dieu,

ce que j'avais peur ! Pierrot ! Et c'est là que je suis tombée. Pierrot... Pierrot... Attends-moi. (*Un temps.*) J'ai froid ! J'ai froid, j'ai froid...

PIERROT. – Tu peux te relever ? Tu peux marcher ?

MATHILDE. – Je ne sais pas... Non. Non, je n'y arrive pas...

PIERROT. – Je vais t'aider. Viens, accroche-toi à moi...

Mathilde s'accroche à Pierrot. Ils font quelques pas et chutent.

MATHILDE. – Pierrot... Pierrot... Non... Non, j'ai trop froid, je n'en peux plus...

PIERROT. – Mathilde, lève-toi ! Lève-toi, je t'en prie...

MATHILDE. – Non, non, non... J'ai trop froid. Je ne sens plus mes pieds.

PIERROT. – Attends, attends. Attends, je vais faire un feu, je vais faire un feu...

MATHILDE. – Oui, c'est ça, Pierrot, fais-moi un feu, fais-moi un feu...

PIERROT. – Oui, je vais te faire un feu. Attends, attends...

Tout le temps que Mathilde parle, Pierrot entreprend de faire un feu et échoue à l'allumer.

MATHILDE. – Oui, un bon feu, parce que j'ai froid, moi, j'ai trop froid... Hein, qu'il fait froid, Pierrot ? Il fait vraiment trop froid, tellement froid partout, il fait froid partout... D'où il vient, tout ce froid ? Pierrot ?

PIERROT. – Je suis là.

MATHILDE. – Tu sais, toi, d'où il vient, tout ce froid, Pierrot ?
Et la neige ? D'où elle vient, la neige ? Pierrot ?

PIERROT. – Je suis là, Mathilde.

MATHILDE. – Tu ne m'abandonnes pas, hein ?

PIERROT. – Je suis là, je suis là...

Mathilde a fermé les yeux.

MATHILDE. – Tu ne me laisses pas toute seule, Pierrot. Je suis toute petite, moi, je suis toute petite, et puis j'ai froid, j'ai tellement froid... Si tu savais comme j'ai froid, mon Pierrot...

PIERROT. – Je sais, Mamat. Je sais... Je te fais un bon feu...
(*Pierrot brûle en vain sa dernière allumette.*) Je fais un bon feu pour toi... (*Pierrot se colle à Mathilde et la prend dans ses bras.*)
Voilà. Il est allumé. Il flambe. Il flambe. Il flambe comme le feu dans la cheminée à la maison. C'est le même feu...

MATHILDE. – Oui, le feu de la maison...

PIERROT. – Il est tout pareil, il est même encore plus beau...

MATHILDE. – Encore plus chaud...

PIERROT. – Oui, encore plus chaud... Il est encore plus chaud...

Mathilde et Pierrot perdent connaissance. Auguste et Mathurin continuent un moment de faire tomber la neige sur eux, puis ils arrêtent.

SCÈNE 3 : MIRACLE

Entre Armande, suivie d'Antoine. Pendant qu'ils parlent à l'avant-scène, Mathurin et Auguste emportent les enfants vers le village de Souain.

ANTOINE. – Les temps sont durs, il payait bien, et nous voilà, nous, à jouer les utilités pour l'agrément d'un colonel amateur d'art dans un petit village traversé d'hommes en troupeau à deux kilomètres de la ligne de feu. Les temps sont durs. Le village s'appelait Souain. Il logeait, le colonel, dans le presbytère et nous dans la petite maison d'en face. Les hommes, eux, la rue, les granges, ce qui restait du village. On répétait Phèdre, on nous avait appris le maniement des masques à gaz. Plusieurs fois par jour, la terre tremblait, les murs tremblaient, l'air s'emplissait d'un fracas assourdissant. Le soir, l'ordonnance venait nous chercher, on traversait la rue boueuse et glacée, encombrée d'hommes exténués, et dans le salon du presbytère, pour le colonel et pour lui seul, on jouait. C'était Phèdre, c'était Hamlet — après tout, il payait, il payait bien. La peur nous avait quittés, le front ne bougeait pas, Baramu disait qu'il était stable. La stabilité coûte cher — les bois alentour formaient une ligne sombre au-delà de laquelle quelque chose, le front, avalait chaque jour des dizaines d'hommes, parfois des centaines. Pour l'évacuation des blessés, c'était un chantier sans nom. Le village ne compte qu'une seule rue étroite. Les ambulanciers manœuvraient comme ils pouvaient, mais avec la neige qui tombait et qui n'arrêtait pas de tomber, on n'en vit bientôt plus un seul. Les hommes mouraient à même la rue, dans cette unique rue étroite. Et c'est là qu'a eu lieu le miracle. C'est ainsi que les hommes du régiment l'ont appelé,

le miracle. C'était après une attaque particulièrement violente. Deux brancardiers reviennent des bois. Il a fallu, pour qu'ils puissent partir, attendre que la neige tombe moins fort, on n'y voyait pas à deux mètres. Bref, ils sont partis après l'attaque avec d'autres pour le front, le champ de bataille. Et voilà que deux d'entre eux reviennent en courant.

ARMANDE. – « Place, place ! » qu'ils crient. « Miracle, miracle ! » Comme ça, tout debout au milieu de la rue, en sautant par dessus les blessés et les agonisants. Ils triment leur brancard comme des porteurs de reliques. « Miracle ! Miracle ! » Et sur le brancard, pas de relique, les deux gosses enlacés, Mathilde et Pierrot — on ne connaît pas encore leurs noms, évidemment. « Vivants ? » qu'ils demandent les hommes, les valides, penchés sur les gamins enlacés, tout bleus, à moitié gelés. « Vivants ! Oui, vivants ! Miracle ! Miracle ! » Chez le colonel, on n'ose pas, mais chez nous, oui, bien sûr. On bourre le poêle de charbon, on tisonne. On les déshabille, on les frictionne, Mathurin concède un peu d'eau-de-vie. Les grosses paluches de tueurs qui se mettent à frotter la peau des anges. On n'en revient pas. Les hommes n'en reviennent pas. Eux, ils savent très bien ce qu'il y a au-delà de la ligne sombre du bois, là-bas, au-delà des forêts : on n'en revient pas de là-bas, pas comme ça. « Miracle... Miracle... » On le criait tout à l'heure, maintenant on le murmure. On trouve à Pierrot des ressemblances avec un fils, avec un frère, un jeune frère. « C'est le portrait de mon petiot tout craché... » « Mon Dieu, Jésus, Marie, Joseph, c'est tout mon frangin... » On murmure, on pleure presque. Et Mathilde, c'est l'infante, la gamine, la marmouflette. « Mais frictionne, toi, frictionne ! Ils respirent, ils respirent au moins ? Ils respirent ? » On se penche, on écoute,

on guette. Et voilà : un souffle, un tout petit souffle, un tout petit souffle de rien, un souffle minuscule. C'est Mathilde qui l'exhale. Du rose, du rose à ses joues! « Et lui! Et lui! Donne ta bouteille toi! Donne! » Mathurin voit toute son eau-de-vie y passer, mais Pierrot, qui ressemble à un fils, qui ressemble à un frère, Pierrot revient, Pierrot revient à son tour! « Reuh! Reuh! » Il y en a un qui crie « Alléluia! » et puis un autre « Putain de bordel de merde! » Et puis il y a eu le gros silence. Ils ont regardé Mona. Puis il m'ont regardée. Question de poitrine, à tous les coups. Deux femmes dans un village à deux kilomètres de la ligne de front... De toute façon, c'était ça ou bien quoi? Alors, va pour jouer les nourrices un moment.

MONA. – Moi, les gosses, pff... Mais là... Je ne sais pas... Des gosses, des gosses dans des états terribles, j'en ai vus partout. On en voit tous, il y en a partout. Aux portes des villes, à la sortie des usines. Dans les rues. Dans des cours de ferme, où ils valent moins que le cheval. Sur des bateaux, fuyant des guerres. Des gosses malades, avec rien sur la peau et la peau sur les os. Dans des asiles, dans des prisons. Des gamins, des gamines à l'encan dans des bordels. J'en ai vus souvent. On en voit tous. Et parfois aussi, j'en ai chassés, agacée, qui mendiaient à la table du restaurant où je dînais ce soir-là. Dans les bons jours, on les congédie d'une piécette, ils disparaissent, il doit y avoir un trou d'où ils sortent et où ils rampent une fois la piécette obtenue ou bien le coup de pied au cul. Ils disparaissent, on oublie, jusqu'au prochain, qui n'est pas le même, mais qui n'a pas de nom, qui n'a pas de nom non plus, qui n'en aura jamais. On s'en fait des raisons. Des milliers de raisons pour que ces gosses meurent sans qu'on n'y puisse rien, sans qu'on n'en sache grand-chose. Des milliers de

raisons qui forment un voile devant les yeux. C'est comme ça. C'est la vie. On y peut quoi ? Et c'est vrai sans doute, on n'y peut quoi ? Mais là, dans la neige, dans cette forêt démolie, dans cette forêt sans dessus dessous, avec partout des cadavres, partout du barbelé, là, dans la neige, dans cette forêt, ces deux mêmes, deux chiards qu'à Paris je n'aurais même pas remarqués, à peine deux taches plus sombres sur les murs noirs de suie, dans le pire des cas un léger contretemps, là, dans la neige, peut-être parce que ça me rappelait les contes de mon enfance, la neige et la forêt... Et peut-être aussi, il faut bien l'avouer, peut-être aussi à cause de ce geste agacé que j'avais eu un soir au restaurant...

ARMANDE. – On va bien dégotter quelque chose à leur coller sur le dos dans les costumes, hein ? Ce serait un monde si on n'avait pas deux, trois babioles à leurs tailles...

MONA. – Voyons voir...

Armande et Mona fouillent dans une malle et habillent petit à petit Mathilde et Pierrot en personnages d'Alice au pays des merveilles.

ARMANDE. – Et les voilà parmi nous, qui se remettent, qui se réchauffent, qui se retapent. Ça ne demande pas longtemps. Ça va vite à cet âge-là. Les hommes passent les voir. « Alors, comment que vous vous êtes retrouvés là, les minots ? » « Ben, on ne sait pas, on ne sait plus... » « Tu veux bien embrasser ça, gamin, avant que je parte, s'il te plaît ? » Ils leur donnent à embrasser un portrait de gosse, un portrait de femme ou même un briquet. Ils espèrent quelque chose. Les miracles, hein...

MATHURIN. – Pendant ce temps-là, on répète l'Aiglon, du Rostand...

AUGUSTE. – Et Mathurin fait la gueule...

MATHURIN. – Oui, bien sûr, je fais la gueule. C'est infâme, cette pièce.

AUGUSTE. – Oui, mais il paie et il paie bien ! Alors !...

ANTOINE. – Et puis on le joue, l'Aiglon. Et puis on joue du Hugo. Et puis du Racine. Et puis tous les jours la terre tremble et tous les jours des hommes meurent, avalés par la boue là-bas, au-delà des forêts. Et puis les gosses vont mieux, ils vont de mieux en mieux.

AUGUSTE, *regardant par la fenêtre*. – La neige a fondu... Qu'est-ce qu'il fiche ?

MATHILDE, *à Armande et Mona*. – Vous êtes qui ? Vous faites quoi ? Vous faites quoi ici ?

ARMANDE. – On est qui ? On fait quoi ? On est qui on veut. On fait ce qui nous plaît.

MONA. – On est reine...

ARMANDE. – On est princesse...

MONA. – Catin...

ARMANDE. – Souillon.

MONA. – Servante.

ARMANDE. – Duchesse.

MONA. – Meurtrière.

ARMANDE. – Sainte !

MONA. – On est qui on veut.

ARMANDE. – On est comédiens.

MATHILDE, *montrant Auguste, Mathurin et Antoine.* – Et eux ?

ARMANDE. – Princes. Rois. Maquereaux. Assassins. Domestiques.

MONA. – Bourgeois. Mages. Malades.

ARMANDE. – Ce sont des comédiens aussi. Et vous ? Vous êtes qui ?

PIERROT. – Nous, on n'est personne.

AUGUSTE, *cessant de regarder par la fenêtre, impatient.* – Bon alors, qu'est-ce qu'on lui joue demain, à Duparc ? Qu'est-ce qu'il fiche, l'autre, là, le Baramu ? (*À Mathurin.*) Il n'est toujours pas venu, Baramu ?

MATHURIN. – Non, pas encore. Il ne devrait pas tarder.

ANTOINE. – Tenez, le voilà.

MATHILDE, *à Armande.* – Duparc ?

ARMANDE. – Duparc, oui... Et alors ?

Entre Baramu, essoufflé, un livre à la main.

BARAMU. – Ah, pfou ! J'ai eu un mal fou à le trouver. Le colonel avait laissé son exemplaire à Châlons... Il a fallu que je coure dans tous les sens...

ANTOINE. – Qu'est-ce que c'est ?

BARAMU, *à Antoine.* – Un livre que sa fille adorait.

ANTOINE. – Sa fille ?

BARAMU. – Oui, elle est décédée il y a quelques années et c'est demain le jour de son anniversaire... Le colonel aimerait que vous... que vous en jouiez quelques passages... C'est une histoire de... de... Enfin, bon, vous lirez... Vous verrez, c'est... Bon, je vous laisse...

Baramu sort en donnant le livre à Auguste.

AUGUSTE, *lisant la couverture.* – Mais ho ho ! Hé, dites, ho, le bouquin, là, vous ne l'avez pas en... ? (*Un temps. À Mathurin.*) Mathurin, l'anglais ?

MATHURIN. – Oui, eh bien quoi, l'anglais ?

AUGUSTE. – Ton anglais ?

MATHURIN. – Mon anglais ? Ah, mon anglais ! Euh... Maille tailor iz riche. Zatss halle.

AUGUSTE. – Zatss halle ?

MATHURIN. – Ben oui, c'est tout.

AUGUSTE. – Mona ?

MONA. – Quoi ?

AUGUSTE. – L'anglais ?

MONA. – Pff... Aille ouante tou quisse you.

AUGUSTE. – Zatss halle ?

MONA. – À peu près.

AUGUSTE. – Armande ?

ARMANDE. – Hands off, bastard. More champagne, please. Never on first date. O, what a lovely diamond !

AUGUSTE. – Bon, d'accord. Antoine ?

ANTOINE. – I'm sorry, Auguste...

MATHILDE. – Moi, je sais parler anglais.

ANTOINE. – Ah oui ?

ARMANDE. – Ah oui ?

AUGUSTE, *donnant le livre à Mathilde.* – Tiens. Qu'est-ce que c'est que ce bouquin ?

MATHILDE, *lisant la couverture.* – Alice in wonderland. Alice au pays des merveilles.

AUGUSTE. – Eh ben, on n'est pas sortis de l'auberge.

SCÈNE 4 : VENGEANCE

Le colonel Duparc, seul spectateur d'« Alice au pays des merveilles », applaudit les comédiens qui saluent. La troupe se retire, sauf Mathilde et Pierrot qui se cachent dans l'ombre, après avoir subtilisé le revolver et le poignard de Duparc. Baramu entre et allume une lampe à pétrole.

BARAMU. – Bonne nuit, mon colonel.

Baramu sort. Le colonel Duparc quitte le fauteuil qu'il occupait au cours de la représentation et prend un portrait de sa fille posé sur un bureau ou une commode.

DUPARC, *au portrait.* – J'espère que ça t'a plu, mon ange. Mais oui, ça t'a plu. C'était ton livre préféré. Comme ils étaient drôles, ces deux nains ! Tu as vu ? Ils t'ont fait rire ? Je sais qu'ils t'ont fait rire. (*Commençant à déboutonner sa veste ou sa chemise,*

chantonnant.) Coupez-leur la tête, coupez-leur la tête... Ha ha ha! Coupez-leur la tête... (*Chantonnant sur l'air d'« Alouette, je te plumerai ».*) Et la tête, et la tête, et les jambes, et les jambes... Coupez-leur la tête... Dors bien et bon anniversaire. (*Il range soigneusement le portrait dans une valise. Déplaçant la lampe à pétrole pour se diriger vers son lit — ? —, découvrant successivement Mathilde et Pierrot, toujours en costumes.*) Ah! Qu'est-ce que c'est? Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous faites là? (*Regardant de plus près Mathilde et Pierrot.*) Vous êtes ces nains, ces nains qui jouaient dans la pièce. Qu'est-ce que vous faites ici? Baramu vous a déjà payés. Sortez. (*Appelant.*) Baramu!

PIERROT. — Chut...

DUPARC. — Comment?

PIERROT. — Chut... Moins fort. Chut.

Mathilde déplace le fauteuil et le place derrière le colonel.

PIERROT, *piquant l'estomac du colonel du canon du revolver.* — Assis.

DUPARC, *ricanant.* — Ah... Mais...

MATHILDE. — Assis.

DUPARC, *regardant le poignard.* — C'est mon... C'est... (*Regardant Mathilde et puis Pierrot de plus près.*) Vous n'êtes pas des nains...

PIERROT. — Ah, non. On n'est pas des nains. Assis.

DUPARC. — Qu'est-ce que vous me voulez?

MATHILDE. — Assis!

Duparc s'assoit.

DUPARC. – Ah, je sais qui vous êtes. Vous êtes les miraculés de la forêt. Les enfants qu'on a trouvés dans la neige. C'est ça. Oui, c'est ça. J'ai fait prévenir les services sanitaires. On va bientôt s'occuper de vous. On va vous emmener, on va... on va s'occuper de vous. (*Mathilde, postée derrière le fauteuil, pose la lame du poignard sur le cou du Duparc.*) Ah! Qu'est-ce que c'est que ça? (*Un temps.*) Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez?

MATHILDE. – Chut. Chut. S'il vous plaît. Chut. (*Un temps.*) Voilà. Chut. Comme ça. C'est bien.

DUPARC. – Qui êtes-vous?

PIERROT. – On n'est pas des nains.

MATHILDE. – Je ne suis pas Alice. (*Montrant Pierrot.*) Ce n'est pas le chapelier.

Pierrot ôte le chapeau-clac trop grand qu'il porte.

PIERROT. – On est qui? Ah, c'est embêtant. C'est qu'on est devenu beaucoup de choses depuis quelque temps. C'est dur à dire. Hein, Mathilde?

MATHILDE. – Oh, moi, je sais bien qui je suis. Je suis le printemps.

PIERROT. – Ah, oui, le printemps. Un vrai miracle. Et moi, Mathilde, je suis quoi, moi, je suis qui?

MATHILDE. – Toi? Un voleur. Un orphelin. Un incendiaire. Tu es la mauvaise graine. Tu es mon frère.

PIERROT. – C'est vrai, je suis un peu tout ça. (*À Duparc.*) Mathilde, c'est le printemps. (*En piquant l'estomac du Duparc du*

canon du revolver.) Et moi, je suis la mauvaise graine qui pousse, qui pousse, qui pousse le printemps venu.

MATHILDE, à Duparc. – Elle s'appelait comment ?

DUPARC. – Qui donc ?

MATHILDE. – Votre fille. C'était quoi, son nom ?

DUPARC. – émilie.

MATHILDE. – Quel âge elle avait ?

DUPARC. – Quoi ?

MATHILDE. – Quand elle est morte, quel âge elle avait ?

DUPARC. – Ça ne vous regarde pas. Qui êtes-vous, nom de Dieu ? Qu'est-ce que vous fichez là ?

MATHILDE, appuyant le poignard contre le cou de Duparc. – S'il vous plaît.

DUPARC. – Douze ans. Elle avait douze ans.

MATHILDE. – Ah, mon Pierrot, comme toi, comme toi quand on est morts, quand on était presque morts, tu te rappelles ?

PIERROT. – Oui.

MATHILDE, à Duparc. – Vous l'avez tuée ?

DUPARC. – Comment ? Quoi ? Ma fille ? Mais non ! Mais jamais de la vie ! Je vous défends !

PIERROT, pointant le revolver sur le ventre de Duparc. – Chut. Tss tss. Du calme.

MATHILDE. – Oui. Calmez-vous. On n'a pas fini.

PIERROT. – On a deux ou trois questions à vous poser.

MATHILDE. – Deux, trois questions.

DUPARC. – Alors, posez vos questions et fichez-moi le camp !

MATHILDE, à *Pierrot*. – D'accord ?

PIERROT, à *Mathilde*. – D'accord.

MATHILDE, à *Duparc*. – C'est d'accord. (*À Pierrot.*) Tu commences ?

PIERROT. – D'accord. (*À Duparc.*) Avant, c'était quoi, votre fille, si vous ne l'avez pas tuée ? Elle est morte de quoi ?

DUPARC. – Une maladie. Une maladie du sang.

PIERROT. – Ah... Mes condoléances, colonel.

MATHILDE. – Pierrot...

PIERROT. – Oui, oui. Bon alors, les questions. (*Un temps.*) L'adjudant Moutard.

DUPARC. – Moutard ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MATHILDE, appuyant le poignard contre le cou de Duparc. – Chut. écoutez.

PIERROT. – L'adjudant Moutard, vous vous souvenez ?

Un temps.

DUPARC. – Oui...

PIERROT. – Vous l'avez fait fusiller.

Un temps.

DUPARC. – Ses enfants. Vous êtes ses enfants.

MATHILDE, à *Pierrot*. – Ah, on dirait qu'il a compris.

PIERROT. – On dirait, oui.

DUPARC. – Qu'est-ce que vous me voulez ?

PIERROT. – On veut savoir pourquoi vous l'avez fait fusiller.

MATHILDE. – Papa.

Un temps.

MATHILDE. – On veut savoir pourquoi il est mort.

MATHILDE. – Papa.

Un temps.

PIERROT. – Alors ?

DUPARC. – Moutard avait rejoint les rangs de l'ennemi. Il avait trahi.

MATHILDE. – Papa ?

PIERROT. – Ernest Honoré Maximilien Moutard, ouvrier typographe des imprimeries Lefèvre à Beaugency ? Trahi ?

DUPARC. – Il a eu peur. Il s'est rendu. C'est la vérité. C'est ce qui s'est passé.

PIERROT. – Il a eu peur et il s'est rendu. Il a lâché son fusil, il a levé les bras, il a été capturé ? Hein ?

DUPARC. – Oui.

PIERROT. – Et puis après, une fois qu'il a été capturé, il n'a plus eu peur et il s'est enfui ? (*Un temps.*) C'est ça ? (*Un temps.*) Il a assommé ses gardiens, il a sauté par dessus les barbelés, il a couru sous les balles, il a rejoint son régiment ? Il n'avait plus peur ? À ce moment-là, il n'avait plus peur ?

DUPARC. – Les Allemands l’avaient laissé partir. Pour espionner.

PIERROT. – Ah, je comprends ! Tu vois, Mathilde, c’est simple.

MATHILDE. – Ah oui. Dire qu’on se faisait toute une montagne de cette histoire.

PIERROT, à Duparc. – Bon, d’accord, mais quand même, alors, après — il est revenu, il est là sous vos yeux, et vous, vous voyez tout de suite qu’il est revenu pour espionner ? C’est ça ?

DUPARC. – C’était évident.

PIERROT. – Ah... Et donc la balle qu’il avait prise dans la cuisse, c’était un camouflage, une ruse ? Vous l’avez compris tout de suite, immédiatement, d’un seul coup d’œil ?

DUPARC. – Vous père était un lâche, un traître ! (*Repoussant le poignard de Mathilde et le revolver de Pierrot.*) Laissez-moi respirer. (*Un temps.*) Qu’est-ce que vous croyez ? C’est la guerre. Je n’ai pas de compte à rendre. Je commande. Je commande à des centaines d’hommes, à des milliers d’hommes. Le moindre écart de discipline, c’est la catastrophe. Tout va très vite. Les ordres doivent être exécutés en temps et en heure sans écart, sans faille, quel que soit le prix à payer. (*À Pierrot, écartant le revolver.*) Retire-moi ça. (*Il se lève. Mathilde et Pierrot ne le quittent ni des yeux, ni d’une semelle.*) Les ordres. Seuls les ordres comptent. Les objectifs et les ordres. Qu’est-ce que vous imaginez ? Que tout ça, c’est pour rien ? Que des milliers d’hommes, des millions d’hommes se battent pour rien ? (*Il se sert à boire.*) Il faut prendre telle colline. Tenir telle position. Progresser de tant de mètres. Briser telle défense. Il n’y a pas à discuter. Il n’y a pas à poser de questions. L’objectif est là. Et il sera atteint, quel qu’en soit le prix. (*Il boit.*) Vous êtes des questionneurs. Votre

père aussi était un questionneur. (*Il boit encore.*) Les hommes n'ont pas à poser de questions ni à s'en poser à eux-mêmes, ils n'ont pas à réfléchir. Ici, pas de pourquoi. Prendre telle colline, telle position, progresser de tant de mètres, voilà. L'objectif a de l'importance, les hommes aucune — aucune. Vous croyez que votre père avait de l'importance? Pas la moindre. Oh, oui, peut-être pour vous, quand il était quoi? Ouvrier, ouvrier typographe? Quelle importance cela a-t-il que votre père ait été votre père? Qu'il ait été ouvrier? Ici, rien de tout cela ne compte, rien de tout cela ne comptera jamais. Telle colline, telle position, tant de mètres, voilà ce qui compte. Eux, rien. Vous, rien. Rien. (*Il remplit son verre et se rassied.*) Rien.

Un temps. Pierrot fait feu sur le colonel. Duparc lâche son verre, commence d'étouffer. Mathilde lui tranche la gorge. Le colonel meurt rapidement. Mathilde et Pierrot se retrouvent en avant-scène, leurs armes à la main. Entre Armande.

ARMANDE. — Mathilde? Pierrot? Qu'est-ce que... (*Armande voit le cadavre de Duparc. Pierrot jette son revolver et sort d'un pas précipité.*) Mathilde? Mathilde?... (*Mathilde montre le poignard et ses mains ensanglantées.*) Oh... (*Armande prend le poignard et le jette par terre, puis elle entreprend d'essuyer les mains de Mathilde.*) Viens. Il ne faut pas rester ici, Mathilde. Viens. Viens... (*Armande commence à sortir.*) Viens.

MATHILDE, *au public.* — Alors voilà. C'est moi le printemps.

Mathilde rejoint Armande et sort avec elle.

